Annales de l'Institut français de Zagreb



2e Série. — No 20-21 1968-1969

ANNALES DE L'INSTITUT FRANÇAIS DE ZAGREB

SOMMAIRE

ANNALES
DE
L'INSTITUT FRANÇAIS
DE ZAGREB



ANNALES
DE
L'INSTITUT FRANÇAIS
DE ZAGREB

DEUXIÈME SÉRIE

N° 20-21

1968-1969

Nécrologie

ANDRÉ MAZON (1881-1967)

Avec André Mazon, mort le 13 juillet 1967 dans sa quatre-vingt-sixième année, la slavistique française a perdu un de ses représentants les plus éminents, celui assurément à qui elle doit le plus, tant pour son développement national que pour son rayonnement international.

Fils du publiciste Albin Mazon, l'historien du Vivarais, frère cadet du célèbre helléniste Paul Mazon, André Mazon, qui vient d'achever ses études à la Faculté des Lettres de Paris, entre à l'École nationale des Langues orientales et à l'École pratique des Hautes Études où, sous la direction de Paul Boyer et Antoine Meillet, il se spécialise dans le domaine de la philologie slave, en même temps que les cours de Louis Léger, au Collège de France, l'initient au tchèque et à l'ukrainien. Il complète sa formation de slaviste dans les universités tchèque et allemande de Prague où il suit notamment les enseignements de Masaryk, Pastrnek, Polivka, Smetanka, Zubaty et Berneker. A vingt-cinq ans André Mazon est licencié ès lettres, licencié de droit, diplômé de russe à l'École nationale des Langues orientales, diplômé de l'École pratique des Hautes Études. Sa carrière universitaire commence par un stage comme lecteur à l'Université de Charkov (1905-1909), puis l'École nationale des Langues orientales en fait son secrétaire-bibliothécaire (1909-1914). Docteur ès lettres en 1914, il fait la guerre comme officier interprète à l'armée d'Orient, puis en Russie et en Tchécoslovaquie. Après la guerre il enseigne les langues et littératures slaves à la Faculté des Lettres de Strasbourg, qu'il quitte en 1924 pour assurer au Collège de France la succession de Louis Léger : il y enseignera pendant près de trente ans, jusqu'à sa retraite, en 1951. Entre temps il avait été élu à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, qui couronnait dès 1941 une carrière scientifique exemplaire. Ajoutons que de

nombreuses missions et de nombreux voyages lui ont permis de connaître directement la plupart des pays slaves, où il séjourna au total près de dix années, nouant des relations amicales avec les slavistes de tout le monde slave.

L'activité scientifique d'André Mazon touche tous les domaines de la slavistique, qu'il s'agisse de littérature, de linguistique ou de folklore, et aucun pays slave ne lui est resté étranger ; elle est si considérable qu'on n'en peut marquer ici que les orientations principales.

En littérature il passe de Gončarov, à qui il consacre sa thèse de doctorat (1914) à Turgenev, dont il décrit les manuscrits parisiens (1930) avant de donner l'édition complète des Poèmes en prose (1946), et dans ses dernières années il s'intéresse aux relations culturelles franco-russes dans la personne de deux princes russes, écrivains français, auxquels il consacre une longue étude (1964).

Son premier travail de linguistique, sa thèse de l'École pratique des Hautes Études, consacrée à la morphologie des aspects du verbe russe (1908), est complétée en 1914 par sa thèse complémentaire de doctorat, qui porte sur les emplois des aspects; et il reviendra dans de nombreux articles et communications savantes sur ce problème capital, où il introduit clarté et rigueur en séparant avec pertinence sémantique et grammaire. Son œuvre de linguiste trouve son couronnement dans ses Grammaires de la langue tchèque (1re édition en 1922) et de la langue russe (1re édition en 1943) qui, malgré le vieillissement inévitable de tels ouvrages, restent jusqu'à maintenant des instruments de travail irremplaçables, et ont été plusieurs fois rééditées.

Littérature, philologie et folklore sont étroitement imbriqués dans les nombreux articles qu'il consacre aux œuvres vieux-russe, la byline de Mikula Seljaninovič et Svjatogor, *Kitovras et Salomon*, le *Dit de Troie*, le *Dit d'Alexandre le Vieil*, *Gore-Zločastie*... Et son admirable connaissance de la littérature vieux-russe l'amène à poser de façon retentissante le problème du *Slovo* d'Igor et de la *Zadonščina* (1940). Sa théorie de l'antériorité de la *Zadonščina* sur le *Slovo*, en qui il ne voit qu'un pastiche du XVIIIe siècle, est à l'origine d'une longue querelle, qui ne reste pas toujours sur le plan purement scientifique et lui vaut de solides inimitiés. Sur la fin de sa vie André Mazon cherchait dans l'entourage de Ioïl, voire en Ioïl lui-même, l'auteur de *Slovo*, et ce fut pour lui une grande joie de voir un savant soviétique, A. Zimin, abandonner la thèse officielle du chef-d'œuvre du XIIe siècle.

Les Balkans ont toujours attiré André Mazon : il recueille des contes populaires de Macédoine (1923) dont il donne une étude

grammaticale et de folklore ; et, véritable pionnier, il fait connaître au monde scientifique, le parler, jusqu'alors pratiquement inconnu, de Boboščica : deux volumes sont consacrés en 1936 et 1965 aux *Documents, contes et chansons slaves de l'Albanie du Sud* ; et en collaboration avec A. Vaillant, il donne une description précise d'un parler du Bas-Vardar (l'*Évangéliaire de Kulakia*, 1938), apportant ainsi de précieux renseignements sur les parlers macédoniens.

Cet inlassable travail scientifique était, pour André Mazon, inséparable de l'organisation et du développement de la slavistique en France. Depuis la fondation de l'Institut d'Études Slaves en 1921, André Mazon, d'abord comme secrétaire puis comme président s'est voué tout entier à cette maison ; s'efforçant de maintenir, même dans les périodes difficiles, le plus large contact possible avec le monde slave et slavisant, il en a fait le centre de la slavistique française. Il l'a doté d'une riche bibliothèque ; il a assuré pratiquement seul et jusqu'à ses derniers instants la publication de la *Revue des Études Slaves*, à qui il a toujours eu à cœur de conserver un haut niveau scientifique ; il a développé une collection de publications qui, conçue comme un complément à la *Revue*, reste l'honneur de l'Institut auquel André Mazon consacrait le meilleur de son temps. Il a mis tout son prestige et toute son autorité au service de la slavistique, intervenant sans relâche auprès des services publics pour lui donner les moyens de s'affirmer et de s'épanouir.

Au terme d'une longue carrière suivie d'une longue et studieuse retraite, André Mazon était devenu comme le patriarche de la slavistique française, et il pouvait considérer avec une légitime fierté une œuvre dont il avait conscience qu'elle lui survivrait.

Jacques Lépissier

UN HOMMAGE MACÉDONIEN A ANDRÉ MAZON

Un témoignage émouvant du grand respect et de la grande affection que cet éminent slavisant français conserve en Yougoslavie après son décès nous est fourni par la nécrologie que le slavisant de Skopje, le Macédonien H. Polenaković a publié l'année dernière dans la revue macédonienne *Kulturen život* (4-5, 1968). Collaborateur de nos *Annales* [1], M. Polenaković, professeur titulaire à la Faculté de Philosophie de Skopje et membre des plus actifs de l'Académie Macédonienne, après une appréciation des multiples titres d'André Mazon à la gloire scientifique, titres qui se rapportent à presque toutes les branches du slavisme, — évoque en particulier es raisons de l'attachement profond que la Macédoine garde à la mémoire du plus grand connaisseur de la linguistique slave en France.

Rappelant d'abord les occasions qu'il a eues de le rencontrer aux congrès de slavisants en Yougoslavie et ailleurs, M. Polenaković met surtout en relief une visite qu'il a faite à l'Institut Slave de Paris ainsi que l'invitation si cordiale que M. Mazon lui a exprimée de le visiter chez lui, en compagnie de sa femme et de son fils, en août 1960. Pendant une conversation qui a duré six heures, le slavisant macédonien a pu se persuader du véritable et bienveillant intérêt que le slavisant français gardait toujours à ce pays, avec lequel il était entré en contact pendant la Première Guerre mondiale, suivant l'armée française dans les Balkans. C'est alors que le professeur Mazon a pu recueillir ses *Documents, contes et chansons slaves de l'Albanie du Sud*, publiés dans les éditions de l'Institut d'Études Slaves de Paris (1936) et achevés dans un deuxième volume en 1965. Le pays de ces recherches est donc à mentionner parmi les preuves linguistiques de la grande expansion des Macédoniens jusqu'en Épire. D'autre part, au sujet de l'autre

extrémité du territoire peuplé partiellement par des Macédoniens, André Mazon, en collaboration avec son collègue André Vaillant, a publié l'*Évangéliaire de Kulakia. Un parler slave du Bas-Vardar* (1938), édition critique du texte découvert non loin de l'embouchure du Vardar dans l'Égée.

Finalement, d'une façon plus intime, l'attachement de Mazon est prouvé par la place qu'il avait réservée dans son appartement parisien, en en décorant toute une chambre, aux souvenirs folkloriques apportés de Macédoine.

Ce long attachement de l'éminent savant à la Macédoine a été ravivé par une visite à Skopje, en 1961. Et en apprenant la catastrophe provoquée par le séisme dans la vallée du Vardar en août 1963, André Mazon s'est empressé de témoigner toute sa sympathie par une lettre pénétrée des sentiments les plus nobles, lettre qu'il a adressée à M. Polenaković, le 26 août 1963 et que son ami macédonien a bien fait de publier maintenant en fac-similé. C'est d'ailleurs par cette lettre que M. Mazon, en collaboration avec MM. Chataigneau, Vaillant et Portal, avait offert d'importants dons en livres scientifiques pour venir en aide à la ville sinistrée. Il nous reste également à signaler un article plus bref que M. Polenaković a publié dès le 1er août 1967, dans le quotidien de Skopje *Nova Makedonija*, *In memoriam* annonçant à ses compatriotes le deuil qui vint les frapper par le décès de M. Mazon.

Rudolf MAIXNER

[1] C'est avec sa contribution *André Mazon et les Macédoniens* que M. Polenaković a tenu à s'associer aux nombreux témoignages de sympathie adressés lors du 80e anniversaire du grand slavisant (v. *Annales de l'I. F. de Zagreb*, 2e série, 10-13 1961-1964).

Nécrologie

YVES CHATAIGNEAU

Yves Chataigneau. Le 5 mars vient de s'éteindre, dans sa soixante-dix-huitième année, Yves Chataigneau. Né à Vouillé (Vienne), agrégé d'histoire et de géographie, il est arrivé en Yougoslavie dès la fin de la première guerre mondiale, en qualité de lecteur de français à l'Université de Belgrade. Il s'est empressé en même temps à collaborer étroitement avec les professeurs Cvijić et Milojević, en prenant part à leurs prospections géophysiques dans le Karst, dont il a publié les résultats qui ont porté sur *Le bassin de Sarajevo*, *La vallée de Vrbas en Bosnie*, *La région karstique de la Romania* et autres. En plus, Yves Chataigneau a su profiter de ce séjour en pays amical pour en apprendre la langue à laquelle, peut-on affirmer, il est resté attaché jusqu'à la fin de ses jours.

Rappelons cependant que la « yougoslavophilie » existait chez Chataigneau même avant l'époque de son lectorat à Belgrade : comme jeune étudiant il a voulu s'initier à la situation politique en Croatie en 1912, en rendant visite à Hinko Hinkovic, homme politique croate bien connu, qui se trouvait alors pour quelque temps à Paris. Le résultat de cet entretien fut publié dans le journal *Les Droits de l'homme*, du 17 mars 1912. Et combien ce souvenir lui était cher, on le voit par le fait que Yves Chataigneau a tenu à le publier de nouveau en 1936, dans le livre jubilaire du journal croate *Obzor*, de Zagreb. Du reste, rentré à Paris en 1925, Chataigneau continuait à suivre les événements de Yougoslavie, notamment dans la revue *La Vie des Peuples*, fondée par A. de Lapradelle, tout en restant fidèle à sa vocation de géographe, domaine dans lequel le point culminant intéressant la Yougoslavie est représenté par la monographie, parue dans le tome VII de la *Géographie Universelle* de Vidal de la Blache et Gallois, éditée par Colin. (Pour une bibliographie et une appréciation plus détaillées nous renvoyons à

l'étude de J. Roglić : *Les liens entre les géographes français et yougoslaves*, dans « *Annales de l'Institut Français de Zagreb* », 2e série, 14-17, 1964-1965.)

Entré dans le service diplomatique français en 1925, Yves Chataigneau a successivement accédé aux postes les plus élevés : Ministre plénipotentiaire en Afganistan (1940), il s'est rallié à la Résistance dès la première heure. Nommé gouverneur général d'Algérie (1945), il fut, trois ans après, nommé ambassadeur en U. R. S. S. Revenu à Paris, il restait attaché aux Affaires Étrangères en qualité de conseiller diplomatique, jusqu'à sa retraite en 1958.

Rappelons encore son activité à l'Institut d'Études Slaves dont il était le vice-président. Et c'est dans le tome 47 de la *Revue des Études Slaves* de 1968 (distribué au début de mars 1969) que figurent les dernières pages de Chataigneau géographe et slavisant, consacrées à un *Compte Rendu* substantiel des trois livres de son jeune confrère le professeur André Blanc : *Géographie des Balkans*, Paris 1965, dans la collection *Que sais-je ?*, puis *ibidem*, *L'économie des Balkans*, et *La Yougoslavie*, Paris 1967, éd. Armand Colin.

Signalons finalement qu'en 1967 il a été nommé membre de l'Académie des Sciences morales et politiques.

La mort d'Yves Chataigneau prive nos *Annales* d'un collaborateur de marque (Cf. son étude *Géographie appliquée et Économie* dans *Annales de l'Institut Français de Zagreb* de 1964-1965.) tandis que les géographes yougoslaves perdent un confrère et ami éclairé et fidèle.

Rudolf MAIXNER

MIROSLAV KRLEŽA ET BAUDELAIRE

L'œuvre de Krleža comprend un très vaste répertoire de nouvelles, romans, poésies, pièces de théâtre, essais, études variées etc. Les *Éditions de Minuit* ont publié en France un choix de ses nouvelles sous le titre *L'Enterrement à Théresienbourg* — traduit par Antun Polanšćak — en 1956, alors que deux de ses romans *Le Retour de Philippe Latinovicz* — traduit par M. Djordjevitch et Clara Malraux — en 1957, et *Le Banquet en Blithuanie* — traduit par Mauricette Beguitch — en 1964 ont été édités par Calman-Lévy. En outre, nombre de ses textes ont été accueillis par *Les Temps Modernes*, notamment les pages d'*Une excursion en U. R. S. S.*, tandis que les éditions de l'*Herne* préparent un volume de ses essais.

Une étonnante étendue de connaissances jointe à une passion de découverte infatigable a orienté l'intérêt de Krleža vers les domaines les plus variés : littéraires et culturels, politiques et historiques, esthétiques et quotidiens, à la fois croates, yougoslaves, européens ou mondiaux...

C'est ainsi que dans ses essais, une place très importante est accordée aux *sujets* français : Krleža a écrit des pages inoubliables sur différents musiciens et peintres de Lully à Matisse, sur les « thèmes » et les « événements » politiques allant de la Grande Révolution aux récentes élections du général de Gaulle (*De bello gaullico*) ; la littérature française a, évidemment, très profondément intéressé l'écrivain : au cours des années 20, Krleža révèle avec enthousiasme au public yougoslave un Marcel Proust encore peu admiré ; il découvre l'originalité d'un Céline encore contesté et, immédiatement après la parution du *Voyage au bout de la nuit*, propose à la Direction du théâtre zagrébois de l'adapter à la scène ; ses articles sur Valéry ou Supervielle, son magistral *Parallèle Barbusse-Barrès* constituent autant d'exemples éminemment cri-

tiques, fondés sur une analyse lucide et intransigeante, qui ont fourni des modèles aux nombreux critiques croates.

Le *cas* de Baudelaire a été très souvent évoqué par Krleža, notamment au cours de sa lutte, dans le cadre du « front » littéraire de la gauche dont il faisait partie, contre le simplicisme jdanovien : « C'est un paradoxe assez étrange » — a-t-il déclaré récemment dans une interview accordée au *Monde* (Paris, le 28 décembre 1968) — « j'ai dû, entre autres, défendre Baudelaire contre la gauche, ou plus précisément, contre ceux qui s'employaient à le proscrire comme *décadent* »...

Les pages qui suivent, extraites d'une vaste étude publiée par la revue *Forum* à l'occasion du centenaire de la mort du poète français, se ressentent justement de cette *défense* et apportent en même temps une pièce essentielle au dossier d'un hommage continu.

Predrag-MATVEJEVIĆ

A PROPOS DU CENTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE BAUDELAIRE (1867-1967)

Traduction de Janine Matillon

Forme ou théorie esthétique, le phénomène Baudelaire n'est pas original : pourtant, passant par Lautréamont, Mallarmé et toute l'époque symboliste, son fascinant secret n'a rien perdu d'un éclat que l'on retrouve dans *Maldoror*, certes, mais aussi dans quantité d'éléments de la prose contemporaine, et où l'on s'accorde à voir le type même de ce raffinement de la sensibilité sans lequel Baudelaire ne concevait pas qu'il pût y avoir poétisation de la misérable réalité humaine [1].

La glorification des forces indomptables dressées contre la substance même de l'homme qui voit en elles avec angoisse la négation de sa propre existence, l'orchestration de ces thèmes diaboliques, tout cela était déjà plus ou moins à la mode aux premiers jours du romantisme et il n'y a rien de nouveau dans les sarcasmes lucifériens de Baudelaire (après la poésie médiévale, et toute une série de noms dont les plus grands sont ceux de Byron, de W. Blake, et même si l'on veut, de Goethe et de Schiller).

Penchant morbide pour le thème de la mort (lequel était déjà traité sur les vases de Mycène) ; horreur de la mort considérée comme la preuve de la bêtise cosmique qui saccage toutes les valeurs humaines avec autant d'indifférence qu'elle engloutit tout ce qu'il y a de vivant au monde ; humour noir à la Heine : tout cela se trouve déjà chez Sade et à cet égard, la poésie de Baudelaire n'est qu'une variation sur les mêmes thèmes [2].

Toutes les discussions sur la littérature, ses buts, ses moyens ; la question de savoir si elle doit être ou non utile à la société, si elle a ou n'a pas le droit de rêver à sa guise ; si elle doit ou non aller fouiller dans les consciences malpropres ; si la poésie « vient du cœur » ou si elle doit tout à la « raison » : toutes ces questions et les notions qui s'y rapportent ont toujours été et restent encore con-

fuses et le bruit qu'elles faisaient à l'époque de Baudelaire n'avait pas plus de sens que celui qu'elles font aujourd'hui, où les littérateurs rivalisent par le monde de sagacité dans les vieilles phrases sur le sens et le but de la poésie qu'ils claironnent.

L'époque de Baudelaire, c'était celle de la fameuse saucisse de Tchernichevski (lequel Baudelaire ignorait totalement) quand dans sa révolte contre l'utilitarisme, il citait « son divin » Hoffmann que le parfum des saucisses rouges et fraîches transportait avec accompagnement de hautbois dans les régions lointaines de la fantaisie, lui procurant une rêverie magique des plus excitantes.

Dans la discussion concernant les parfums, les couleurs et les sons, ces éléments décoratifs de l'inspiration poétique chantés déjà par Gautier, Baudelaire, « au concert secret des lyrismes », tout enivré par « la musique bénie de la Beauté », ne put pardonner à Michelet d'avoir osé lancer qu'« un bon tailleur vaut mieux que trois sculpteurs classiques » et grossièrement violer toutes les règles du bon goût [3].

C'était l'époque, aussi, où les programmes littéraires à tendances sociales et progressistes étaient dominés par l'idée de la fonction strictement utilitaire de la poésie : pour Baudelaire, cette idée est la plus dangereuse, la plus négative, la plus ennemie de la Beauté ; et sachant parfaitement qu'au jeu des préceptes esthétiques les plus malins sont les plus menteurs, n'ignorant pas non plus que l'impuissance créatrice en littérature comme en poésie se cache souvent derrière le masque d'un programme idéologique ou politique progressiste, il demande à l'artiste de considérer son travail comme un moyen de perfectionnement dépendant uniquement de sa conscience artistique à lui, et de rien d'autre.

Les circonstances lui recommandant, aussi bien à droite qu'à gauche, de ne pas s'exprimer ouvertement, Baudelaire put ainsi prêcher son non-conformisme esthétique sans prendre de risque : enveloppant ses thèses amorales et apolitiques du voile de la Beauté, voyant dans cette façon de procéder la seule méthode possible pour qui veut mystifier en même temps soi-même et son entourage réactionnaire en les persuadant que la terre, malgré tout, est quand même bien en rapport avec une quelconque harmonie suprême, céleste ou sociale, il se révoltait contre toute idée de progrès, fût-elle des plus innocentes, parlant en adepte de l'immoralisme satanique des scandales bibliques. Négateur irréductible de toute finalité cosmique, il déclame cependant sur la soif qu'ont les hommes de tout ce qui se cache au-delà de la vie, car il se produit, selon lui, que l'âme humaine entrevoit, à travers le voile trouble de la poésie, tous les aspects brillants de l'au-delà, et que par consé-

quent, la poésie est la preuve vivante de l'immortalité de l'homme.

Quand la poésie arrache des larmes, ces larmes, ce qui les fait couler, toujours selon lui, ce n'est pas le plaisir mais la mélancolie d'une âme placée dans l'infernale imperfection de la réalité terrestre et qui voudrait se trouver transportée séance tenante dans ce paradis qu'elle découvre déjà ici-bas.

Une soumission certaine aux « forces spirituelles » apparemment souveraines imposées par l'opinion publique et les chaires comme des puissances organisées et irréfutables, la divinisation de la Beauté, comme si la vie de l'homme sur cette planète éclairée par une lumière suprême avait quand même un sens profond, un sens final, tout cela, cette rhétorique de compromis, rencontra également, cela va de soi, quelque résistance nerveuse de la part de la gauche progressiste. Et si l'on se souvient que Nietzsche définissait la religion comme une « mystification décadente du cerveau », lequel n'« ose plus réfléchir en philosophe et avec conséquence sur les Choses Dernières », on verra que son anticipation de la pensée antireligieuse obéit à une logique plus implacable que celle de Baudelaire, dont l'esthétisation à demi idéaliste est si ambiguë qu'elle pourrait bien encore aujourd'hui obtenir l'approbation d'un disciple de Teilhard de Chardin.

Suivant la trace de son modèle Chateaubriand, Baudelaire portait un jugement négatif sur toute tentative d'application des « théories progressistes » aux beaux-arts, à la littérature, à l'économie ou à la politique [4].

Au cœur de ces batailles esthétiques qui se déroulent encore aujourd'hui dans le même vacarme de passions, d'ambitions mesquines, d'envies triomphant les unes des autres jusqu'à aboutir à la pathétique notion d'infaillibilité et à faire sortir du plus innocent échec esthétique des avalanches de non-sens stylistiques et de sophismes aberrants, Baudelaire prêchait le bon goût, l'harmonie, comme unique critère permettant à l'homme de s'écarter du « Mal » en ne découvrant dans la matière poétique, durablement, que ce qui est « Beau », au sens qu'Edgar Poe donnait à ce mot.

L'honnêteté esthétique, que « tout le monde possède », et dont on peut espérer, selon le mot de Baudelaire, que les poètes aussi en sont doués, est la seule boussole dont disposent les créateurs : l'écrivain est un homme qui, se consacrant tout entier à sa vocation, demeure esclave de son devoir par fonction, parce que dans la Beauté il voit le destin, parce que sa vocation, son idéal, sont pour lui objets de foi en même temps qu'idées fixes.

Dans le style du temps, Baudelaire distingue les notions de Beauté et de réalité en haussant la première au niveau de Chose

Sacrée dont le service est assimilable à l'adoration d'un fantôme métaphysique. C'est contre la « thèse hérétique » et anti-esthétique sur l'utilité quotidienne et vulgaire de la poésie que s'élevait Baudelaire, c'est entendu ; s'il tonnait, c'était à la foule des philistins qu'il s'adressait, c'est vrai, ces philistins qui, comme il l'écrit, se mettent dans leurs dures caboches que le but de la littérature est d'enseigner, de perfectionner, d'éduquer le monde en cultivant le bon ton et surtout la morale : il n'en reste pas moins qu'il prêchait la beauté du style comme la forme d'un goût supérieur et électif coupé de toute réalité.

Il considérait l'indivisibilité de la beauté, de la vérité et de la bonté telle qu'on la prêchait impitoyablement au siècle d'avant comme une invention imbécile de la « pseudo-philosophie », défendant farouchement l'esthétique solipsiste, schopenhauerienne, pourrait-on dire, alors que probablement, il ne connaissait même pas Schopenhauer.

Tout culte de la « Beauté en soi » étant déjà dans les années 40 du XIXe siècle ravalée par les « philistins de l'esthétique » au rang d'un luxe socialement superflu et dépourvu de toute valeur, Baudelaire traita avec mépris de dilettantisme esthétique le grand argument des utilitaristes, comme le fit Schopenhauer [5].

Pour Baudelaire en effet, la poésie n'eut jamais d'autre but que de plonger en elle-même à la recherche de ses propres souvenirs. Pour lui, aucune poésie, jamais, si grande, si noble soit-elle, n'est digne d'être comparée à celle qui n'est écrite que pour la joie d'être chantée.

Entouré d'esprits conservateurs nourris en général des principes esthétiques du XVIIIe siècle (même lorsque, « républicains de gauche » ils étaient convaincus de représenter la négation radicale de la mentalité conservatrice), Baudelaire, par ses manœuvres stylistiques souvent fort embrouillées, espérait aboutir à un compromis ; pour obtenir la confiance de l'auditoire de gauche comme de celui de droite, il fait bien remarquer qu'il ne veut pas dire que le but final de la poésie n'est pas d'élever l'homme au-dessus de ses intérêts vulgaires.

La théorie esthétique, depuis l'époque de Baudelaire, n'a toujours pas défini clairement ce que c'est que le « Beau », ce que c'est que le « rationnel » : ce n'est pas faute d'une quantité impressionnante de témoignages artistiques accumulés par l'activité directe de la volonté créatrice, par conséquent, probablement comme le résultat de l'effort d'une volonté bien définie. Quel est le rôle de la clarté rationnelle dans la création artistique ? Que décrit-on métaphoriquement quand on écrit des mots comme « cœur », « tempé-

rament », « goût », « talent » ? De J. B. Vico à nos jours, personne n'a répondu clairement à ces questions : car enfin, quels sont et quels seraient les critères esthétiques d'après lesquels on oserait juger de la valeur esthétique du sens ou du non-sens de certains sentiments surgis malgré tout plus ou moins par hasard [6] ?

Bien/mal ; moral/amoral ; vérité/mensonge ; péché/repentir ; conscient/inconscient : que reste-t-il dans toute la littérature de ces antinomies, lorsque, si sincère en soit l'expression, elle manque de force artistique pour convaincre ? Toutes les nuances de l'enthousiasmant, de l'ennuyeux, du banal, de l'émouvant, du tragique, qui pourrait les examiner méthodiquement, quand il s'agit de fluctuations ondulantes qui sont en évolution constante dans les théories esthétiques, d'Euripide à l'informel, ondulantes et dansantes comme la mer, laquelle, en dépit de toute sa fougueuse dynamique, reste toujours la mer, la même masse immuable, élémentairement inconcevable !

Tout ce que Boileau, avec sa conception de la poésie aristocratique, considérait comme une grimace horrible, simiesque, dépourvue de goût, frivole, était pour son contemporain Pradon « déviation primitive, bourgeoise et plébéienne du goût », Molière, Corneille et Racine représentant les exemples les plus scandaleux de cette grossièreté, tant sur le plan de l'intrigue que sur celui de l'expression.

Baudelaire est de même convaincu qu'il prêche le goût propre aux esprits supérieurs, aux élus, et cependant, qu'il en ait conscience ou non, tout ce qu'il fait dans le cadre de l'œuvre littéraire est dans un certain sens une « démocratisation de la beauté ». Son penchant pour le culte du mal ; son goût des perversions médiocres et plus ou moins insignifiantes ; son amour du vice, des tentations charnelles (appelé banalement état normal ou anormal de l'érotisme) ; surtout, son lyrisme de ce que l'on nomme la laideur, sa faiblesse sentimentale pour la misère humiliée et blessée de la grande ville ; tout cela a écœuré le public littéraire aristocrate qui s'est furieusement opposé à cette dévaluation du goût seigneurial tel que l'entendaient Chateaubriand, Hugo, Lamartine et Musset.

Définir certains genres littéraires comme revêtus d'une dignité suprême, c'était pour le bon ton littéraire, se perdre dans le labyrinthe d'innombrables conventions, et l'on doit bien reconnaître que ce n'est pas le moindre mérite de Baudelaire d'avoir ébranlé, puis définitivement renversé ce que toutes les poétiques entendaient sous la notion pathétique de *vérité des genres*. Odes et panégyriques, vérité et bonté éternelles ont fait place aux rapsodies du mal et de la débauche, en un concert où Baudelaire a joué le rôle de souffleur

poétique. La littérature est devenue raillerie des valeurs éternelles, le pathos écarlate du théâtre romantique s'est trouvé exposé aux rires comme un innocent théâtre de marionnettes, et l'influence dévastatrice de Baudelaire dans ce domaine n'est pas si négligeable que l'on soit autorisé à l'oublier, comme certains ont voulu le faire à plusieurs reprises.

En quoi consiste le paradoxe de la carrière politique de Baudelaire ?

Son apologie du non-sens satanique, il l'écrit en rimes romantiques et démodées, dix ans après que Walt Whitman eût brandi l'étendard de la libération du vers. Ouvrant à la poésie de nouveaux horizons sur les possibilités insoupçonnées d'une sensibilité débarrassée de toute contrainte morale, le maître du psaume diabolique adopte une forme poétique conservatrice, qui, en dépit de son caractère provocant, reste souvent respectueuse. Cependant, se sentant exposé aux foudres de la terreur esthétique, tant à droite qu'à gauche, il se risque à déclarer que le poète qui poursuit un but moral bien défini, affaiblit sa puissance poétique, et que son œuvre ne peut être que faible et mauvaise.

Comme il arrive souvent à qui se bat contre les moulins à vent, Baudelaire, dans le feu de la polémique, saisi d'un « juste courroux » lance à la face des vertueux moralistes esthétiques avec dans la voix un pathétique quasi biblique, qu'il n'est pas permis de confondre, dût-on en perdre la tête ou la grâce divine, poésie avec science ou morale, car l'objet de la poésie ce n'est ni la recherche de la vérité ni la recherche de la morale, mais la Poésie même, la Poésie en soi. La certitude, élevée à la dignité de Sacrement, que la poésie est une grâce surnaturelle, une inspiration divine, Baudelaire n'osait s'y attaquer, bien que sentant la relativité des vérités morales et convaincu que la poésie peut compromettre la force et la puissance de la vérité religieuse, parce qu'elle est le sentiment terrestre le plus sublime, mais rien d'autre. La vérité est froide et insensible, puisque la « Véracité » est une contre-notion de la réalité poétique. Et s'il admet que les vices sont une dissonance morale troublant l'intellect et la conscience de certains esprits, Baudelaire ne veut pas croire que « toute infraction aux lois morales puisse être considérée comme un péché contre le rythme et la prosodie de l'univers ».

Il y a quelque cent ans, ces thèses étaient un défi à la morale et à l'esthétique académique, qu'elles soient aristocratiques ou plébéiennes, de gauche ou de droite : aujourd'hui, elles nous semblent bien innocentes, lointains échos d'une révolte oubliée qui

n'excite plus personne. Malheureusement, ces détritus esthétiques, ces rognures oubliées depuis longtemps sont toujours vivants dans les provinces éloignées de l'esprit sous la forme d'une sorte de marchandise de contrebande morale et politique mise à l'index non seulement par les programmes religieux, mais aussi par les programmes culturels et politiques. Dans ce sens, on peut dire que les choses n'ont pas beaucoup changé depuis la mort de Baudelaire : la polarisation des points de vue sur l'art et la création esthétique aboutissent à une scission apparemment fatale *in esteticis*, scission qui n'est rien d'autre que l'un des reflets d'une même rupture dans les rapports politiques [7].

Que reste-t-il de l'esthétique de Baudelaire, de cette passion qui l'occupa jusqu'à sa maladie? A vrai dire, rien de plus que ce que beaucoup d'autres avaient dit avant lui, à savoir que la poésie n'a ni à s'occuper des problèmes du bien et du mal, ni à chercher à s'alimenter à des sources surnaturelles, car elle vit du flair, du toucher, de la lumière, des sons, des couleurs, de la musique, donc de la terre et de ses fruits. Toutes ces vérités sont connues depuis longtemps, et l'on n'a rien trouvé de plus, ni avant ni après Baudelaire, peut-être seulement que la poésie elle aussi pousse de la terre vers le ciel, et non inversement. Vouloir découvrir les coins secrets et sombres de la pensée, deviner son sens mystérieux, plonger dans les profondeurs toujours inconnues de la conscience, ou, comme on dit aujourd'hui, du subconscient, cela a toujours été, en ce qui concerne la poésie, s'embourber dans la rhétorique, la poésie ne pouvant rien dire d'autre que ce qu'elle dit, de même qu'une pomme n'est jamais rien qu'une pomme, depuis Adam et Ève jusqu'à Mitchourine, une pomme, c'est-à-dire quelque chose qui reste pomme du jardin d'Éden à l'art pour l'art et au réalisme socialiste.

Échafauder des théories sur la signification surhumaine de la poésie est approximativement aussi hasardeux que de s'attaquer à la quadrature du cercle, casse-tête dont aucune extraction de racine carrée, baudelairienne ou anti-baudelairienne, ne nous a encore délivrés, aussi ingénieuse soit-elle, ce que l'on ne peut pas dire de toutes les théories esthétiques au cours des siècles.

La poésie classique usait d'un stratagème beaucoup plus simple : là, règles et procédés, tout était clair et à sa place. Si l'on doutait de la valeur absolue de l'esthétique classique, si l'on osait penser qu'elle était autre chose que le reflet subjectif de la « réalité objectivement existante », et, selon saint Thomas, surnaturelle, si l'on allait y voir des éléments humains, on était soigné par le feu. Entre Dieu et l'homme, tous les rapports étaient réglés par la loi. Les Commandements de Dieu présidaient aussi aux rapports entre

l'homme et l'homme, et quiconque avait l'idée de donner à ces thèmes une forme poétique leur donnait une forme claire. L'adoration de la majesté incontestée des dieux (plus tard, d'un seul Dieu), la soumission inconditionnée à ses principes éternels, esthétiques et moraux, voilà les cadres à l'intérieur desquels les beaux-arts ne pouvaient se perfectionner que sur le plan de la forme d'expression, et l'habileté dans l'exécution était le seul problème qui se posait : comme pour un marathon, les lauriers étaient au premier arrivé.

Puis vint le temps des imitations de *Maldoror*, sous l'influence incontestable de la poésie de Baudelaire. Les nombreux épigones européens du doute baudelairien ont sonné définitivement le glas des impératifs esthétiques éternels, et le mystère de la beauté classique marqué du sceau divin s'est décomposé comme un cadavre sur un catafalque.

La clarté de l'expression classique, le pathos théâtral d'une déclamation orgueilleuse et apparemment brillante bien qu'apprise par cœur, ont cessé d'être des formules créatrices, l'on a vu apparaître des théories dévastatrices soutenant que les moules littéraires dissimulent une foule surprenante de questions insoupçonnées, et que tout ce qui était considéré comme une « clairvoyance prophétique » n'est en réalité qu'un bavardage d'ignorant, qu'un bégaiement.

La *berceuse des fées* faisait place à la poésie post-baudelairienne, sorte de casse-tête moral ténébreux, espèce de nausée au bord du vertige, dérèglement insensé des notions définies, la poésie pathétique dite de l'au-delà enlevait son masque, telle la putain décrépite de Baudelaire où la passion bouillonne encore comme dans une vieille marmite, mais à laquelle le poète peut dire : *Tu n'es plus fraîche, ma très chère...*

Baudelaire est mort le dernier jour d'août 1867, et cinq jours après, le 5 septembre, Jules Vallès prononçait les adieux au poète en une oraison funèbre célèbre, mais directe, sévère, impitoyable.

Vallès, combattant des barricades de 1848, communard, condamné à mort, émigré politique pendant de longues années, organisateur, avec d'autres, de l'Internationale, auteur d'un livre sur les révoltés irréductibles, romancier, nouvelliste et critique, a parlé, sur le corps pour ainsi dire encore chaud d'un homme, avec la voix de l'intolérance la plus inflexible, davantage avec la voix de la haine politique la plus inébranlable. Inspiré par une antipathie sincère, cela se sent, son pamphlet ne se range pas cependant parmi les témoignages les plus perfides dont l'averse immonde a souillé la carrière posthume de Baudelaire jusqu'à nos jours [8].

Et Verlaine, décrivant les funérailles de Baudelaire, auxquelles il a assisté, n'est pas non plus très bavard. Dans une lettre datée du 2-9-1867, il laisse tomber entre ses dents que devant la tombe ouverte se trouvait une poignée d'admirateurs, que le malheureux défunt a fini son calvaire, qu'il était le traducteur d'E. A. Poe, l'auteur des *Fleurs du Mal*, un écrivain distingué, et ce que l'on n'a pas assez souligné, un bon styliste faisant des vers polis d'une sensibilité cruelle dépassant l'imagination, en un mot, qu'on peut le mettre dans les rangs héroïques des gloires les plus célèbres de la littérature, à l'exception d'Hugo et de Balzac bien entendu, et que telle était d'ailleurs l'idée directrice de Banville lorsqu'il a fait ses adieux au poète, parlant de ses derniers moments, et plus de la bonté de Baudelaire que de sa poésie, si bien que le tout petit groupe de sympathisants qui assistait à la cérémonie funèbre s'est mis à pleurer.

Une paraphrase du discours de Banville, voilà tout ce que Verlaine a noté de l'événement.

Quant à W. Mehring, pour lui, Baudelaire est *Eine Grosstadt-Pflanze*, une « fleur urbaine » de poésie dénaturée, qui lui inspire le même mépris que plus tard il inspirera à Rosenberg, au Vatican, et même à un Bertold Brecht, lequel enrichit la litanie en rangeant Baudelaire, « poète de la petite bourgeoisie française », dans les phénomènes mineurs dont l'« écriture est trop chargée d'images qui ont l'air de manquer de cadres » : *Seine Bilder sind wie eingerahmt und alles ist überstopft.*

Si le but de Brecht se livrant à ce camouflage est assez clair, son aiguille dialectique n'est pas empoisonnée au point d'être capable de paralyser la conscience esthétique, si elle existe. Il est évident que la valeur des images poétiques n'a rien à voir avec le bois qui les « encadre » ou soi-disant les « encadrait ». De la déclaration de Brecht, nous ne retiendrons donc que le plus important, la stigmatisation de Baudelaire, au vu et au su de tous, comme le « poète de la petite bourgeoisie française », dont il est prouvé qu'elle était fort mal payée pour ses services de garde-chiourme grâce auxquels la grande bourgeoisie réalisait dans le saag la soumission de la classe ouvrière.

Il n'est pas à prouver que Baudelaire n'avait aucun lien avec la petite bourgeoisie française et sa répression sanglante autant que mal payée de la classe ouvrière : cela, Brecht lui-même n'y croyait pas. Brecht n'a pas pris ses distances avec la poésie « petite bourgeoise » compromettante à cause de Baudelaire, mais à cause de lui-même. Mais sa ronde de chat à pattes de velours autour du pot fumant de l'esthétique réaliste socialiste n'a pas été payante :

il a attendu toute sa vie des lauriers, des roses qu'il n'a pas vu fleurir, il est resté jusqu'à sa mort un phénomène individuel anarchique et décadent, un personnage politiquement douteux.

A l'occasion du trentième anniversaire de la mort de Baudelaire (1897), un Immortel a tenté de régler son compte au culte du poète enchanté : j'ai cité Brunetière, la plume critique la plus fameuse de France, après celle de Taine et de Renan.

Sainte-Beuve non plus ne se sentait pas beaucoup d'inclination pour Baudelaire. Ce critique d'une notoriété inégalable, qui fit autorité pendant plus de trente ans dans la littérature française, auquel personne n'aurait osé contester le droit de porter des jugements sans appel, qu'ils fussent positifs ou négatifs ; cet homme connu pour sa fantaisie, sa vivacité et son amour de la vérité, ce Sainte-Beuve que Baudelaire plaçait plus haut que tous, est resté indifférent à sa poésie, indifférent, oui, et pourrait-on dire, sourd et aveugle.

Baudelaire, Sainte-Beuve avait eu des contacts personnels avec lui ; il ne pouvait pas ne pas savoir que toutes ces opinions sur Baudelaire disciple du mal et de la laideur diabolique qui avaient cours dans les cercles officiels n'avaient pas de sens, pas plus que celles concernant les vers écrits par cet empoisonneur de la jeunesse puant la charogne, par ce vautour jouissant de sa propre pourriture spirituelle, contre lequel un esprit sain ne pouvait que se révolter : cependant, tout ce qu'il a trouvé à dire de la poésie de Baudelaire, c'est qu'on peut y voir une espèce de folie.

Cet assourdissant niagara d'insultes et d'insinuations perfides couvre le doux murmure lyrique des éloges que lui adressent ses partisans, d'une voix à peine plus forte que celle de Théophile Gautier par exemple, lequel, parlant de la poésie baudelairienne et de sa finesse arachnéenne, conserve en dépit d'une sympathie non dissimulée un ton discret et retenu.

Que n'a-t-on pas écrit sur Baudelaire en un siècle, depuis Valéry et André Spire [9] jusqu'à Sartre, sans compter toute une foule, autrefois fameuse, aujourd'hui oubliée, de contemporains qui voyaient en lui non une idole comblée de dons mais un bateleur désireux de s'imposer, un brouillon empêtré dans ses contradictions, embourbé dans ses vices, qui se mystifiait lui-même en se répétant qu'il avait été élu entre tous pour « déchirer ses entrailles de ses ongles sanglants ».

Stefan George, dans son avant-propos aux poésies de Baudelaire, ne s'est pas libéré d'une hypocrisie philistine diluant un respect conventionnel et mensonger. Voulant défendre l'honneur de Baudelaire contre les attaques malveillantes, il nie que sa poésie se

caractérise par les thèmes repoussants de la laideur et de l'horreur propres à mettre la peur aux os, qui n'ont séduit et égaré le maître que passagèrement. Certes Baudelaire a développé des thèmes négatifs qui ont suscité l'admiration de la jeune génération, mais cet aspect compromettant de son œuvre est insignifiant comparé à l'ardeur dont il a fait preuve dans la découverte de régions inconnues de l'esprit et à la spiritualité brûlante qu'il a su mêler poétiquement à la matière la plus rude.

Parmi les nombreux aspects négatifs sous lesquels Baudelaire est dépeint, citons le plagiaire qui copie et imite à gauche et à droite, et le jongleur qui mystifie son entourage par le « côté singe » de sa « nature de singe », causant le scandale d'après un plan rationnellement mis au point à seule fin d'attirer l'attention sur sa petite personne à tout prix. Et des scandales, il y en a eu dans la vie de Baudelaire, depuis l'exil aux Indes, son retour inopiné et contraire à la volonté du général son parâtre, jusqu'à ses dettes, ses femmes douteuses, ses procès compromettants, ses scènes d'ivresse incontrôlées, et j'en passe.

Ses contemporains (tous gens « de plume et de réputation ») avaient de lui une opinion négative, ses intimes parlaient de lui comme d'un homme incapable d'un commerce direct, jouant la supériorité de l'esprit, de l'éducation et de l'origine, discourant de haut avec un mépris ironique, importun, tatillon, bavard et sot comme un comédien ambulant persuadé que sa naissance le destine aux rôles de rois quand il n'est qu'un misérable dont se gausse toute la troupe. Présentée de la sorte, la figure de Baudelaire tient de la caricature plus que du portrait. Ces témoignages nous montrent Baudelaire à une époque où le Parnasse français est occupé par des demi-dieux, monuments authentiques à l'ombre desquels le poète est condamné à se mouvoir éternellement, esprit inférieur, simple créature perdue dans son anonymat. Pour s'élever à la hauteur de ses grands contemporains, pour moissonner leur gloire, il invente de renverser les grandeurs reconnues, il se proclame sans vergogne aux yeux du monde entier ivrogne et débauché. Il ruine sa réputation dans le désir pervers de compromettre le fameux général et ambassadeur son parâtre, et la générale sa mère, qui l'a élevé et dans les bras de laquelle il devait mourir comme un fils perdu. Loin de rendre à sa mère son amour, il la menace de tuer son mari, mais sans passer à l'exécution, car il est lâche. Tout ce qu'il prêche dans le domaine de l'esthétique, il l'a volé à Edgar Poe, et de tous ses thèmes poétiques, il n'en est pas un qu'on ne trouve déjà dans Gautier, Banville, Flaubert, bien d'autres encore, dont le nombre croît à l'infini si l'on y regarde de près. Vaniteux de nature, envieux

comme une vieille fille, pusillanime, il écrit des pamphlets contre des hommes à qui il doit le meilleur de son inspiration. Il instaure le culte de la débauche, de l'ivresse, de la magie noire, du vampirisme, du satanisme et d'un athéisme insolent, dans le seul but d'étonner, de passer pour original aux yeux de la foule déclassée. Sa gloire a pour hérauts les putains des rues, écrivain, il ne finit jamais son travail à temps, il change quarante fois d'appartement poursuivi par ses créanciers, il n'a jamais eu la dignité civique de défendre en quelque circonstance que ce soit une opinion politique ou culturelle. Un fils de bourgeois corrompu, un freluquet au sang bleu qui par principe fait le coup de main avec la plèbe mais en ayant soin de mettre ses gants, un funambule aux poches vides qui fait le riche, le snob et le dandy. Doué d'un talent lyrique très discutable, il n'a jamais su faire quoi que ce fût de son existence littéraire ni dans le temps ni dans l'espace, il était au-dessus de ses forces de créer quelque chose d'une valeur durable. Fainéant de naissance, mauvais élève et mauvais ami, démesurément présomptueux de nature, sot, déséquilibré, dévoré d'envie et de malveillance à l'égard des poètes ses rivaux dont beaucoup étaient infiniment supérieurs à lui en savoir et en talent. Il a dilapidé le bien paternel pour continuer à jouer son rôle de riche, il a signé des contrats pour ses œuvres complètes et à peine fut-il capable de réunir en un seul livre une petite liasse de vers médiocres, gribouillant à grand-peine pendant de longues années de mauvaises rimes dans une méconnaissance totale de la langue et de la syntaxe françaises. C'était un caractère sujet à caution, un homme sans volonté qui se proclamait avec grandiloquence, dans la presse républicaine et sur les barricades, adversaire frénétique de l'art pour l'art, pour stigmatiser la plus innocente notion de progrès pas plus tôt la révolution écrasée dans le sang, empruntant à Chateaubriand ses maximes réactionnaires pour rédiger son pronunciamento antiprogressiste.

Il est impossible de supposer qu'il n'est pas conscient de mentir ; la nuit perpétuelle qui le torture à mort n'est rien d'autre que la certitude où il est de jouer le génie sans rime ni raison. Les dépressions incessantes dont il souffre nous prouvent bien qu'il n'est pas obtus au point que la conscience de son propre vacuum ne soit pas pour lui une source intarissable d'agitations dues à la mauvaise conscience intellectuelle, donnant naissance plus tard à cette manie de la persécution qui lui fera voir dans chaque individu un ennemi en puissance susceptible de lui arracher son masque. Il se traîne ainsi par le monde, en proie à sa monomanie, comme un animal cherchant l'oubli vautré dans sa bauge avec des femelles douteuses, avec la lie de la société humaine.

Il voue une haine passionnée à tout révolté conséquent sans même se douter qu'il lance ses prophéties réactionnaires à un moment historique où les plus grands poètes de l'élite européenne sacrifient leur vie en masse au nom des principes qu'il persiste à considérer comme les bêlements d'un troupeau politique composé de barbares.

La gloire de Baudelaire, qu'en est-il advenu, depuis que ses impitoyables contemporains, avec Vallès à leur tête, avaient prédit qu'elle serait dispersée aux quatre vents jusqu'à disparition totale? Voilà déjà un siècle que des nuées de mites dévorent avec rage cette momie en loques, et le seul fait qu'elle offre encore à ces bestioles un festin de choix prouve assez qu'elle n'était pas aussi pourrie qu'on voulait bien le dire.

On ne saurait sans hypocrisie et futilité prétendre étudier un phénomène poétique en passant sous silence le rapport personnel que l'on entretient avec l'œuvre. Et parler du sens de telle ou telle poésie (sens qui se cache, d'après Baudelaire, dans le frémissement le plus secret des sentiments hypnotiques, au cœur même des images les plus inspirées), est une entreprise vouée à l'échec si l'on n'est pas décidé à confesser le plus ou moins grand degré d'affinité qui vous lie à une personnalité poétique.

Je ne dirai pas que Baudelaire ne m'a jamais rien dit, mais j'avoue que pendant des années, il ne m'a pas dit grand-chose. Quand je dis « pas grand-chose », je veux dire qu'il me disait moins que bon nombre de ses plagiaires et *famulus* ; j'ai feuilleté son œuvre pendant des années, et son « dandysme » me laissait indifférent, davantage, froid. Ce n'est que plus tard, en découvrant avec ses confessions, la dimension tragique d'un destin écartelé entre le désespoir et ce snobisme fanfaron qui l'accompagne partout comme une ombre, que j'ai compris la signification douloureuse du phénomène Baudelaire ; car c'est dans cette œuvre intime qu'il révèle son rôle de porte-drapeau valeureux, qu'il apparaît, on peut le dire tranquillement et sans crainte de tomber dans le pathétique, comme celui qui est tombé pour la libération des sentiments dans toute leur plénitude, condition préalable fondamentale et unique de toute poésie.

En quoi consiste le charme de Baudelaire? Comment a-t-il pu s'imposer comme il l'a fait aux générations venues après lui? Ce sont des questions auxquelles personne jusqu'à aujourd'hui n'a répondu méthodiquement. Son œuvre a été considérée comme une sorte de manuel où chacun pouvait puiser selon son goût des recettes raffinées de langue et de prose concises, des préceptes qui furent appliqués par toutes les boutiques internationales de lyrisme. Son érotisme, ses théories sur la musicalité des couleurs et des odeurs,

ses dépressions nerveuses, tout cela a conquis les styles littéraires en différentes langues ; il est à l'origine de plusieurs théories plastiques jusqu'à Kandinski, et son harem de femelles s'est mis à danser dans toutes les écoles de ballet du monde. Le thème des déesses antiques, des lesbiennes et des amazones, les orgies dans de brillants décors orientaux, les dames catholiques endormies par l'encens, les mendiants, les anges et les démons, les putains et les pucelles, avec ou sans accompagnement de castagnettes, de cymbales tziganes ou d'orgues, toutes ces cantilènes baudelairiennes ont été désormais inscrites en permanence au répertoire des concerts lyriques dans le monde entier, de ses fleurs maudites ont jailli des nuées de papillons poétiques venant des quatre points cardinaux, Japon, Indes, Congo, New York.

Oui, son diable, c'est une sorte de sybarite méphistophélique abâtardi, et le solo de ténor qu'il pousse dans une lumière étourdissante d'opéra romantique, ses trucs cosmétiques sur les lèvres violettes, sur les enivrantes excursions par-delà le bien et le mal, sur les fièvres aveugles dévorant des entrailles sanglantes, sur l'encens luciférien, sur le vermeil couleur de feu de la débauche frénétique, sur les ceintures vipérines et venimeuses du secret de la femme, lequel secret siffle aussi fort que le péché mortel ; sur le tintement de l'or et sur le chuintement du sang humain, à l'heure où les âmes s'abandonnent au blasphème, au cours des messes noires où l'on adore Satan, voilà les variations d'un baudelairisme livresque qui n'a servi qu'à jeter le trouble dans les petites âmes simples vivant au cœur des Athènes littéraires des provinces reculées.

Comme en son temps Boileau pour l'aristocratique Pradon, Baudelaire passe aux yeux de la majorité des critiques précieux du style et du goût pour une manière de sot avec des penchants de singe, pour un débile jouant le troubadour à l'ancienne, les notions de poésie authentique et de « style élevé » étant, du temps de Boileau, apparemment aussi embrouillées que du temps de Baudelaire.

Tout est soumis au rythme, notamment le goût, phénomène relevant d'une mode elle-même fonction du changement perpétuel du style, et lorsqu'une syncope soudaine, une sorte de négation rebelle des phrases dépassées, se fige en préceptes rigoureux ; lorsque la syncope devient goût du jour, convention, approbation du grand public ; lorsqu'elle devient, comme le disait ironiquement Nietzsche, « pensée publiquement », c'en est fait d'elle pour toujours. Le cri de révolte est émoussé, et une fois éteint dans l'indifférence, dans la léthargie et la passivité, il cesse de jouer le rôle d'aimant : à ce moment, la révolte est dépassée, et ne peut plus être considérée comme autre chose qu'un souvenir d'antan.

Aujourd'hui, le plus infime moucheron lyrique estime, bien sûr, que le « baudelairisme usé » a constitué jadis, il y a bien longtemps, une sorte de travail de pionnier, et pourtant, là encore, ce n'est qu'une apparence : le spleen de la grande ville, la nuit cosmique, la nuit, d'autre part, des infimes soucis humains, sont des thèmes chantés déjà par Horace, raseur redoutable s'il en fut, ce qui n'empêche pas qu'on doit bien reconnaître que le snobisme européen d'hier et d'aujourd'hui du *Taedium Vitae* a Baudelaire pour parrain, Baudelaire, qui a hypnotisé la lyrique européenne d'Oscar Wilde à la prose nihiliste d'aujourd'hui. Il a menti, c'est bien possible, en prétendant que dans son cœur ne coulait pas du sang mais le mortel Léthé ; n'empêche que, comédie ou pas comédie, ses jours noirs, ses chauves-souris visqueuses, ses cloches funèbres hurlent encore furieusement au claquement des drapeaux noirs dans bien des cœurs. C'est ce *De profundis* baudelairien qui par A. G. Matoš est arrivé jusqu'à nos écrivains à la manière de Fanfarlo, gémissant comme la mer, criant comme un homme qui se noie dans la nuit, quand la conscience humaine perd pied, quand au bout du chemin roule à l'oreille du condamné le tambour du bourreau, quand les nuages couvrent le ciel d'un voile de deuil. Cette satanisation de la réalité, accompagnée de la bénédiction du diable, c'est là, soyons juste et reconnaissons-le, l'odeur répandue par les *Feurs du Mal*, le parfum posthume de la poésie baudelairienne.

« Trois mille six cents fois par heure », chaque seconde de sa montre lyrique « fait entendre sa voix d'insecte métallique », « sa gorge métallique dit dans toutes les langues : homme, souviens-toi ». Bon. Ce n'est pas une invention de Baudelaire. Des générations de pécheurs avant lui ont fait pendant des siècles la même réflexion. Mais cette seconde présentée comme un insecte de métal, dont la gorge parle en toutes les langues du monde, cela n'a été dit qu'une fois, c'est là la découverte de style, c'est là le secret du don poétique.

Toutes les idées politiques développées par Baudelaire au cours des années 50, à l'ombre, déjà, du second Empire, ne sont en fait que des variations sur les thèmes bien connus exposés par Chateaubriand dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe.*

Pour Baudelaire, les notions de théocratie et de communisme sont identiques. Il redoute l'invasion des nomades, des barbares, des bergers et autres cannibales, dont il craint qu'ils ne parviennent un jour ou l'autre à submerger la race occidentale moribonde. Selon lui, la seule défense à opposer à cette invasion est le raffinement du dandysme, et le pressentiment pervers que toutes les valeurs positives sont vouées à une destruction fatale est sa seule

consolation. Ses traits d'esprit, ses notes, ses petites nouvelles à peine esquissées, peuvent servir de modèle à toutes les variations de la prose poétique, du symbolisme à Robbe-Grillet et Nathalie Sarraute. Le profond dégoût que lui inspire la médiocrité de notre condition, et qui lui arrache ces cris perçants, préfigure déjà cette nausée rendue fameuse par un existentialisme tardif trop mûr.

Sévère pour l'esprit dit gaulois, la haine intellectuelle et morale qu'il voue à la médiocrité de la canaille littéraire patriotique dépasse de loin celle de tous ses contemporains ; son indifférence totale à toute forme de patriotisme déclamatoire restera le critère supérieur de la littérature française jusqu'à Gide et Valéry. Fidèle à la philosophie de son idole le Grand René, il pose au stoïcien dans les différentes conjonctures politiques, qui, au temps de sa jeunesse, variaient à la manière d'un kaléidoscope. Posant aussi à l'aristocrate, usurpant esprit et éducation, il ne se serait jamais abaissé, bien qu'athée, à écrire une pièce dans le goût plébéien du *Tartuffie* de Molière, par exemple. Sa manie des grandeurs le précipite dans une horreur extatique devant la vie réelle et ses rigueurs, et il prie Dieu chaque jour de lui faire la grâce de l'élever jusqu'au Grand, jusqu'au Surhumain : *Vouloir tous les jours être le plus grand des hommes...* Belle âme nerveuse, qui vit dans l'oisiveté en déclamant sur l'immortalité. Un bas-bleu ingénu, apolitique, un penseur amateur qui n'a su conduire jusqu'à leur conclusion logique, aucune de ses idées, ni religieuses ni sociales.

Pour lui, la presse quotidienne est une manifestation de perversion répugnante. Il méprise le bruit fait par les vantards, les menteurs, les bateleurs, il méprise la foule des bavards qui clapissent tous les jours dans les journaux, il considère le journalisme comme une chronique de l'horreur et de la honte, des scandales politiques, des assassinats, des guerres, des crimes, comme l'opium sanglant du peuple, comme la sueur matinale et sanglante de la conscience, de l'esprit et de la morale : il n'est ni le premier, ni le seul. Mais son analyse précise et méthodique du non-sens stylistique a été appliquée par certains individus, aussi systématiquement et aussi conséquemment, dans leur lutte contre la majorité démocratique compacte, bien plus tard. Il n'en reste pas moins que ses textes abondent en détails sur le Second Empire moribond, suffisamment pour qu'on puisse en tirer une chronique scandaleuse. De même, les imprimeries sont pour lui des citadelles ennemies de la Beauté. On remarque chez lui un penchant maladif pour le mysticisme, une foi dans les phénomènes surnaturels, et en dernière conséquence, une foi en Dieu, mais ses envolées momentanées du côté de l'éternité ne furent jamais qu'un vain battement d'ailes blessées, car

le catholique en lui tenait beaucoup moins du repenti que du spectateur fervent du cirque païen de l'église, ce qui est l'une des tentations du diable.

En ce qui concerne la femme, Baudelaire l'élève jusqu'à l'apothéose dans le sens faustien, tout en la ravalant dans le sens platonique au niveau du chien : c'est une femelle qui à son instar n'a ni sens ni âme. Mais tandis que le thème de la haine envers l'« éternel féminin » sera dans *Zarathoustra* élevé à la dignité d'un, appelons-le ainsi, « principe philosophique », Baudelaire, fervent et enfantin adorateur des entrailles féminines devant lesquelles il s'agenouille toujours pour implorer sa grâce, Baudelaire est déchiré par la malédiction qui pèse sur sa nature nerveuse. Il hait la femme, il la couvre des plus durs sarcasmes, mais son érotisme est tout imprégné d'une sombre angoisse dont il faut chercher la source ailleurs que dans des irritations corporelles passagères. Pour Baudelaire, la femme est un être corrompu, une catin, une pute, une créature de second ordre, un danger moral depuis le péché originel, l'incarnation même de la tentation sexuelle infernale qui détruit le bonheur humain et l'harmonie de tout l'univers.

Rendu nerveux par ses échecs et l'obscurité où il demeure, Baudelaire, à l'ombre de son propre anonymat, ne cesse de chercher des confirmations à son talent. Ses contemporains célèbres lui causent d'innombrables allergies, les grandeurs littéraires reconnues et tout illuminées par les chants de gloire de la presse développent en lui une idiosyncrasie douloureuse, il se heurte perpétuellement à son entourage dans sa lutte pour la pureté de l'expression, pour la beauté de la phrase lyrique, pour l'harmonie de la forme, tous éléments dont ses adversaires contesteront la valeur jusqu'à sa mort et jusqu'au centième anniversaire de cette mort, lequel s'est avéré comme une bonne occasion de le guillotiner définitivement à titre posthume.

Il est paradoxal, mais exact, que ladite guillotine, posthume et historiquement objective, est à double tranchant : elle coupe la tête non seulement aux poètes, mais aux coupeurs de têtes, et il ne faut pas perdre de vue qu'en ce bas monde, pas un poète qui n'ait porté sa tête coupée entre ses bras!

Cette commémoration plus ou moins arrogante a eu pour effet de montrer que Baudelaire, en réalité, n'a fait que copier et imiter : mais nous nous demandons qui, parmi les immortels et les grands monuments de la littérature, n'a pas copié et imité ses devanciers. Comme si toutes les poétiques étaient autre chose que des copies, des imitations. Et si l'on effaçait de la mémoire tous les plagiats, toutes les imitations savantes, que resterait-il, à part le grognement

idiot de la bête à deux pattes dont le regard infiniment ahuri et obtus se posait au commencement sur le néant ?

Rimbaud, pour prendre un exemple, pourrait-il, à seize ans, parler de son indifférence envers ses ancêtres les Gaulois, de sa haine des mensonges historiques sur les races et les nations, mensonges appelés pathétiquement patriotisme, pourrait-il en parler avec cette fougue, cette liberté, si les textes de Baudelaire ne lui avaient pas servi de modèle ? Seul Nietzsche est aussi sauvage dans la contestation de la mythomanie nationale, soit : mais Rimbaud, si le sombre et maladif bouillonnement de la pensée baudelairienne ne l'avait inspiré, aurait-il pu passer du babil enfantin au pur cristal de la raison ? S'il n'avait pas eu sous les yeux *L'Albatros*, l'image de cet oiseau qui se traîne comme un maudit sur le pont de la galère littéraire, rêvant de libération, de cette élévation définitive qu'il devait réaliser d'un seul coup d'aile ? Non, sans la mise en scène de Baudelaire, sans sa magie noire, sans ses tours de bateleur, l'imagination enfantine de Rimbaud n'aurait pu s'élever jusqu'au niveau d'une inspiration pure dont la lumière éclatante a transformé toute la rhétorique baudelairienne, rationnelle et systématique, en œuvre, en aventure enfantine du vers, en légende...

Au printemps 1848, entre février et juin, quand le prolétariat parisien est monté sur les barricades pour renverser les Bourbons et la démocratie de cour, le poète des *Fleurs du Mal* était là, le fusil à la main, en bon républicain.

La haine politique des couches sociales les plus basses, après l'insurrection de Babeuf, avait éclaté comme un coup de tonnerre : cette éruption volcanique des masses plébéiennes, ce n'était pas un phantasme dû à l'imagination de l'élite intellectuelle inspirée par le communisme, mais bel et bien une menace, non seulement pour le pouvoir bourgeois français, mais aussi pour la structure sociale de toute l'Europe féodale, au centre comme à l'est [10].

1848 est une date névralgique dans le calendrier baudelairien. Au plus profond de lui-même, il s'est produit une rupture, des changements dramatiques. Le rêveur humanitaire se mue en misanthrope, le républicain révolté fait place à l'apostat politique plein de haine et de mépris pour tout ce qui ressemble à un mot d'ordre progressiste. L'admirateur de Chateaubriand, l'adepte libéral de l'humanisme résigné, se tait et laisse la parole à un adversaire farouche de toute pensée démocratique : ce principe farouche, inexorable, Baudelaire ne devait jamais le renier.

J'ignore si la question de l'aventure politique baudelairienne

de 1848 a été examinée dans la littérature critique ; mais l'idée qui s'impose à moi, pendant que j'écris , c'est que c'est l'affaire des barricades de juin qui l'a plongé dans cette crise sombre qui devait lui empoisonner le cœur pendant de si longues années. Ce sont de ces blessures secrètes sur lesquelles on fait silence pour garder enfoui au plus profond de soi son sentiment de culpabilité, mais qui rongent la conscience. Comment expliquer, si l'on ne suppose pas quelque dramatique bouleversement, qu'un rêveur ingénu, inspiré par la poésie, qui publie dans *Le Salut public* un texte non conformiste sur les événements de février, qui est secrétaire d'une rédaction républicaine (*La Tribune nationale*), tombe du jour au lendemain dans l'indifférence politique, dans la haine de tout ce qui ressemble tant soit peu à l'ombre compromettante de ses jours républicains ?

Qu'on l'ait vu un jour, alors qu'on tirait pour de vrai autour des barricades, prendre ses jambes à son cou, le fusil à la main ; et comme on lui demandait où il allait, qu'il ait répondu tout courant qu'il allait tuer le général Aupick, puis qu'il ait disparu tout agité, pourquoi pas ? Si l'on considère les longues années de tension entre le poète et le général, la pensée pour le premier de tuer le second a pu apparaître un moment, avec le désir soudain de se réaliser, comme un besoin hamlétéen de nature autre que purement verbale.

Les lettres écrites par Baudelaire à sa mère pendant des années révèlent une sensibilité enfantine, maladive, hamlétéenne, renfermant tous les éléments qui ont déclenché le drame royal d'Elseneur.

Dans une lettre écrite au lycée Louis-le-Grand et datée du 3-8-1838, il écrit à sa mère que M. Zinse lui a raconté avoir vu Madame sa mère à cheval, et qu'elle avait l'air heureux et d'humeur excellente.

Ce général sur lequel il s'élançait pour l'abattre, il l'avait séparé de maman, il l'avait envoyé de collège en collège comme un vaurien. Il l'avait même envoyé aux Indes (comme Claudius de Danemark son neveu en Angleterre : « O, Indes, faites votre devoir! »), mais le fils adoptif, dans sa ruse n'était jamais allé plus loin que l'île Maurice. Le même général l'avait fait mettre sous curatelle, allégant qu'il avait dilapidé un bien paternel de 75 000 francs-or et accumulé des dettes de tous les côtés, et le jugement du tribunal avait bien failli le conduire au suicide, tant il en avait été désespéré. Il n'y avait pas de raison pour que l'idée d'ôter la vie à cet Aupick qui incarnait méchamment tout ce qu'il méprisait et détestait, restât à l'état de projet.

Entre ce troublant épisode des barricades et 1857, date des *Fleurs du Mal* (et de la mort d'Aupick), Baudelaire a gardé le

silence. Ce n'est qu'une année ou deux avant sa maladie qu'il devait parler de cette dramatique année 1848, dans *Mon Cœur mis à nu*, discrètement, entre les lignes, au point que ce livre posthume apparaît plutôt comme un aide-mémoire intime que comme une confession.

Le rôle socialo-révolutionnaire du prolétariat à l'échelle internationale, composante de classe de la scène politique, est le grand thème de la presse européenne de gauche dix ans avant les *Fleurs du Mal* ; certaines déclarations ouvertes de Baudelaire concernant quelques thèses démocratiques parmi les principales nous permettent d'affirmer que l'état d'esprit conspirateur de l'intelligentsia de gauche en France et en Europe occidentale ne lui était pas inconnu.

Déjà au milieu des années 40, George Sand écrivait que tous les régimes politiques, de l'antiquité jusqu'à Louis-Philippe, reposaient sur le système des castes, et que le système des castes devait être une fois pour toutes aboli.

Une bonne dizaine d'année avant le *Manifeste*, le slogan sur la libération totale et définitive de l'homme et de la personne humaine en tant que telle, parti des plus basses couches de la structure sociale, s'est élargi, sous l'action des illusions romantiques, jusqu'à faire entrevoir la possibilité d'une réalisation révolutionnaire directe dépendant exclusivement de la volonté subjective de l'élite intellectuelle. A l'instar de Bakounine en 1848 on vit se réunir sur les positions révolutionnaires Dostoïevski et Liszt, Wagner, Heine, Petoefi, Hercen, Mazzini et Mickiewicz, imposante phalange de l'intelligentsia européenne de gauche : on ne peut donc pas s'étonner qu'à cette époque, Baudelaire ait parlé de l'art pour l'art comme d'un enfantillage, d'une utopie stérile privant le répertoire littéraire de la morale politique. Les querelles passionnées suscitées par la problématique révolutionnaire de ces jours dramatiques, la question de « la révolution pour la révolution », de « la révolution en soi », d'une sorte d'art pour l'art révolutionnaire s'abandonnant à l'inspiration du moment sans préparation méthodique, sans choix rationnel ni organisation préalable des moyens de lutte, tels étaient les thèmes quotidiens de la presse et des discussions dans les cercles politiques, et si Baudelaire s'est trouvé à l'époque dans la position du révolutionnaire romantique, il ne fut pas le seul. A l'époque, la révolution, telle que l'entendaient Liszt ou Wagner, était devenue une sorte d'asymptote idéaliste, une explosion en direction du ciel d'une juste colère aux accents bibliques qui devait partir en fumée sous les coups répétés des canons de Cavaignac, lesquels laissèrent la gauche révolutionnaire

déchirée par des scènes individuelles hystériques, ruinée par la division politique et par le sectarisme. Et l'athéisme tapageur et sectaire, qui s'appuyait sur des slogans à la fois anti-religieux et anti-bourgeois, sombra d'un côté dans le repentir et l'apostasie, de l'autre, pour les isolés qui ne purent supporter le naufrage de leurs illusions, dans l'apathie du désespoir.

Et si Baudelaire, lui, en contemplant les ruines de son rêve poétique de transformer, par la révolution spontanée et du jour au lendemain, la mentalité de l'homme, et par conséquent, l'homme dans sa structure morale, n'a pas sombré dans la nuit de la désillusion, il le doit à Chateaubriand, qui lui avait enseigné la résignation depuis longtemps déjà. On peut conjecturer que c'est le choc des barricades qui l'a poussé à chercher la consolation dans ces formules de l'ancien régime que Chateaubriand avait déjà si ingénieusement poétisées dans ses *Mémoires d'Outre-tombe*. Mais Baudelaire sociologue ne fait preuve d'aucune originalité, ni sur le plan de cette logique stoïque que l'on appelle conservatrice, ni sur le plan de l'argumentation politique ; paraphrasant Chateaubriand, il lui laisse le rôle de modèle suprême, d'inspirateur et de consolateur à vie, et c'est avec l'accent de l'admiration qu'il l'appelle, non sans emphase, guère autrement que le Grand René.

Tout ce que Baudelaire a écrit concernant les barricades et le coup d'État du 2 décembre révèle l'agitation d'une conscience troublée : on ne brame pas pendant des années sans résultat pour se briser sur les extrêmes contradictoires de la liberté esthétique totale et du joug moraliste hypocrite, lequel entrave pensée et sentiment. En luttant pour la libération esthétique, morale et charnelle de la sensibilité dans les régions de la couleur, des parfums et des sons, de l'érotisme, des drogues, du confort et de tous les plaisirs offerts par la vie bourgeoise, Baudelaire n'a jamais atteint un tel degré d'aveuglement, d'abstraction ou d'hypocrisie qu'il n'ait gardé conscience du contraste tragique entre le dandysme, le snobisme, et les conditions de vie honteuses où dépérissaient les misérables de la ville. Comme Dickens ou Dostoïevski, il s'attache au thème de l'humilié, de l'offensé, de ceux qui n'ont aucun recours ni aucun droit, de la sensibilité raffinée, du bon goût, de la jouissance esthétique, de la Beauté, mais ce micmac de sentiments, ces lamentations tout imprégnées de pitié samaritaine, il n'ignore pas qu'ils laissent de glace les aristocrates. On ne peut pas dire qu'il se faisait une idée tout à fait négative de l'élite sociale de son propre milieu, car si son regard ne fut jamais aussi insensible que celui d'un Thiers, lequel contemplait l'extermination des femmes et des enfants dans les fonderies et les manu-

factures avec le sang-froid du vautour, avec la cruauté de sa logique de classe, il n'en est pas moins vrai que suivant l'exemple de Chateaubriand, il condamne le socialisme dans lequel il voit une idée absurde, une menace de mort pour le principe fondamental de la culture chrétienne, la pitié. Défendant l'amour évangélique du prochain comme la base de toute civilisation, Thiers et ses pareils ne perdaient pas de vue qu'ils n'avaient qu'un moyen de se défendre contre la canaille parisienne : les boulets de canon. Une seule alternative : les canons, ou le socialisme. Autrement dit, pour barrer la route au socialisme, pour combattre cette plèbe qui préférait les saucisses à Shakespeare et un costume à une statue antique, canons et mitraille! Et Thiers se pose ici la même question que Chateaubriand : s'il arrivait vraiment un jour que le peuple mette la main sur l'or des riches, qui distribuerait les aumônes, quand le socialisme, en socialisant le capital, aurait transformé tous les hommes en mendiants, aurait rendu pauvre toute l'humanité ?

Où est le paradoxe de la position de Baudelaire ? Ni par les critères sur lesquels il s'appuie, ni par les preuves qu'il apporte, ni par la logique avec laquelle il se rebelle contre les théories progressistes, il ne se distingue des plus médiocres bavards contre-révolutionnaires ; et cependant, en ce qui concerne ses pamphlets littéraires, la gauche française n'a jamais eu pareille plume de poète pour démasquer, par l'analyse du style et des procédés, le vide total de la pensée qui caractérisait les gonfaloniers bouffis de la droite.

Ce dandy qui ne manquait jamais une occasion d'afficher son dédain pour le plus innocent plébéisme de l'esprit n'a cependant jamais méprisé le plébéisme social ; sa sympathie pour les basses couches de la société était sincère ; ce qui l'agaçait au plus haut point, c'étaient les prétendus étages supérieurs des salons de l'esprit qui échangeaient des clins d'œil avec la révolution pour quantité de raisons plus ou moins obscures. Quand aux sarcasmes dont Baudelaire a accablé les profiteurs de la révolution de droite depuis le début du Second Empire, on peut dire qu'ils ont servi de modèle à plusieurs chroniqueurs des salons élégants jusqu'à Proust lui-même, tant les quelques pages qu'il a écrites dans le genre sont parfaites de lucidité et de mordant.

Baudelaire, comme la plus grande partie de l'intelligentsia européenne à tendance républicaine, a vite guéri de la fièvre de 48 ; mais à la différence de beaucoup, il n'est pas tombé dans l'indifférence, dans la satiété, dans la bassesse du Second Empire. Cette époque vit la fin de la littérature révolutionnaire de pamphlet

(toujours dépassée par le *18 Brumaire* de Marx) ; les plus forts braillards de 48 se trouvèrent alors unis par des liens esthétique et politique aux représentants des « lyrismes monarchistes vivants » et aux conservateurs bourbonniens les plus endurcis, le feu d'artifice républicain s'éteignit sous les coups des boulets de canon bonapartistes.

Dans les premiers jours du Second Empire, en ce temps des promiscuités honteuses dont Baudelaire parle toujours avec l'accent de l'indignation, il se produisit des changements dramatiques dans les décors, les rôles, les répertoires et la troupe des scènes politiques parisienne et européenne. Et, l'enthousiasme de 48 ayant fondu comme neige au soleil, l'élan politique ayant sombré dans la plus horrible des prostitutions, Baudelaire, prenant conscience de son isolement poétique, découvre la fierté : sentiment imaginé et imaginaire, c'est bien possible, mais intensif et élevé, qui l'engage à se comporter avec dignité, comme un noble étranger ayant su résister à toutes les tentations, à tous les caprices de la politique.

C'est avec un mépris souverain qu'il considère ces ramassis de scribouillards, « insensibles mandragores », ces ci-devant pairs bourbonniers dans leur nouveau rôle de parlementaires, tout illuminés de grâce impériale, de bêtise insondable et de cynique hypocrisie, ces timoniers soi-disant littéraires qui parviennent à suivre le cours d'une médiocre carrière à force d'habileté à tourner leurs voiles à tous vents. Tout sombre dans le tourbillon infernal de ce bordel politique : scribes royalistes et chansonniers républicains tombent dans les bras des Frères du Sacré-Cœur de Jésus, des évêques et des généraux, et la pauvre misérable théorie de Gautier sur l'art qui devrait être un but en soi passe une fois de plus par-dessus bord.

Souveraineté du peuple républicain : tel était le mot d'ordre de ces jours impérialo-républicains ; et tout ce que clamait aux quatre vents un troupeau de poètes excités, tout ce qui s'affirmait pathétiquement au nom de la philanthropie, tout ce qui s'inscrivait dans les slogans des programmes révolutionnaires, sur l'utilisation opportuniste des moyens poétiques pour les buts politiques douteux du jour, tout cela, au nom de l'idéal suprême de la liberté de conscience et de la liberté de pensée, était en fait livré à la discrétion d'un aventurier politique, soumis à l'impérial impératif des bourses versées et des caprices de tel ou tel cabinet, plutôt de tel ou tel portefeuille ministériel. On tombait d'un extrême dans un autre, et comme c'est la coutume dans les cirques politiques, les sauts périlleux étaient toujours exécutés par les mêmes singes.

Tout ce qui, dans la littérature, était considéré à l'époque comme ayant une certaine valeur, fut déclaré du jour au lendemain saintement révolutionnaire, républicain et socialiste, ce qui ne manqua pas de révolter Baudelaire, horrifié à la pensée qu'on pût appeler Shakespeare socialiste : que cela fût exact ou non, là n'était pas la question, chacun sachant parfaitement que le but justifie les moyens. Ce même principe élevé assura aussi la transformation de Balzac, que l'on revêtit d'un travesti propre à servir les besoins politiques vulgaires du moment. Du monarchiste intransigeant, défenseur du trône et de l'église, on fait un conspirateur et un flagorneur, comme le dit Baudelaire lui-même.

Les orateurs républicains prononçant des discours solennels sur les tombes ouvertes des royalistes ; les apologètes de célébrités inconnues ; les habitués des salons politiques douteux ; les hôtes professionnels permanents des dîners, banquets et réceptions officiels de l'État et du régime ; tous les figurants d'un cirque un jour royaliste, un jour républicain, le lendemain impérial, dont l'infernal tohu-bohu a tourné la tête même à un Renan, au point de lui faire baptiser Jésus-Christ « législateur démocratique chrétien » ; tout ce tumulte de saltimbanques, cette foire plébéienne des consciences et des mensonges imprimés, ne pouvaient que pousser au suicide un authentique poète, comme Nerval par exemple. Car les malheureux poètes poussés à l'ivrognerie et au désespoir par une intelligence lumineuse, courbant sous le poids des vices et des scandales, n'ont pas d'autre issue, du point de vue du philistin petit-bourgeois imbécile et surtout du point de vue du partisan loyal de l'autorité, que le chaos, le hachisch, l'opium, le mysticisme, l'ivresse, et pour finir, cela va de soi, la mort par suicide.

C'est dans cette atmosphère en décomposition, dans cette caserne, dans cette maison de fous qu'est l'empire, que Baudelaire écrit ce que l'on peut considérer comme des appels : *Au lecteur*, *Bénédiction*, *L'Albatros*, *Élévation*, etc.

C'est là, au milieu des chacals et des singes, des scorpions, des vautours ; là, entouré d'horribles accessoires infernaux d'où sortent des sifflements de serpents venimeux, dans le délire du sexe et de l'ivresse, en compagnie des criminels et des incendiaires, c'est là que naît ce poète qui sera maudit par sa propre mère, laquelle déclare qu'elle aimerait mieux avoir mis au monde un nœud de vipères plutôt que ce monstre vomi par ses entrailles, dont elle voudrait taper la tête sur une pierre pour se libérer de la malédiction d'avoir mis au monde un poète.

Non, non, le calvaire du poète n'est pas fini encore ; il poursuivra longtemps encore ce jeu d'enfant avec les vents et les nuages, les

fauves de la ménagerie grogneront autour de cet homme jusqu'à sa mort, mort immonde, après une vie vouée au culte de la Beauté, quand sa propre femme lui déchirera le cœur avec des griffes de chat en furie. L'Ange de la poésie (cet ange baudelairien dont la lumière surnaturelle illuminera toute la poésie jusqu'à Rilke) viendra alors chanter aux oreilles du poète moribond le *Gloria* céleste de la consolation, lui murmurant que la souffrance est un remède divin et les poètes les célestes réceptacles de la Gloire du Seigneur, en cette Beauté contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas.

On a rechigné de tous les côtés devant ces poésies angéliques, comme devant Michelet ce chanoine Desgarets qui l'accusait de développer le culte du meurtre, du parricide, du fratricide, du massacre des enfants en bas âge, du viol, du rapt, de la débauche, de la luxure, du brigandage, de l'inceste, de la révolte, de la terreur, de la tyrannie et de la révolution. Quant à Baudelaire, excité par le délicat degré de compréhension de son auditoire, il n'a pas tardé, frisant la manie de la persécution, à grogner lui-même contre les brailleurs, les anarchistes, les imbéciles, les barbares, les maudits ennemis des fleurs, des roses, des parfums, de Watteau, de Raphaël, du luxe, de la beauté, de la poésie et de la littérature en général, à mesure qu'il voyait sortir des bas-fond les plus sombres de ténébreux adorateurs de la vulgarité, iconoclastes jurés, assassins de Vénus et d'Apollon, foule anonyme et violente en révolte, contre toute forme de discipline et refusant de travailler, ignorants et incapables de tout poil, fanatiques et filous politiques ou religieux.

Donnant sa sympathie aux gardiens de la Loi, Baudelaire applaudit à tout rompre un agent de police tapant à coups de crosse sur un anarchiste, parce que, « bravo, il faut abattre la canaille », tout à fait dans la ligne de ce Schopenhauer qui laissa tout son bien au fonds familial des gardiens de l'ordre et de la légalité, des combattants tombés en 1848 en luttant contre l'anarchie [11].

Affecté d'un daltonisme politique de plus en plus aigu, Baudelaire ne va-t-il pas chercher que les responsables de ce dérangement passionnel des notions auquel il assiste sont les esprits nerveux d'avant la prise de la Bastille, à commencer par Voltaire ? Les différents combinards disciples de la paresse d'esprit ont toujours examiné les choses sous l'angle de la forme sans tenir compte de la logique des rapports sociaux : il en va de même pour Baudelaire, qui se contente de répéter le schéma habituel selon lequel la débâcle de l'autorité est imputable à Voltaire et à Voltaire seul ; car le troubadour de la beauté et de la mort n'a jamais éprouvé pour lui l'ombre d'une sympathie quelconque. Lui-même négateur infati-

gable de tous les mensonges moralistes, poète de la nuit sans fin qui étend son voile sur le cercueil d'une civilisation moribonde, par essence donc voltairien, il déclare cependant, pour faire de l'esprit, que s'il s'ennuie en France, c'est que dans ce pays « chacun lui semble être Voltaire », et qu'il attend la venue d'une nouvelle Pucelle d'Orléans qui par un miracle délivrerait la France des cochonneries voltairiennes [12].

Les slogans politiques sur les droits de l'homme, sur le parlementarisme et l'égalité, Baudelaire les méprise autant que le ferait un légitimiste de sang bleu (ce qu'il ne fut jamais), et il ne peut concevoir que l'on puisse s'abaisser jusqu'à jouer ce rôle d'agitateur politique, de tribun du peuple dans lequel excelle George Sand, la coquette qui a toute son antipathie. Car il voit dans cette prophétesse de la démocratie, dans ce produit classique d'une société qui se meurt, dans ce maître en troubles politiques, l'un de ces mauvais esprits révolutionnaires qui jouent avec impudence les immoralistes tout en faisant de la morale au sens le plus banal, au sens philistin du mot. Pour Baudelaire, George Sand joue et ment aussi mal qu'elle écrit.

Baudelaire ne peut penser à Sand sans un frisson de répulsion, et s'il la rencontrait, il ne pourrait se retenir, dit-il, de jeter un bénitier à la tête de cette vieille ingénue qui refuse absolument de débarasser la scène littéraire.

L'attitude de Baudelaire envers les phénomènes ou les figures de la littérature est souvent dictée par le sentiment, plus que par telle ou telle affinité artistique ; il serait arbitraire de donner une signification politique à ses tendances littéraires de gauche ou de droite, difficiles à expliquer même du simple point de vue esthétique.

Hugo, Musset, Barbier, Barthélemy, sont pour lui des omnibus remplis d'une foule de personnages les plus divers subissant de multiples influences et chantant des couplets de toutes sortes, et, allergique à Béranger, il prend le parti de Pierre Dupont pendant des années, avec toutes les faiblesses sentimentales de l'amitié.

Ce Béranger, il s'interroge à son sujet, se demandant comment ce fou grotesque, ce favori des bas-fonds peut passer pour poète. Il ne voit en lui rien qui vaille la peine d'être retenu, et il applique toute son attention à Dupont, phénomène littéraire dont il rend compte par un recensement minutieux des conditions et du temps.

Feuilletant l'œuvre de Dupont, il consacre quelques lignes à son *Avertissement aux propriétaires*, dont il déclare qu'il lui rappelle, par le jeu de quelque secrète correspondance, ce magnifique mouve-

ment de Proudhon, à la fois plein d'ardeur et de tendresse, quand les ouvriers se rendaient au travail en chantant cette chanson lyonnaise

Allons, du courage,
Braves ouvriers!
Du cœur à l'ouvrage,
Soyons les premiers.

ce refrain « plus beau que celui de Rouget de Lisle... »

En 1851, à propos du recueil *Chants et Chansons* de Dupont, il écrit l'éloge du barde de la révolution de 1848, de cet ancien ouvrier de la soie dont la poésie, selon lui, est « pure », « fraîche », en opposition radicale avec toutes les doctrines, toutes les modes, toutes les vogues de l'époque de Louis-Philippe.

Cette hardiesse de nager à contre-courant, c'est une qualité que Baudelaire reconnaît aussi à Petrus Borel, lequel n'est pas dupe des pleurs de la rue et sait s'attaquer aux préjugés moraux des imbéciles. Cependant le ton de républicanisme misanthropique qui était celui de Borel n'était pas trop du goût de Baudelaire. On voit qu'avant de s'entêter à traiter Baudelaire de poète petit-bourgeois de la droite sanguinaire, on ferait bien de jeter un coup d'œil sur ce qu'il a écrit entre 1848 et 1851 : on y verrait avec quelle intelligence critique il a suivi la montée passionnelle de la haine bourgeoise vers l'aveuglement de la tyrannie pure et simple.

Baudelaire sait très bien que la couleur et le ton d'une œuvre ont pour source ces cadences qui sont innées chez l'écrivain et lui donnent un caractère qui lui est propre, chaque style ayant son éclat, sa couleur, sa voix, sa résonance à lui. Une couleur peut flamboyer avec plus de force que les autres, une esquisse être particulièrement bien dessinée, mais ce que sont en réalité l'élégance de la phrase et la puissance de l'expression, on a de la peine à le définir rationnellement : que dire du byronnisme, par exemple, sinon qu'il est un feu brûlant qui meurt, le reflet d'un éclair s'éteignant au loin, avec accompagnement de coups de tonnerre?

La poésie de Baudelaire, c'est une variation sur le thème éternel des vagues sentiments de l' « âme », cette « âme » apostrophée en termes métaphysiques un nombre incalculable de fois aussi bien après Baudelaire qu'avant, cette « âme » qui chante comme la mer, comme l'oiseau, le chant poétique n'étant pas autre chose d'ailleurs qu'un gazouillement d'oiseaux, un instant de bonheur dans le duvet chaud de la vie de l'esprit. Tout cela n'a rien de bien original, c'est entendu, les poètes ne font que répéter au cours des siècles les mêmes

thèmes imagés qui se transmettent d'une génération à l'autre sous le nom de jeu abstrait du lyrisme, mais les hyperboles de Baudelaire, la manière dont il a exprimé, lui, l'oiseau, reposent sur la notion abstraite de l' « inspiration en état de grâce », et si la formule n'est pas des plus heureuses, on peut se demander quand même qui a jamais parlé avec plus de force de ce phénomène.

Baudelaire sentait profondément la nécessité d'inventer de nouvelles formes d'expression, de découvrir de nouvelles combinaisons aussi bien en musique, en peinture, en sculpture, en dessin qu'en philosophie, la nécessité de malaxer ce mélange de détails relevant de la psychanalyse et de lucifərisme byronnien dans la cornue de l'alchimie créatrice pour en tirer un alliage stylistique capable d'exprimer tout le dynamisme des événements du monde dans sa course vers les abîmes sanglants de l'espace et du temps. Il n'ignorait pas que l'on ne saurait rendre par des images empruntées à la béatitude métaphysique les sensations éprouvées dans un état de fait où le tourbillon des forces mauvaises pétrifie d'horreur les consciences. Et c'est dans le spectacle horrifié de cette course folle au mal et au malheur qu'il faut chercher la cause profonde de son pessimisme.

Il était persuadé de l'inanité totale de tous les efforts faits en littérature pour tenter d'exprimer le côté démoniaque, vampirique et magique de la réalité moderne, et de la vie humaine en général, pressenti par la poésie depuis Villon, mais resté inexprimé. Perdant pied devant la grandeur d'un thème que Rimbaud traitera en virtuose, Baudelaire s'en prenait aux « petites cochonneries bien léchées de la foule littéraire » qui chante des hymnes à Béranger et envoient à la mort des génies authentiques comme Gérard de Nerval.

Auguste Barbier, Hégésippe Moreau [13], tout ce monde-là recule devant la vérité, devant le poids de toute pensée juste, tout ce monde-là réagit négativement à toute image insolite venant jeter le trouble dans les variations ordinaires de l'esprit, tout ce monde-là abomine les dissonances qui viennent rompre le rythme et la rime et la bonne prose solide et bien bâtie. Ce monde-là, c'est un monde de moineaux qui piaillent avec légèreté et insouciance à propos des choses les plus sérieuses. Ce sont des hommes qui ne font que répéter comme des perroquets tous les lieux communs de ce qu'on appelle « la bêtise française », des esprits qui ne reconnaissent que l'autorité de ce qu'ils appellent, eux, « le monde »! Ils vivent de mots d'esprit équivoques et irresponsables sur les poètes authentiques, sur les possédés du démon pour lesquels la poésie est une idée fixe inspirée par l'idée qu'ils se font de la mission supérieure qu'ils ont à remplir. La clique des feuilletonnistes de Barbier et de Moreau est un phé-

nomène absolument dépourvu d'intérêt, et Baudelaire, quand il en parle, donne l'impression de manier non pas la plume mais le couteau, taillant avec une logique implacable dans ces outres somnolentes, dans ces esprits fainéants qui, eux, dans la crainte où ils sont de voir cette plume les déchirer sans rémission, agissent comme représentants de l'opinion publique avec de véritables couteaux dans leur poche. Ce sont des gens sans scrupule, des arrivistes, des nullités, ce ne sont pas des écrivains, mais des oisifs ronflant par vocation, en véritable clochards de l'esprit qu'ils sont, des misérables qui n'admettront jamais qu'il y a autour d'eux tant de malheur et de misère acculant des hommes au suicide. Ces imbéciles respirant le contentement de soi, la satiété, la légèreté et l'ennui, ils traitent avec mépris de « décadents » Byron et Tennyson. Quant au poète, il n'est ni jeune ni vieux, ni malade ni en bonne santé, car il peut chanter la débauche en restant vierge, chanter l'ivresse sans avoir rien bu.

Et en même temps que le déchire l'éclat de cette beauté par la bouche de laquelle s'exprime la Salamandre, en même temps qu'il se raidit dans une attitude négative radicale vis-à-vis de tout l'olympe littéraire parisien, il écrit des dithyrambes sur le poète du prolétariat Pierre Dupont.

Le sentiment que lui inspirent les grands noms dont il est entouré, et dont quelques-uns sont portés par des hommes qui ont écrit des chapitres importants de l'histoire de la France et de l'Europe (Barbès, Martin, Raspail, Blanqui, Quinet, Michelet, Mazzini, Leroux, Sand, Perdigieur, Renan, Guizot, Saint-Simon, Lamennais, Louis Blanc, Heine, Thoré, B. Constant, Weil, Flora Tristan, Marx, etc.), c'est une indifférence totale. Mieux, il ignore l'existence de la plupart, à l'instar de son grand maître Chateaubriand qui en visite à Prague chez ses rois Charles X, Louis XVIII et Henri V, ignorait tout de l'endroit où il se trouvait, et s'il mentionne au passage le nom de Lermontov, c'est bien la seule trace que l'on trouve dans toute son œuvre d'une allusion à la lointaine Asie, au pays mystérieux des comtes russes.

Baudelaire a toujours été intéressé par Daumier, qui lui apparaît comme l'incarnation au jour le jour de ces dix-huit ans fiévreux qui s'étendent entre la Monarchie de juillet et la République de 1848. A ce maître de l'utilisation tendancieuse de la peinture à des fins politiques, le poète consacre quelques-unes de ses meilleures analyses sociales.

Intimement lié au caricaturiste pendant de longues années, il est l'un des rares à avoir reconnu dans son œuvre artistique non pas

un tour banal de saltimbanque, un badinage plein d'esprit prenant comme objet le scandale politique, mais un mémento dramatique adressé à tous les politiciens endormis sur un volcan.

Daumier produit un chef-d'œuvre chaque matin, et l'humble et anonyme plaisir qu'il tire de la rue parisienne se transforme séance-tenante en tragédie, cette même rue foulant aux pieds sa personne, son œuvre et sa plume de génie.

Les symptômes horribles d'une indifférence obtuse envers ce peintre de génie ont tout de même arraché Baudelaire à sa passivité, et il a écrit sur l'art graphique de Daumier l'un de ses textes les plus poétiques. Beaucoup plus au fait qu'on pourrait le croire des coulisses de la politique, il a bien senti que *Le Massacre de Rouen* n'était pas un reportage voué à la disparition, mais le symbole tragique de la tyrannie. Il fut l'un des premiers à attirer l'attention sur la grandeur antique de *Meurtre dans la rue Transnonain*, ce témoignage historique de tout ce que la violence politique peut avoir de vicieux. En représentant dans cette misérable mansarde prolétarienne tout le non-sens de la terreur politique, grâce à un pinceau lourd comme ne peut l'être que le fardeau de la conscience, Daumier s'est révélé comme un géant de la lutte politique, bien avant Baudelaire, dès les premiers jours du règne des Bourbons, et innombrables sont les témoignages qu'il a laissés sur les ridicules manies de la quasi-raison, sur les vices propres aux ventres rassasiés, sur la pauvreté de l'esprit et la misère de la conscience.

L'œuvre de Daumier est un labyrinthe où l'on se perd dans la surabondance de la fantaisie, au milieu d'un fracas carnavalesque qui retentit comme le tambour des ventres énormes des gloutons en haut-de-forme, citoyens notoires portant des masques de dogues de bouchers, monstres vivant de la misère des pauvres de la grande ville. Insensible au chic, au goût du jour, la mémoire exceptionnelle de Daumier est de nature divine, son génie de la perception peut servir de modèle à tous. Moraliste, comme Molière, Daumier, avec une facilité, une clairvoyance qui forcent l'admiration, ne distingue pas la manière de l'idée. Et cet art graphique en dit plus que toute une littérature, à tel point que ses dessins n'ont pas besoin de légendes pour être compris.

En relisant Baudelaire à l'occasion de ce centenaire, je ne pensais pas à élever la voix pour chanter sa gloire, car pendant des années « dans ce théâtre, j'ai eu froid [14] ». C'est sans émotion que je prenais part à cette fête posthume. Et c'est sans arrière-pensée, sans parti pris aucun, que je me demande s'il est possible que ce « snob », ce « dandy », ce « bas-bleu » de poète, ait été vraiment cet amateur que

nous présente toute la littérature négative qui lui est consacrée, et qui réduit son œuvre à quelques poésies d'un tissu si fragile qu'elles posent à jamais la question de son talent.

Et puisqu'il s'agit ici des monuments de la poésie française, il serait bon de prouver comparativement que des essais poétiques de Mallarmé jusqu'à l'hermétisme moderne rien n'a été dit de plus sur le sens et le but de la poésie que ce qu'en disait déjà Baudelaire dans l'avant-propos du *Spleen* de Paris.

Quand Rémy de Gourmont se met en tête d'expliquer l' « essence de la poésie », il se perd dans un flot d'images, et il serait très difficile de prouver que ses métaphores, à quelque égard de ce soit, sont d'une beauté plastique supérieure à celle des définitions de Baudelaire. La quintessence de la poésie, d'après Gourmont, « serpente comme le vif-argent » et son secret n'est pas dans l'habileté, pour la bonne raison que le don est l'une de ses composantes, et même la plus importante.

Le « mystère de la poésie » n'est rien d'autre que la sincérité du sentiment, monnaie courante de la poésie symboliste qui a régné comme une divinité pendant plus de cinquante ans, avant que les surréalistes ne viennent la jeter au rebut comme une vieille poupée hors d'usage. Aucun symboliste (Guérin, Gregh, Kahn, jusqu'à Régnier et Samain) n'a jamais fait preuve en poésie d'autant d'invention que Baudelaire, et Robert de Souza, exaltant la beauté menacée par l'utilitarisme, s'exprime encore en gros comme Baudelaire.

Jamais Baudelaire ne s'est pris pour « une âme ordonnée » et l'on peut se demander si Stendhal, Lamartine, Vigny, Musset, Hugo, devant lesquels il s'inclinait, en étaient, eux, des « âmes ordonnées ». Victor Hugo n'a-t-il pas proclamé comme condition préalable à la poésie la sensibilité religieuse, n'a-t-il pas prêché le culte des idéaux métaphysiques du Moyen Age, balançant entre différentes théories plus ou moins chrétiennes, dans le sens conservateur, insistant sur le fait que la poésie doit être religieuse parce que l'histoire de l'homme ne peut pas revêtir une forme poétique si elle n'est pas éclairée par de grandes idées monarchistes et religieuses ? Jusqu'à la préface de *Cromwell*, Hugo se range à l'ombre de l'esthétique d'Horace, sous les triples auspices de la beauté, de la bonté et de la justice, pour se proclamer dans la préface des *Odes et Ballades* libéral de type voltairien, « prêtre du monde moderne » civilisateur et progressiste. Copiant le *Cromwell* de Mérimée, il chante les louanges de Shakespeare en termes plats et médiocres, et avec un « désordre » tout baudelairien.

Quant à Alfred de Vigny, avec son inextricable machinerie

esthétique sur la « poésie philosophique », il a bien eu la velléité ambitieuse de faire vivre la philosophie sur la scène, mais il a eu beau développer à cette occasion une activité assez encombrante, il n'a pas réussi à ordonner aussi bien que Baudelaire ses idées poétiques. Lamartine, lui, méprise le matérialisme sous toutes ses formes, convaincu qu'il est que la « poésie spirituelle » pousse sur les cendres de la pensée matérialiste, ce qui est justement l'hypothèse de départ de Baudelaire. C'est avec la voix d'un chapelain de province que Lamartine parle du rôle de l'âme humaine, ce qui ne l'empêche pas de prêcher la poésie comme « la raison chantée », sans s'attirer pour autant le mépris souverain dont on accable Baudelaire.

Stendhal, qui admire le Cinquecento pour ses crimes, méprise Racine, Voltaire, Buffon, et donne du romantisme une définition bien désordonnée ».

Musset [15] voit dans le romantisme une course à l'image absurde et il considère Hugo, Delille et les Parnassiens comme des fourmis traînant chacune consciencieusement son petit brin de paille et accumulant des adjectifs dépourvus de signification. En dépit de son ironie, Musset est maladivement amoureux de lui-même, et sur le plan de la théorie esthétique, il ne saurait se comparer à Baudelaire.

La peinture a intéressé passionnément Baudelaire pendant de longues années (Goya, Brueghel, Daumier, Courbet, Manet, Ingres, Véronèse, Corot, Raphaël, Rembrandt, etc.), tandis que dans le domaine de la musique, sa sympathie se limite à un seul nom ou presque, celui de Wagner.

Baudelaire considérait la musique comme un moyen d'expression ayant pour but de présenter à l'âme humaine les images de la béatitude et de la soulager, par contraste, du poids horrible d'une réalité où la réduit la malédiction de la nature. Beethoven est cité au passage, comme ayant commencé à tendre les voiles de la mélancolie et de la détresse, et Chopin n'est mentionné qu'une fois, dans l'essai sur Delacroix, et d'après Liszt.

Et c'est la manière de Franz Liszt qu'emprunte Baudelaire pour parler de Wagner, son panégyrique de *Tannhäuser* est une paraphrase de Liszt, où il montre la musique incarnée par la flamme de mille et mille violons, tandis que gronde dans un lointain invisible le tonnerre assourdi des violoncelles. Pour Liszt comme pour Baudelaire, la musique est une harpe éolienne consolatrice pour l'âme humaine mélancolique qui rêve d'échapper à son servage et de s'élancer vers la « Gloire céleste de la Grâce éternelle ».

Liszt (converti et abbé après une période révolutionnaire) voit

dans la musique une annonciation, ses images flottent loin au-dessus de la syntaxe terrestre, et en ce sens, l'hymne de Baudelaire à *Lohengrin* n'est qu'une pâle imitation. C'est le trémolo magique des violons comme chez Liszt, qui voit dans *Le Songe d'une Nuit d'Été* de Mendelssohn, entre les accords des trompettes, s'ouvrir les paupières humaines sur un songe fait des contrastes de tous les éléments de la musique dessinés par le comique, la finesse et la fantaisie d'un musicien-né.

Pour Baudelaire aussi la musique est une magie, un enchantement, l'odeur de l'arc-en-ciel, l'éclat de la nacre, dans ce style purpuréen, velouté, soyeux, imprégné de tous les parfums de l'Orient qui est celui d'un temps où la musique était une sorte de catharsis, un bain métaphysique qui lavait l'âme de ses vices terrestres et de son sentiment de culpabilité.

Liszt, pour Baudelaire, c'est la Bacchante de la beauté, et il le salue « dans l'immortalité » comme un maître en méditation, comme le chantre de la gloire éternelle et de la volupté, comme un penseur, un poète et un artiste.

Je suis enclin à croire que ce sont les superlatifs lyriques de Liszt qui ont fait de Baudelaire l'admirateur fanatique de Wagner : comment pourrait-on autrement expliquer qu'il soit resté pendant des années si injuste à l'égard de Berlioz? Dans tout ce qu'il a écrit sur le « romantisme en France » pendant presque dix ans, pas une ligne sur Berlioz, son contemporain, bien qu'il ait certainement eu l'occasion de connaître ses partitions, de *Faust* à la *Symphonie Fantastique* et au *Requiem*.

Dans son fameux plaidoyer pour la musique de Wagner, « musique de l'avenir », écrit à l'occasion du premier récital du maître à Paris, il se rend coupable d'injustice envers Berlioz, lui reprochant d'avoir montré dans son compte rendu sur l'échec de Wagner auprès du public parisien, « beaucoup moins de chaleur qu'on n'aurait pu s'y attendre ». Car Berlioz a toujours pris généreusement la défense de Wagner au début de sa carrière à Paris, lui qui était déjà l'auteur connu de *Harold en Italie* et de *Roméo et Juliette*.

Berlioz a cependant souligné le caractère compilatoire de la musique de Wagner, faisant observer que le trémolo obstiné des violons révèle de la part du compositeur une lenteur qui se transformera plus tard en vide musical total : mais malgré toutes ces réserves, il défend *Tannhäuser*.

Écrivant sur l'ouverture de *Lohengrin*, Baudelaire cite l'apologie de Liszt où il trouve une explication de la mystique de Wagner. Et il retrouve les accents de Liszt pour tenter de dire ce qu'il a vécu, et qui est inexprimable, ajoutant qu'il est heureux d'avoir eu l'occa-

sion de vérifier tout ce que l'on raconte sur l'analogie des choses et des phénomènes :

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

La musique de Wagner, elle fut dès le début une obsession pour Baudelaire, qui voit en lui un dramaturge rappelant par un certain ordre dans l'architecture les grands tragiques de l'Antiquité [16].

Aujourd'hui, cent ans après, les arbitres du goût et du style s'accordent presque tous à dire que la manière de Baudelaire n'est ni naturelle ni humainement directe ; tenue pour une imitation dénaturée de différents styles et modes, d'une telle vulgarité que les naturalistes s'en montraient enthousiasmés, son charme a commencé à diminuer vers les années 90 du siècle dernier.

Vingt ans à peine après les *Fleurs du Mal*, de nouveaux théoriciens faisaient leur apparition, avec le dessein de rayer du répertoire de la poésie avant toute chose la métaphore, ce glapissement de perroquet domestique. Les contestataires du principe de l'imitation étaient bien décidés à écailler la poésie de tous ses éléments non poétiques.

Gommer et copier le moins possible fut toujours un sage conseil prodigué aux poètes de tous les temps ; aussi la fameuse maxime de Mallarmé : *Imiter le moins possible, c'est créer le moins possible*, ne peut être entendue autrement que comme un engagement à mettre dans la poésie le moins possible de descriptions, le moins possible d'imitation de la nature et des mœurs, de la morale, de la politique, de l'histoire, en un mot, avec le moins possible de matériaux descriptifs ; écrire des poésies, dans ce programme, c'est faire de la « littérature pure », une littérature libérée de son lest, négation intellectuellement distillée de tout ce qui était tenu jusqu'alors pour littéraire, littérature annihilée, émiettée par la psychanalyse jusqu'à l'inexistence, littérature sans thème, sans anecdote, sans rien qui puisse distraire, littérature qui représentera pour quelques générations la poétisation de la perfection idéale et pour bien des hommes un succédané de religion, la littérature divertissante étant considérée comme une honte, un exhibitionnisme de cirque, parce que la littérature, ce n'est pas autre chose que l'examen mystique et philosophique de toutes les grandes questions concernant le sens ou l'absence de sens de la vie (comme le disait déjà saint Augustin).

Il est difficile de dire si les écrivains dans le passé tenaient vrai-

ment à servir de distraction, à amuser la foule, comme Shakespeare et tous les poètes de la *Comedia dell' arte* (comme on l'affirme banalement de la littérature « banale ») Il est certain que tous les écrivains, romanciers et autres, ont toujours eu en tête d'autres pensées que celles qui se rapportaient strictement aux thèmes qu'ils traitaient. Quoi qu'il en soit, écrire sous forme de roman la biographie de personnages fictifs est considéré aujourd'hui comme une entreprise défiant les bonnes mœurs.

Jean Paulhan lui-même ne tient pas en grande estime ces romanciers à l'ancienne mode dont l'idéal était d'amuser les foules comme des saltimbanques, car selon lui, les écrivains les plus modestes demandent à la poésie d'être leur religion, leur morale, et de leur révéler le sens de la vie.

Voilà des années que je m'ennuie à écrire des livres, à parler de livres, et je ne surestime pas ma petitesse au point d'en perdre le sens commun, je ne pense pas être resté assez naïf pour ne pas savoir distinguer le raisonné de l'irraisonné, et je me sens obligé de faire violence à ma modestie pour affirmer que toutes ces déclarations sur l'annonciation d'une nouvelle religion, d'une nouvelle morale, d'un nouveau sens de la vie, unique but de la véritable et authentique poésie, Baudelaire les a déjà faites, n'en déplaise à ses négateurs qui considèrent ses idées sur la mission religieuse de la poésie comme une vaine rhétorique.

Moi qui depuis cinquante ans nage à contre-courant dans les différents tumultes de l'actualité littéraire et artistique, je ne vois pas que tout ce que l'on célèbre aujourd'hui sous le signe de la découverte soit autre chose qu'un amalgame des théorèmes esthétiques de Baudelaire et de ses satanismes auxquels on donne des forme svariées, accompagnées d'extases hétéro — ou homo-sexuelles simulées, en exagérant jusqu'à l'hystérie l'horreur du néant, en faisant des phrases sur le mystère surnaturel de l'orgasme, sur la désespérance de l'esprit, état que Baudelaire avait déjà frappé de son sceau nihiliste : l'Irréparable...

L'Irréparable ronge avec sa dent maudite
Notre âme, piteux monument,
Et souvent il attaque, ainsi que la termite,
Par la base le bâtiment.
L'Irréparable ronge avec sa dent maudite!

Cet « Irréparable », dans le cas de Baudelaire, c'est une horreur charriée par un sang empoisonné, un diagnostic désespéré crié par des veines en décomposition, la poésie d'une imagination maudite

et d'un sang malade, une panique hystérique provoquée par la menace de l'impuissance, de la paralysie syphilitique, de l'hémiplégie, de la perte de la mémoire et de la raison, une poésie faite de visions de malheur et du goût amer des déceptions amoureuses, et pour tout dire, n'exprimant rien d'autre que le perpétuel et fastidieux mal de tête d'un homme tremblant devant un destin qui ne le lâche pas d'une semelle et le persécute comme un monstre pervers.

Voici l'un de ses secrets, voici cet humble et paisible *Chant d'automne*, quand dans la rue tombent les bûches, que l'on décharge des tombereaux à l'approche de l'hiver, quand l'oreille du poète entend dans ces coups sourds résonner les marteaux qui dressent l'échafaud ou qui clouent le cercueil de l'été condamné, le cercueil de cette allégorie infantile qui porte le nom d'été.

J'écoute en frémissant chaque bûche qui tombe ;
L'échafaud qu'on bâtit n'a pas d'écho plus sourd.
. . . .
Il me semble, bercé par ce choc monotone,
Qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part.
Pour qui ? — C'était l'été hier ; voici l'automne !
Ce bruit mystérieux sonne comme un départ.

Triste cantilène, qui a traîné derrière elle, à perte de vue, une longue théorie d'imitateurs éblouis, avant que la manière mélancolique en soit déclarée tracassière, simple « divertissement lyrique » à l'usage des snobs.

La manière de Baudelaire, elle a rempli d'ennui la nouvelle génération née à l'ombre de sa poésie. Rassasiés de la gigantesque et triste singerie du spleen, les nouveaux venus sentaient la nécessité aristocratique de s'élever au-dessus du goût baudelairien, inspirés par la noble ambition d'être les modernes législateurs de la poésie, mais toutefois incapables d'échapper tout à fait à l'influence de Baudelaire.

Mallarmé, à la tête des insoumis, a tenté d'imposer ses directives aux poètes qui l'entouraient, expliquant dans une sorte de *vade mecum* en quel style la pensée poétique doit traduire les impressions immédiates pour établir un rapport poétique juste entre le matériau brut, alluvions d'impressions, et son reflet subtil dans le miroir de l'orchestration poétique.

On se demande en quoi ce texte dicté exclusivement par la logique mallarméenne de l'ukase esthétique, cette paraphrase abstraite des théorèmes de Gautier, de Brunetière, de Sainte-Beuve sur l'art pour l'art et l'anti-utilitarisme, constituent une découverte, un dépasse-

ment programmatique du contrepoint musical baudelairien, Baudelaire ayant déjà parlé de tout cela en termes infiniment plus vivants dans ses thèses inspirées d'Edgar Poe ou de Richard Wagner.

Il n'y a pas plus de mystère là-dedans qu'il n'y en a dans la *Chanson d'Amour* de J. Alfred Prufrock, laquelle n'est rien d'autre qu'une variante sur les thèmes du spleen baudelairien, et que tous les admirateurs de T. S. Elliot admirent comme une révélation.

On dit de la poésie d'Elliot que ce n'est pas « de la poésie au sens banal », mais pour ainsi dire « une méditation en vers », ce que l'on pourrait dire aussi de la poésie de Mallarmé sur les drapeaux déchirés ; Elliot, Mallarmé, rivalisent peut-être d'ingéniosité, mais quand on parle à propos d'eux de « révélation révolutionnaire », on oublie que cette « révélation » n'est qu'un reflet de Baudelaire.

Comme Baudelaire, Mallarmé est un disciple de Wagner et de ses théories. Il voit sur la scène wagnérienne le vécu se changer en pur symbole selon un processus anti-intellectuel, donc sensuel, et la dominante musicale de Tannahäuser qui exclut toute alluvion musicale étrangère lui inspire ce prélude intime léger :

Les trous de drapeaux méditants
s'exaltent dans notre avenue,
Moi, j'ai ta chevelure nue
Pour enfouir mes yeux contents... [17].

Tout ce qu'on a pu dire à travers les siècles sur l'inspiration, c'est qu'il y a entre conception et réalisation poétique un gouffre béant par-dessus lequel la « Beauté » jette un pont dans l' « instant de grâce » poétique ; quant à ce qui concerne la définition de la création artistique, aucune révélation n'a jamais été faite à cet égard, pas plus par Baudelaire que par les théoriciens qui vinrent après lui, de Mallarmé à Valéry.

L'Écriture étant devenue avec le temps un moyen poétique d'expression, la définition platonique de la Beauté selon laquelle « tout est beau de ce qui est bien » a pu lui être appliquée, à ceci près qu'on a appelé beau en littérature tout ce qui était « bien écrit », maxime qui, à l'époque romantique, s'est transformée en la suivante : tout ce qui est « bien écrit » doit être dépourvu de tout sentiment [18].

Ce slogan a été tiré de Baudelaire par des esprits vulgaires, obtus et anti-esthétiques. Car selon Baudelaire, la symbolique secrète de la beauté dépasse toutes les scissions entre pensée et expression, par l'effort énorme que fournit l'artiste pour s'élever loin au-dessus de sa propre autosug-gestion, jusqu'à une hypnose où comme en

rêve il ne se réfère pas à des critères rationnels, mais à la loi magnétique de son imagination. Cette imagination, lui obéir, au risque de n'être compris de personne, ne se permettre aucune concession dans le but de gagner la bienveillance des cerveaux amusicaux dont le monde regorge, c'est cela, marcher sur la trace de la beauté comme le pointer sur la trace de son odorat, c'était cela, la méthode de Baudelaire, et elle a servi de Credo à toutes les variations lyriques jusqu'à la fin du siècle.

L'Ennui, « monstre sensible », voilà le seul cadeau magique que Baudelaire fait à son hypocrite public, comme s'il se doutait qu'il est écouté par toute une foule de décadents qui s'ennuient comme lui, ce qui explique l'accueil chaleureux fait à sa « confession fraternelle », cette stérile lamentation sur l'absurdité du vacuum cosmique. Et des frères lecteurs décadents, il s'est avéré qu'il y en avait, sur la scène du monde, infiniment plus qu'on aurait pu le croire, et qu'ils ont découvert dans ces lamentations un baume contre la bêtise désespérante et fade du quotidien, une consolation. L'imagination érotique, elle, a secoué une foule soumise encore en ce domaine à une discipline moyenâgeuse et déprimée, et cette révolte lyrique contre la loi morale est devenue une rêverie, une fuite imaginaire loin de la fourmilière humaine, sombre mais encore davantage ennuyeuse.

La liberté, le goût, la mode, les critères esthétiques et surtout la notion de création artistique ne sont pas des constantes, et les conceptions sur la liberté de l'expression artistique changent perpétuellement [19].

Pendant des siècles, la loi fut que l'art doit être le miroir de l'homme, de ses peines humaines dans sa lutte contre les lois divines ; puis le dix-neuvième siècle a essayé de mettre un peu d'ordre dans cette confusion de notions secrètes, de filtrer seulement ce qui s'était élevé jusqu'au sens artistique, ce qui avait une véritable existence artistique, de la même façon que Baudelaire a défini la grandeur créatrice en dessinant l'image du fantôme idéal du grand peintre des temps modernes, qui, s'il apparaissait, envelopperait ses personnages d'une « Beauté » qui ne prendrait source que dans son tempérament, et dont le seul but serait d'impressionner.

Il faut faire la part, dans les aperçus de Baudelaire, du byronnisme luciférien, le dilemme poétique le plus déchirant de tout le romantisme, l'éternel mystère du cosmos, de son sens ou de son non-sens, car si le cosmos n'a pas de sens, l'histoire de l'homme n'est qu'une bribe dépourvue de sens du non-sens universel, énigme

pseudo-philosophique dont Goethe lui-même n'est pas venu à bout dans ses paradoxes méphistophéliques.

Toute l'esthétique de Baudelaire tourne autour des sarcasmes lucifériens à la Byron : la seule chose en laquelle il croit, c'est en la puissance du tempérament ; c'est là le seul critère dont il dispose pour juger du sens et du but de la vie humaine et cosmique. Cette sorte d'esthétique est bien entendu fonction des conditions spatiales et temporelles, mais l'explication de la force d'un phénomène poétique par les seules décomposition et transformation des rapports sociaux est par trop unilatérale. Les changements perpétuels qui affectent les mentalités autant que les alluvions sociales, la refonte incessante des conceptions, la dévalorisation des notions, leur revalorisation, la destruction des fétiches anciens et l'intronisation des nouveaux, dans l'effervescence grandissante des principes philosophiques, tout cela donne le grand rôle au tempérament personnel, qui ne saurait être déclaré sans valeur ou inexistant.

Et c'est un témoignage classique sur son tempérament que nous laisse Baudelaire dans cette lettre à sa mère du 5-6-1863, où il souligne que ce qu'il veut faire comprendre dans *Mon Cœur mis à nu*, c'est qu'il se sent étranger à ce monde et à toutes ses grandeurs. Exaspéré par les réactions toujours négatives de la presse et par l'accueil glacial fait à sa poésie [20], il menace de donner libre cours à son insolence pour parler de la France car il sent, selon ses propres paroles, le besoin de vengeance comme un homme fatigué sent le besoin d'un bain.

Ce qu'il entend par « France », c'est bien entendu toute la série des critiques qui le méprisent et le contestent radicalement, ce Barbey d'Aurevilly, par exemple, pour qui Baudelaire est « plutôt un chat qu'un singe », ou ce J. Rousseau, qui ne voit en lui qu'un simple fauteur de scandales attirant l'attention sur lui à coups de revolver littéraires : variations sur des thèmes connus qui font de lui un esprit médiéval satanique, un débauché fantasque, un compilateur sans originalité, un singe, un libertin, incapable même de décrire un paysage, et dont les personnages sont des formules abstraites, des créatures morbides, maladivement mystiques, sorties de l'imagination d'un poète qui écrit le *Spleen de Paris* sans connaissance directe de la ville [21].

D'une sensibilité exacerbée, nerveux, bouillant, accablé de penchants morbides, faible de caractère, dévoré d'un sentiment de culpabilité maladif, conscient que le corps est la seule vérité objective sur cette terre, adepte d'un hédonisme des plus ingénus, il balance perpétuellement comme un croyant du temps jadis entre les tentations charnelles et une pureté angélique fictive, pécheur et

repenti en une seule personne, portant Dieu dans son sein comme une asymptote moraliste, et adorant en fait dans la tradition païenne un fantôme esthétique à qui il adresse des prières contrites comme à une idole.

Baudelaire est un homme en perpétuelle contradiction avec lui-même : tout en considérant ses plaisirs charnels comme des impératifs plus puissants que tous les sacrements, il manifeste une candeur enfantine dans l'amour toujours vivant qu'il porte à sa nourrice, pour la santé de laquelle, comme pour la santé de sa maman, il prie si poétiquement le Seigneur et maître de toutes les nourrices et de toutes les générales. Et bien qu'il fût incapable de le montrer dans le secret de son intimité, il eut toujours l'intention noble et courageuse de le réaliser dans son œuvre en dévoilant son cœur, sa grande source d'inspiration. Démasqué et déshonoré, il est devenu le modèle poétique des générations suivantes, et s'il a rempli une mission, c'est celle d'avoir osé annoncer une poésie sachant parler sans honte de la misère humaine, des faiblesses humaines, sans honte, avec naturel, franchise, sans hypocrisie, sans fausse dignité, proclamant que les vices de ce monde ne doivent pas être des thèmes poétiques à proscrire, même quand ils s'exposent aux foudres de la loi et des préjugés séculaires.

Il avait vingt ans quand il a écrit pour lui cette épitaphe :

Ci-gît qui, pour avoir par trop aimé les gaupes,
Descendit jeune encore au royaume des taupes.

Ce penchant spirituel pour les sarcasmes pittoresques, on a voulu y voir le trait principal de son caractère : c'est là la source de tous les malentendus dont il fut victime jusqu'à la mort.

Miroslav Krleža

NOTES

[1] *Maldoror* paraphrase l'apostrophe de Baudelaire : *Ridicule pendu, tes douleurs sont les miennes*, comme le symbole de l'impuissance. Les soliloques martyromanes baudelairiens, quand le poète s'arrache le cœur de la poitrine avec ses ongles sanglants, tous les thèmes de l'homme face à l'océan, sont exploités dans *Maldoror* jusqu'à la jouissance perverse dans le déchirement.

Dans son combat contre la Bête, contre ce monstre apocalyptique qui lui ordonne : *Lis sur mon front mon nom écrit en signes hiéroglyphiques*, le secret du monstre s'appelle chez *Maldoror* l'espoir, comme chez Baudelaire dans le *Spleen de Paris*. Les thèmes anthropophagiques et athées de *Maldoror* s'inspirent du cannibalisme impie de Baudelaire, qui devait devenir chez ses imitateurs un jeu de plume, au lieu de ce témoignage authentique sur les mauvais penchants de l'homme tel qu'on le trouve partout dans les nouvelles de Matoš par exemple.

Le nom de Baudelaire a commencé à perdre de son éclat dès l'époque du manifeste futuriste et dadaïste (1910-17) tandis que dans les pays de l'Est (pour ne pas dire les provinces de l'esprit parisien), la dévaluation esthétique de la notion de l'Hôtel Pimodan, par exemple, ne s'est faite que vers la fin de la Première Guerre mondiale : Andria Ady tient encore le phénomène Baudelaire pour un étincelant mystère. Et les admirateurs de Baudelaire sont légion : Balimont, Zinaida Hippius, Mereskovski, Wilde, T. S. Eliot, V. Briusov, R. M. Rilke, Hofmannsthal, Stefan George, Swinburne, D'Annunzio, Villiers de l'Isle-Adam, Musil, Hesse, Ramuz, Supervielle, Verlaine, Jiménez, Huysmans, Matoš, A. Ujević, Dučič, Pandurovič. De Valéry à Michaux, toute une phalange.

[2] Pour Baudelaire, Sade est le modèle de l'homme naturel : *Il faut toujours en revenir à de Sade, c'est-à-dire à l'homme naturel, pour expliquer le mal.*

[3] A la veille de la révolution de février, Michelet a fait toute une série de conférences sur la question de savoir si les tableaux sont peints et les livres écrits au bénéfice d'une large couche de la population, autrement dit, « comme il l'a dit avec simplicité », si les écrivains français écrivent assez clairement pour le prolétariat, pour la masse, pour la plèbe. Et il constate que les livres à la portée des masses sont très rares, que des livres populaires, la révolution française n'en a pas produit un seul, et qu'il serait bien illusoire d'en attendre un d'une génération qui a passé quinze ans sans rien dire sous la botte de Napoléon, puis vécu quinze années de bâtardise sous la Restauration, avant de soutenir pendant quinze autres années encore, sous Louis-Philippe, sa théorie de l'art pour l'art. Dans sa lutte ouverte contre une intelligentzia conservatrice qui se perd dans la masse des formules abstraites, Michelet s'attire les foudres de Baudelaire en

traitant cette accumulation d'attentat contre toute pensée véritable, de duperie stylistique, grammaticale et synthétique, et, ce qui est bien plus grave, de « catéchisme ».

Mais dans sa critique de l'art graphique de Daumier, Baudelaire, en pleine contradiction avec ses théories esthétiques, reconnaît que la peinture peut être un outil efficace de propagande politique. Pour Michelet, on sait qu'il était admirateur fanatique de Daumier.

[4] Cf. « Exposition universelle 1855. I. De l'idée moderne du progrès appliquée aux beaux arts », *in* : *Curiosités esthétiques.*

[5] Si la concordance de vues de ces deux contemporains qui ont disparu sans avoir la moindre idée de l'autre, s'étend de la problématique esthétique à la problématique sociale, je l'ignore.

[6] Parlant de la peinture comme d'un acte magique, Baudelaire conteste à quiconque le droit (considéré par lui comme le comble de l'enfantillage) de discuter des secrets des magiciens qui nous donnent à voir les idées plastiques avec une force qui dépasse infiniment celle de tout ce dont l'homme est entouré.

[7] C'est un thème que j'ai effleuré au passage au Congrès des écrivains de Ljubljana en 1952, et étant donné la confusion qui règne à ce sujet depuis Lukacs, j'estime qu'il soulève des questions essentielles auxquelles il faudrait appliquer une analyse sérieuse.

Que Baudelaire soit devenu après la victoire de la contre-révolution en 1848, l'homme de lettres à dispositions républicaines, apôtre de la beauté pure, apolitique, cela ne veut pas dire qu'il est tombé d'une extrémité esthétique de gauche à une extrêmité esthétique de droite. Il s'est éloigné des barricades de 48, oui, mais sans jamais se ranger aux côtés de Cavaignac ni sous la bannière du Second Empire. Souverainement agacé par le primitivisme inculte de cette société bourgeoise qu'il méprisait à mort, et par la terreur qu'elle faisait régner, Baudelaire n'a pas écrit un seul mot positif sur un quelconque slogan officiel ou patriotique de l'époque.

Soutenir, en ces temps de victoire de la réaction, que la vie de l'Art s'élève très haut au-dessus de la réalité; persévérer dans cette opinion pendant tout le temps de la sanglante parade contre-révolutionnaire, c'était lutter contre l'utilitarisme de droite, qui s'imposait impudemment dans la presse, la littérature et la politique. Toutes les « Muses » du Second Empire étaient officielles, ou, comme le disait ironiquement Laprade, étatisées :

Il faut être content s'il pleut, s'il fait soleil,
s'il fait chaud, s'il fait froid.
Il faut être content...

(Les Muses d'État).

Quand Flaubert, au milieu du délire mi-servile mi-policier d'une littérature impériale dithyrambiquement bonapartiste, déclare que « l'art, c'est la recherche de l'inutile, c'est une maxime à laquelle il faut redonner sa place historique dans l'espace et dans le temps ; cela ne signifie pas que la théorie de l'art pour l'art n'était pas utile pour la gauche, mais simplement qu'elle n'était pas positive, c'est-à-dire pas rentable, pour la droite. Inutile, négative, et par conséquent, nuisible et même destructrice. L'histoire politique de l'Europe nous apprend que les politiciens professionnels souffrent d'une idiosyncrasie chronique envers la poésie quelles que soient leur situation géographique et l'orientation politique des poètes. La politique pratique ne peut utiliser la poésie que comme moyen pratique de propagande. Elle l'accepte ou la rejette selon les besoins du jour

en louanges émerveillées sur la sagesse incomparables des leaders, et quand elle lui intime d'avoir à tenir sa langue, c'est en lui faisant observer quelle chance est la sienne de pouvoir encore remuer la queue.

[8] Radek, par exemple, parlant de l'influence fatale du baudelairisme sur le développement de la littérature russe décadente à l'occasion du cinquième anniversaire de la mort du poète, prend le ton et la manière de Vallès pour s'attaquer aux porte-drapeaux de la « canaille cosmopolite » de type baudelairien, joycien, proustien, avant de finir lui-même comme un représentant décadent de ladite canaille.

[9] Paul Valéry, dans son analyse du sonnet *Recueillement*, avait déjà prouvé que les tercets y fourmillent de maladresses techniques dans le domaine de la rime; alexandrins lâches, épithètes ornans, rimes faibles, métaphores simplistes et usées tous les rebuts démodés de la vieille rhétorique. Et non content d'ignorer les éléments de la phonétique française, Baudelaire fait preuve en outre d'un anti rationnalisme rationnel, c'est un systématicien, non un poète, un révolté contre la science et la pensée scientifique aussi naïf qu'Hugo, et sur le plan de l'esthétique, un mystificateur satanique, un plagiaire du bazar oriental d'Hoffmann, un mystique catholique qui copie Joseph de Maistre et Leconte de Lisle, un dandy plus clérical que romantique, un extatique, un idéaliste et un mage enfantin qui n'a rien réalisé de tout ce qu'il a ressenti, un amateur révolté contre sa propre inspiration tout en la prônant comme source unique de toute poésie. Et s'il est partisan de l'isolement dans la tour d'ivoire et anti démocrate à l'ancienne — *odi profanum vulgus* —, c'est qu'il plagie E. A. Poe. (Conférence inaugurale d'André Spire à la *New School for Social Research*, 1943).

[10] En 1832, à Lyon, à l'un de ses premiers procès, Blanqui répond au juge qui l'interroge sur sa profession qu'il est « prolétaire de métier. »

« Ce n'est pas un métier », rétorque le juge à cet insolent provocateur. Et Blanqui, conscient de répondre non pas à un tribunal de justice, mais à un tribunal de classe bourgeois, fait cette réponse fameuse que citeront devant les tribunaux politiques d'innombrables militants politiques pendant des années : « C'est la profession de 30 millions de Français qui vivent du travail de leurs mains privés de tous les droits politiques ».

Dix ou vingt ans plus tard, on voit apparaître les signes d'une accélération dans le développement de la conscience de classe. Les écrivains, chansonniers, poètes, pamphlétistes, hommes de lettres sortis des rangs des artisans, des apprentis, des bergers, des ouvriers manuels de toutes professions, font concurrence à la littérature bourgeoise, révélant les dispositions révolutionnaires des esprits dans les cercles prolétariens les plus larges, le *Manifeste* de Marx apparaissant comme une formule synthétique au milieu d'un medium socialo-révolutionnaire hautement développé.

En 1841, François Arago écrit à Louis Viard « combien il est surpris du mouvement intellectuel de la classe ouvrière ».

Lamartine (à Marseille, avant de s'embarquer pour Smyrne), reçoit la couturière poète Reine Garde, qui lui a apporté ses vers en cadeau.

Et George Sand développe la plus grande activité journalistique pour donner son avis sur les foules populaires.

[11] Comme Baudelaire pour des motifs esthétiques, Schopenhauer, qui souffrait d'une idiosyncrasie professorale envers Hegel et l'hégélianisme, nourrissait une haine maniaque contre la plus infime pensée faisant allusion à la possibilité d'un progrès révolutionnaire quelconque, et l'esthétique de Baudelaire correspondrait tout à fait à celle de Schopenhauer, quoiqu'il semble bien qu'il ne l'ait jamais eu en main.

[12] Voltaire, c'est l'anti poète, le roi des dadais, des idiots, le prince des gens d'esprit facile et superficiel, un contre-artiste, un prédicateur pour valets et concierges, et en tant que tel, la forme la plus réussie de l'expression française, car, quel que soit le sujet qu'il traite, il le fait avec la hauteur présomptueuse qui caractérise cette nation.

[13] Types classiques de dandys bovins en pleine crise de présomption outrecuidante, d'afféterie fainéante quand l'homme, un cigare au bec et se dandinant comme un apprenti de commerce, joue l'invité parasite qui quitte un dîner de légation pour la salle de jeu ou le salon de bavardage.

[14] « J'ai eu froid dans ce théâtre. » S. S. Kranjčević, *Prosinačko sunce* (Le soleil de décembre), 1899.

[15] Alfred de Musset pour Baudelaire : le représentant d'une école mélancolique, bouffonne et capricieuse, un être efféminé, sans conviction, qui aurait pu vivre n'importe quand et n'importe où à travers les siècles, rien d'autre qu'un fainéant sans talent, d'une prolixité mignarde, un imitateur répugnant qui fait des mines en singeant la passion.

[16] Comparer ce qu'écrit Nietzsche sur le Cas Wagner dans son essai bien connu : *Der Fall Wagner*. L'étude de Nietzsche constitue un témoignage intéressant sur la division esthétique et intellectuelle de l'élite européenne dans la deuxième moitié du XIXe siècle.

[17] Quand on examine cette esquisse en pastel, ou, appelons-la ainsi, cette miniature, en dépit de son armature théorique infiniment grandiloquente et malgré les innombrables commentaires plus ou moins obscurs qui lui sont consacrés, on voit mal dans quel sens aller pour déchiffrer la signification dissimulée à dessein de ces « drapeaux méditants », ou plus exactement, de cette ardeur de trous exaltés sur des drapeaux imaginaires, drapeaux « dans notre avenue », drapeaux dont les trous s'exaltent « dans notre avenue » pour un motif inconnu, mais desquels on peut lire entre les lignes que s'ils s'exaltent, ces trous, que s'ils s'enthousiasment, ces drapeaux méditants, c'est probablement dû au pathos de la fête qui justement existe par eux.

Si cette « avenue » est vraiment une « rue » réelle, une rue tout à fait normale et ordinaire, où habite le poète, qui peut ainsi l'adopter comme « notre avenue », comme « son avenue », si ce n'est pas une « avenue » imaginaire, mais bien exactement « notre avenue », cette « avenue », étant donné l'état de fait souligné par le poète lui-mîme, peut être comprise (comme certains ont voulu l'expliquer) également comme le symbole de ce quelque chose que l'on devine entre les lignes, quelque chose comme « l'avenue de notre littérature », ou bien inversement, quelque-chose comme « la littérature de notre avenue », bien que le mystère reste total en ce qui concerne cette « avenue », si ce n'est pas la rue de Rome, c'est-à-dire celle de l'état-major dans la stratégie poétique mallarméenne.
Si c'est une autre rue, et Dieu sait laquelle, le jeu caché des vers en question perd sa signification bien déterminée, correspondant à ce Symbole que l'écrivain a pensé exprimer par le chiffre « notre avenue », ce qui ouvrirait la porte à toutes les permutations.

Mais si « notre avenue » est vraiment la rue de Rome, comme on est en droit de le supposer, si, par conséquent, la fête des drapeaux déchirés est vraiment la fête de « notre avenue », c'est-à-dire de telle ou telle rue dans tel ou tel quartier de Paris, cette devinette hermétique pourrait avoir deux sens : premièrement, que le poète, en face de cet enthousiasme couronné de drapeaux qui est celui des fêtes de victoires, de prises de Bastille, reste ostensiblement indifférent; deuxièmement, que le poète reste également ostensiblement indifférent à la fête si l' « avenue » est le symbole de la littérature, le symbole de la poésie en vogue, de la poésie

non mallarméenne; si la fête est par conséquent une réjouissance douteuse autour des drapeaux déchirés de la poésie, qui flottent, mais qui sont pleins de trous; si c'est la fête d'une poésie esthétiquement sujette à caution, et probablement mauvaise qui l'entoure et le sublime, car il a sa compensation personnelle : la coiffure de sa femme, ou de sa maîtresse, ou de quelque fée romantique qui le console sur ses genoux, à l'instar de cette fée classique sur les genoux de notre général de brigade, qui console le poète dans le général et le général dans le poète. Et dans ces conditions, le cas de cette disposition poétique aristocratique, l'élévation de Mallarmé au-dessus de toute la réalité banale de la rue, c'est la logique même.

Car, qu'a-t-il à faire, notre poète, des « drapeaux méditants » d'une fête imaginaire, de l'exaltation de ces chiffons troués, s'il a à sa portée la libre possibilité poétique d'enfouir « ses yeux contents » dans la chevelure de sa Dulcinée, aventure naïve typiquement représentative de l'isolement lyrique loin de toute réalité douteuse, qu'elle soit politique ou esthétique.

[18] Cette recommandation propédeutique, Mallarmé la poussera jusqu'au dogme dans le conseil qu'il donne de débarrasser la poésie de toute tendance, sous peine de lui voir perdre son authenticité.

[19] Ce qui pour Baudelaire est un mélange de bêtise et de ridicule typique de la mauvaise littérature, comme par exemple la poésie de Béranger, constitue pour Petoefi l'idéal de la libération absolue à l'égard politique et esthétique. Pour Petoefi, Béranger est le modèle poétique inégalable qui lui enseigne à chanter ses meilleurs poèmes patriotiques. *La Marseillaise* du 15 mars 1848 qui a déclenché la révolte de mars est un exemple classique de bérangisme, et tandis que Baudelaire aurait radicalement classé Petoefi parmi les politicards de province, Nietzsche apprend le hongrois à seule fin de pouvoir apprécier dans l'original ce témoignage poétique direct de volonté vitale indomptée. D'autre part, tout ce qui, pour Baudelaire, constitue une lutte pour la libération de la sensibilité esthétique, Tolstoï y voit une preuve d'impuissance, et il ne trouve pas dans tout Baudelaire un seul vers qui ne sue l'effort, lequel effort est bien mal récompensé, puisqu'il exprime non pas des sentiments sincères, mais des sensations remontées des couches les plus basses de la conscience humaine (détails pornographiques à l'usage des cercles dégénérés des classes supérieures, Baudelaire étant lui-même un excentrique, un impuissant, un décadent, un mystificateur, etc.).

[20] Sur deux cents études consacrées à sa poésie entre 1854 et 1867, la plus grande partie était de parti-pris négatif (W. T. Bandy : *Baudelaire judged by his contemporaries*, New York, 1936).

[21] Comme preuve de l'ignorance où était Baudelaire de sa propre ville de Paris, on cite son éloge de l'artiste graphique Méryon.

L'ŒUVRE DE BAUDELAIRE EN YOUGOSLAVIE

I

Il nous est impossible de passer en revue les unes après les autres toutes les traductions fort nombreuses, faites en serbocroate et en slovène. La nomenclature de toutes ces traductions se trouve dans la *Bibliographie* des œuvres de Baudelaire traduites en Yougoslavie qui fut publiée dans la *Studia romanica*, Zagreb, 1957, 4, 32-45. Nous nous contenterons de quelques remarques sur quelques-unes d'entre elles qui nous ont paru intéressantes.

C'est seulement en 1886, à Zagreb, que paraissent chez nous les premières traductions de l'œuvre de Baudelaire, six poèmes en prose, traduits par S. C. Morski : *Enivrez-vous*, *Le Chien et le Flacon*, *A une Heure du Matin*, *N'importe où hors du monde*, *Le Miroir et Le Port* (*Hrvatska sloboda*, 1-1886, nº 161, p. 1). Dans les nºs 162, p. 2, et 163, p. 2 paraissent les traductions suivantes : *Les Fenêtres*, *L'Étranger*, *Le Désespoir de la Vieille*, *La Confession de l'Artiste*, *Les Foules*, *l'Horloge*. En 1887, toujours dans le même journal, traduits, cette fois, par Veljko Jeretov, paraissent : *L'Étranger*, *Les Fenêtres*, *Enivrez-vous*. En 1889, A. Bademic traduit : *Assommons les Pauvres*, *L'Horloge*, *Le Chien et le Flacon*. La même année, à Zagreb, Milivoj Šrepel traduit : *L'Étranger*, *Le Fou et la Vénus*, *Le Désespoir de la Vieille*, *Chacun sa Chimère*, *Le Chien et le Flacon*, *Le Confiteor de l'Artiste*, *A une Heure du Matin*, *L'Horloge*, *Enivrez-vous*, *Les Yeux des Pauvres*. En 1896, deux traductions par un inconnu : *Les Fenêtres* et *Le Port*.

C'est seulement en 1900 qu'est timidement traduit et pour la première fois un poème en vers de Baudelaire, sans titre et signé du pseudonyme « Ives ». Il s'agit du poème *Le Balcon*.

Après 1900, on continue, toujours discrètement, à traduire, de temps en temps, des poèmes, mais surtout des poèmes en prose. Dans l'ancienne Croatie (Autriche-Hongrie), la Serbie et la Slovénie

d'avant la première guerre mondiale aussi bien que dans l'ancienne Yougoslavie au nom du respect de la morale traditionnelle, on évite les traductions des poèmes mis à l'index par la VIe chambre correctionnelle de Paris en 1857 et aussi d'autres poèmes jugés trop lascifs. Dans la nouvelle Yougoslavie ce n'est qu'après le Kominform, c'est-à-dire après 1948 que Baudelaire a un renouveau de succès partout en Yougoslavie.

II

Le nombre de pages dont nous disposons ne nous permet pas d'analyser toutes ces traductions fort nombreuses et de donner un jugement sur chacune d'elles. En ce qui concerne les traductions publiées en recueil, les critiques de la presse de l'époque sont sujettes à caution. Certaines d'entre elles furent virulentes comme celle de M. Rudolf Maixner sur la traduction des *Petits poèmes en prose* (en 1920, par Ivo Šrepel et celle de Jelena Čorović sur les traductions des *Fleurs du Mal* (nombre de poèmes restreint), en 1918, par J. Palavestra.

Chaque traducteur, voulant se rendre original, a traduit de façon très personnelle et beaucoup de ces traductions sont plutôt des adaptations poétiques que des traductions exactes. Pour avoir une idée de ce que sont ces traductions, prenons le premier vers du poème de Baudelaire intitulé *Le Balcon* :

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses

Retraduisons en français les traductions serbocroates :

Mère des souvenirs, Madone des Madones	Jovavnoić
Ma maîtresse, mère des souvenirs	D. Robić
O mère des souvenirs, femme des femmes	—
O Mère des souvenirs, chérie des chéries	Palavestra
Reine d'amour, mère des souvenirs	Mišić
Mère des souvenirs, jolie maîtresse	Bertolino

Certains traducteurs ont conservé, d'autres ont supprimé le superlatif hébraïque « maîtresse des maîtresses » que Baudelaire se plaisait à employer et qui rappelle le *Cantique des cantiques* de la Bible.

Voici un exemple qui montre à quel point une traduction déjà faite en russe puis en serbocroate peut s'éloigner de l'original. Nous

la retraduisons en français, en prose. Il s'agit de la première strophe de *L'Albatros* :

Baudelaire

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipages
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

Hristić

Quand voyageant en mer, l'ennui prend les marins
Pour abréger les heures d'ennui
Insouciants, ils chassent les oiseaux, vastes albatros
Qui rencontrent de rapides navires.

Très souvent même les bons traducteurs, surtout les traducteurs poètes, ne traduisent pas, mais adaptent plutôt les éléments poétiques d'une langue étrangère à leur propre goût littéraire.

Le grand poète et traducteur croate Vladimir Nazor, qui connaissait, cependant, très bien la langue française, ne s'est-il pas permis certaines libertés dans ses traductions qui sont, au point de vue de la structure poétique, fort dissemblables de l'original. Si nous analysons la première strophe de la traduction du poème de Baudelaire intitulé *Parfum exotique*, la phrase serbocroate « *Jesenje u veče toplo* » est en cette langue une tournure strictement poétique que la langue parlée ne tolère pas. C'est une tournure qui correspondrait un peu aux tournures impressionnistes du style d'un Goncourt ou d'un Mallarmé, qui intervertissent volontiers la place des mots. Nazor procède de la même manière pour Baudelaire, mais ce sont là des tournures de notre langue poétique (pas de tous les poètes) qui ne correspondent nullement à la tournure poétique de Baudelaire du poème en question. Il se peut qu'il ait compris de la même manière le vers de *L'Albatros* : « vastes oiseaux des mers », pensant que le mot (adjectif) « vastes » s'applique au mot « des mers ». Il l'a traduit ainsi.

Il n'est pas étonnant que des traducteurs moins habiles et moins poètes que Nazor, pour parvenir à des fins poétiques en leur langue, se permettent d'autres licences plus grandes encore, cela donne parfois d'assez étranges résultats.

Une autre traduction d'un traducteur serbe (E. H.) faite en prose

est beaucoup plus exacte au point de vue du sens que toutes les autres, faites en vers. La voici retraduite en français :

Baudelaire

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipages
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

E. H.

Souvent, pour s'amuser, les marins prennent des albatros, vastes oiseaux de mers qui suivent — comme des compagnons indolents — le navire glissant sur des gouffres agités.

Un seul mot, le mot « amer » de Baudelaire est remplacé par le mot « agité ». Jovanović traduit le mot « amer » de Baudelaire avec le mot « sombre », Nazor avec le mot « salés ».

Dans chaque poème, outre les mots qui expriment les idées, les sentiments, il y a aussi ce que l'on peut appeler la structure poétique du poème. Elle est propre à chaque langue. Il est, bien entendu, possible de traduire les idées, mais les structures poétiques de chaque poème, ainsi que les lois prosodiques de chaque langue sont différentes et c'est pour cela qu'il est difficile, même impossible, de rendre exactement dans une autre langue tout ce que comporte, à ce point de vue, un poème. Les métaphores, la rime et le rythme diffèrent complètement d'une langue à l'autre. La langue latine classique a pour base de sa prosodie la longueur et la brièveté des voyelles. C'est ainsi que les traductions des œuvres poétiques grecques et latines de l'édition Budé en France sont, avec juste raison, traduites en français en prose. Joachim du Bellay avait raison lorsqu'il disait : « Ne traduisez pas les poètes. »

Très souvent, les traducteurs serbocroates, connaissant bien la langue qu'il traduisent, pour avoir le nombre nécessaire de syllabes et surtout pour obtenir la rime, sacrifient le sens de la poésie.

Pour se rendre compte à quel point la licence poétique est grande, voici un exemple de la traduction d'un grand poète et traducteur croate Tin Ujević (lisez Ouyévitch). Il a traduit le poème latin de Baudelaire, intitulé *Franciscae meae laudes.* Il était loin d'être ignorant en latin, mais pour lui le point capital était la rime même aux dépens du sens. Ainsi le verbe *ludis* est rendu en croate par

« oiseaux ». Pour les mêmes raisons le mot « solitude » est traduit par « les ténèbres ».

On en vient à se demander s'il ne serait pas préférable de traduire la poésie par la prose, cela permettrait de rendre au moins les idées de façon plus exacte étant donné qu'il est très difficile ou presque impossible de traduire les effets poétiques d'une langue par des procédés poétiques adéquats de l'autre langue. Le plaisir esthétique littéraire serait alors réservé à ceux qui sont capables de l'apprécier dans l'original.

Je ne dis rien sur les mauvaises traductions, elles sont assez nombreuses.

III

En Yougoslavie, le premier écho sur Baudelaire se fait entendre dix ans après la mort du poète, dans un article, paru à Zagreb, alors ville de l'ancienne Autriche-Hongrie, intitulé *Francuski moderni pjesnici* (Les Poètes français modernes), où l'on soulignait que « la maladie dont il a été atteint, n'est pas seulement la maladie du siècle, mais la maladie de l'humanité entière ». En 1886, en tête de la traduction des *Petits poèmes en prose*, le traducteur S. C. Morski consacre une courte introduction à la vie de Baudelaire et sa poésie.

Une des études les plus complètes faite à cette époque sur Baudelaire et son œuvre en Yougoslavie est, sans doute, celle de A. G. Matoš. C'est une bonne étude dans l'ensemble. Le seul reproche sérieux que l'on pourrait faire à l'auteur de cette étude c'est d'avoir cru définir l'élément essentiel du baudelairisme en disant : « C'est d'avoir une âme douloureuse et sensible recherchant une agréable sensation dans une forte douleur. »

Jelena Ćorović a écrit, en 1918, à Sarajevo, une courte, mais sérieuse critique d'une traduction restreinte des *Fleurs du Mal* de Baudelaire faite par J. Palavestra, où elle analyse les insuffisances sérieuses de traduction de Palavestra. Vient ensuite la critique de M. R. Maixner sur la traduction des *Petits poèmes en prose*. Critique très sérieuse sur certaines ignorances du traducteur Ivo Šrepel, où M. Maixner soutient qu'une loi aurait dû être promulguée contre les mauvais traducteurs.

La même année paraît un article de Dragan Bublić, où il critique la traduction des *Fleurs du Mal* de Palavestra, trouvant que le traducteur a perdu son temps en voulant traduire des vers qu'il faut lire dans la langue originale. Contrairement à M. Maixner, il trouve, dans l'ensemble, bonne la traduction des *Petits poèmes en prose* faite par Ivo Šrepel. L'année suivante D. Bublić a fait une

étude sérieuse d'une dizaine de pages sur l'esthétique de Baudelaire. Il y insiste sur le caractère logique de la poésie de Baudelaire.

En 1933, M. Ivo Hergešić écrit un article, publié, d'abord dans le journal *Obzor*, ensuite dans une brochure intitulée *Baudelaire-ov slučaj* (Le cas Baudelaire), où il passe en revue des faits qui se sont déroulés pendant le procès contre *les Fleurs du Mal*, en ajoutant une courte analyse des poèmes condamnés. A ce sujet Tin Ujević écrit un article l'année suivante dans la revue *Pregled* de Sarajevo.

En 1933, Tin Ujević publie une très intéressante étude sur les effets de l'alcool et les créations littéraires chez les poètes, intitulée : *Mučeništvo života i raj u afionu* (Le Martyre de la vie et le paradis dans l'opium). La même année il écrit une autre très intéressante étude, intitulée : *Prokletstvo Baudelairea* (La Damnation de Baudelaire).

De nombreux articles et des études ont paru sur Baudelaire avant la Deuxième Guerre mondiale. Notons, entre autres, celle de B. Kovačević.

Après la Deuxième Guerre mondiale ou plus exactement après la rupture de la Yougoslavie avec le Kominform l'intérêt pour Baudelaire grandit en Yougoslavie. Parallèlement aux traductions des œuvres de Baudelaire, parmi lesquelles figurent pour la première fois les *Fleurs du Mal*, en entier, paraissent également de nombreuses études et articles sur Baudelaire et sa poésie. Parmi les meilleures citons celles de M. B. Kovačević : *L'Art romantique de Ch. Baudelaire*, et, *Ch. Baudelaire*, cette dernière réimprimée dans la postface de la traduction du recueil des *Fleurs du Mal* de Dimitrije P. Jovanović en 1956, à Belgrade. M. Ervin Šinko a fait également une bonne étude sur Baudelaire publiée d'abord dans le *Književne novine* et ensuite comme postface de la traduction des *Fleurs du Mal* de Jurević-Robić, à Zagreb, en 1952 et en 1961. Mentionnons encore deux études l'une de Nevenka Košutić, parue dans la revue *Krugovi* et l'autre de Midhat Begić parue à Sarajevo, dans la revue *Pregled.*

D'une façon générale on peut dire que nous n'avons pas encore une étude d'ensemble et bien approfondie sur Baudelaire. Toutes celles qui existent sont incomplètes ou se complètent entre elles. Chaque critique a choisi ou un plusieurs aspects du baudelairisme et l'a développé de façon personnelle et d'après ses préférences.

Josip Tomić.

LES RAPPORTS INTELLECTUELS ENTRE J. J. STROSSMAYER ET LE SLAVISANT FRANÇAIS LOUIS LÉGER

J. J. Strossmayer a, grâce à ses larges vues politiques, à ses idées et à son rôle politique et culturel joui, de la moitié du siècle dernier au début de ce siècle, d'un grand prestige non seulement en Croatie, où la jeunesse progressiste le regardait comme une « certaine torche », une « étoile polaire » et dans les pays des Slaves du Sud, mais, en général, dans d'autres pays d'Europe. Il semble cependant que sa réputation n'ait été nulle part aussi grande qu'en France. Le nombre considérable de Français éminents qui lui ont rendu visite dans sa résidence de Djakovo, dont quelques-uns sont restés en correspondance avec lui, ainsi que les publications où ces Français parlent de Strossmayer, de ses idées et de son rôle politique et culturel, en témoignent.

Ainsi dans sa maison de Djakovo qui était, du reste, un « centre intellectuel » important et animé à cette époque, sont passés, d'après un voyageur français [1], de nombreux Français de professions et de fonctions diverses : hommes d'État, diplomates, savants, publicistes, et même de simples voyageurs. Il les accueillait chaleureusement et leur offrait une hospitalité cordiale (il y avait même des chambres d'amis), mettant à leur disposition sa complaisance, sa large formation et sa culture, sa profonde connaissance des situations politiques en Europe, surtout dans les pays yougoslaves et en Croatie. Non seulement ces voyageurs français n'ont oublié au cours de toute leur existence « ni son accueil fraternel, ni ses leçons, ni ses conseils, ni ses vues prophétiques [2] », comme le disait l'un d'eux (Henri Darcourt), mais, inspirés par les idées pénétrantes et prophétiques de Strossmayer, beaucoup d'entre eux ont rédigé des articles où ils ont parlé de lui et plaidé la cause des Slaves du Sud et des Slaves, en général. C'est peut-être pour cela que Strossmayer

écrivait à Rački, en 1889, que « les Français... sont devenus slavophiles comme les Slaves sont gallophiles [3] ».

Parmi les nombreux Français éminents qui sont entrés en rapport avec Strossmayer et ont conservé des contacts intellectuels — personnels ou par lettres — il faut en mentionner, au moins quelques-uns : des diplomates et des hommes d'État — Eugène Melchior de Voguë, Émile de Bourchgrave, Amédée de Caix de Saint-Aymour ; des savants — Louis Pasteur [4], Alexandre Chodzko, Henri Bégouin, Georges Perrot, Émile de Laveleye, Paul Pisani ; des publicistes — Charles Loiseau, Édouard Marbeau [5], Jehan de Witte, Albert Lefaivre, et d'autres encore.

Mais les rapports intellectuels de J. J. Strossmayer et du slavisant français Louis Léger étaient surtout personnels. Cela se voit par leurs rencontres amicales, par l'abondance et le caractère de leur correspondance et par les écrits que Léger a dédiés à J. J. Strossmayer.

Qui était Louis Léger ? Quand et comment s'était-il intéressé aux peuples slaves, à leurs langues et à leurs littératures ? Quand et comment avait-il fait la connaissance de Strossmayer ? Comment et pourquoi leurs rapports s'étaient-ils transformés en une amitié cordiale, sincère ? Etc. Ce ne sont que quelques questions que nous voudrions soumettre à certaines de nos pensées et de nos observations.

1. *Le portrait de Louis Léger*

Louis-Paul-Maurice Léger (1843-1923) était, entre la deuxième moitié du XIXe et le début du XXe siècle, un des plus éminents slavisants. A cause de son rôle, de sa réputation et de l'influence qu'il exerçait en France, dans les pays slaves et dans d'autres pays d'Europe, il était appelé, et avec juste raison, « le patriarche des slavisants français ». C'est justement lui qui avait informé les peuples slaves — Russes, Polonais, Tchèques, Croates, Slovènes, Serbes, Bulgares — sur le pays, la littérature et la civilisation française et, d'une certaine manière, sur les autres peuples d'Europe ; d'autre part, il avait renseigné les Français et les autres nations d'Europe sur les pays slaves, leurs littératures et leurs civilisations. C'est pour cela que Pavle Popović, délégué de l'Université de Belgrade à l'occasion d'une fête consacrée à Louis Léger, en 1919, pouvait dire :

« Vous savez, mesdames et messieurs, — et si vous le savez, c'est grâce aux travaux de M. Léger que vous le savez, — qu'il y avait à l'époque de la Renaissance et aux époques postérieures, une bril-

lante production littéraire en Dalmatie. Elle florissait principalement à Dubrovnik, à Split, à Sibenik, Zadar [6]... »

Encore jeune, Louis Léger s'est intéressé aux peuples slaves, à leurs langues et leurs littératures, leur consacrant sa vie entière, sa carrière scientifique. Plusieurs fois il avait parlé de cette vocation [7].

Vers 1863 — Léger avait vingt ans et était encore étudiant — il se produisit un « grave événement » qui eut, d'après son propre aveu, une profonde influence sur sa vie et sa carrière : le soulèvement des Polonais contre la Russie. Comme la plupart des étudiants d'alors, Léger avait été profondément touché par ce drame sanglant et trouble, ses sympathies et ses souhaits étant les mêmes que ceux des autres étudiants français, allant « du côté des opprimés ». Mais d'un esprit plus curieux que les autres, il désirait connaître aussi l'arrière-plan de ce drame sanglant, les motifs du soulèvement « qui faisait couler tant de sang sur les champs de bataille, tant de flots d'éloquence dans les chambres, tant de flots d'encre dans la presse », étudier « les rapports historiques de la Pologne et de la Russie [8] ». Doué, d'ailleurs, pour les langues et les littératures étrangères (à côté de l'anglais obligatoire, il avait appris aussi, à l'âge de quinze ans, l'allemand, l'italien, l'espagnol), Louis Léger avait commencé à étudier le polonais, sans maître, n'ayant d'abord comme manuel qu'une grammaire qu'il s'était procurée et un dictionnaire emprunté à la bibliothèque de la Sorbonne. Après quelques mois d'un travail acharné, il pouvait lire facilement les textes polonais à l'aide du dictionnaire.

Cependant, pour être mieux informé sur les causes du conflit (il faut entendre un autre son de cloche — *audiatur et altera pars*, dit-il [9]), le jeune Léger avait commencé à étudier aussi le russe « dans la mauvaise grammaire de Reiff, sans me douter, dit-il, qu'après l'avoir tant de fois maudite, je serais appelé à en donner un jour une nouvelle édition [10] ». Au début de l'année scolaire 1863-1864, il suivait « le cours de langue et de littérature slaves » (sous ce nom alors habituel mais non scientifique) que faisait au Collège de France le Polonais naturalisé Alexandre Chodzko.

Désirant apprendre d'autres langues à côté du polonais et du russe, « de la grande famille des peuples slaves », L. Léger commença, en 1864, le tchèque (Joseph Fritz, un poète et émigrant tchèque l'aida beaucoup en l'initiant à l'histoire et à la lutte politique des Tchèques) ; et un peu plus tard il étudia les langues serbocroate et bulgare.

Grâce à sa vaste connaissance des langues et de l'histoire des Slaves et à son travail exceptionnel, Louis Léger put, dans un temps relativement court, élaborer et soutenir, en 1868, deux thèses dont

la principale, *Cyrille et Méthode, étude historique sur la conversion des Slaves au christianisme*, consacrée à Juraj Strossmayer, et une autre, complémentaire, rédigée en latin, traitait de la chronique de Nestor : *De Nestore, rerum Russicarum scriptore* [11].

Devenu docteur, il pouvait alors enseigner les langues slaves et la carrière universitaire lui était ouverte. En effet, nous voyons la même année (1868) le slavisant français à la Sorbonne, où il enseigna « la grammaire russe et l'histoire de la littérature tchèque, polonaise et serbe ». Il occupa ce poste jusqu'à la fin de 1870. Après une interruption de quatre ans (il assuma pendant ce temps la charge de rédacteur d'un journal français de Prague — *La Correspondance Slave* — et voyagea en Russie dans la mission scientifique), Léger revint à sa vocation de professeur. En 1874, il fit d'abord les cours des langues russe et serbocroate à l'École des langues orientales à Paris, puis, à partir de 1885, il enseigna les langues et littératures slaves dans la chaire du célèbre Collège de France, où, avant lui, avait enseigné le grand poète polonais Adam Mickiewicz et les éminents slavisants Cyprien Robert et Alexandre Chodzko. Il occupa la même charge pendant presque quatre décennies, jusqu'à sa mort en 1923.

Louis Léger était aussi un grand voyageur. Il avait visité tous les pays slaves, certains même plusieurs fois : la Bohême en 1864 (elle fut un des premiers pays slaves qu'il visita) avec sa capitale, « la ville aux cent tours » qui l'avait enchanté avec « ses aspects romantiques [12] » ; la Croatie et la Serbie en 1867 et en 1883 (dont nous reparlerons plus tard) ; la Russie (où il s'était rendu plusieurs fois) ; la Bulgarie en 1883, etc. Dans ces voyages, il avait établi des contacts et noué des relations avec d'éminents personnages de la science et de la vie publique [13]. Ce qui est encore plus significatif, c'est que Léger avait élargi et approfondi pendant ces voyages les connaissances obtenues, d'une part, par des contacts avec les gens, et d'autre part, par ses études de cabinet, afin de pouvoir les diffuser plus tard par des travaux plus ou moins importants [14]. Il disait, à l'âge de vingt-quatre ans, qu'il n'est qu'un « simple observateur, aimant à chercher la vérité, plus encore à la répandre » et qu'il « n'a d'autre prétention que d'éclairer ses concitoyens sur ce que peuvent lui avoir appris ses études et ses voyages [15] ». Et « tel il devait rester au cours de sa longue carrière scientifique : curieux d'observer et de savoir, au coup d'œil juste, allant d'instinct à la réalité, soucieux de n'être pas dupe, toujours prêt à enseigner la vérité découverte ; avec cela, l'aisance d'un conteur, sans l'ombre de pédantisme ; savant qui avait gardé le goût de la vie et dont la science restait vivante [16] ».

Éminent slavisant français, l'un des premiers slavophiles, Louis Léger a défendu dans ses écrits les intérêts des Slaves, les protégeant contre les oppressions allemandes et hongroises. En effet, la plupart de ses écrits traitent justement des divers problèmes des nations slaves, de leurs langues et littératures. N'en mentionnons ici que : *Le Monde slave, voyages et littératures* (Paris, Didier, 1873) ; *Études slaves, voyages et littératures* (Paris, E. Leroux, 1875) ; *L'Histoire de l'Autriche-Hongrie* (1897 ; dernière édition : 1920) ; *La Save, le Danube et le Balkan* (Paris, Plon, 1889) ; *Le Monde slave* (Paris, Hachette, 1897) ; *Souvenirs d'un slavophile* (Paris, Maisonneuve, 1913) ; *Le Panslavisme et l'intérêt français* (Paris, E. Flammarion, 1917), etc [17].

2. *Les relations entre Léger et Strossmayer*

Comment et à quelle occasion Louis Léger fit-il la connaissance de Strossmayer ? L'auteur nous l'a plusieurs fois raconté lui-même.

C'était au printemps de l'année 1867, à Paris. Strossmayer était venu lui aussi à l'Exposition universelle. Il l'a visitée certainement pas par pure curiosité, par désir de voir l'Exposition (bien que ce désir ne manquât non plus), mais plutôt sur l'instigation personnelle de l'empereur d'Autriche François-Joseph qui voulait, pendant l'absence de Strossmayer, anéantir au parlement l'opposition au moment de la discussion sur l'Arrangement hongrois-croate : il avait invité l'évêque dans ce but à Vienne *ad audiendum verbum regium* [17].

Outre Strossmayer, à l'Exposition étaient venu l'historien croate Franjo Rački et le poète Medo Pucić. Pendant leur séjour à Paris, ils fréquentaient un café près du Palais-Royal, qui était en même temps le lieu de réunion des Tchèques qui se trouvaient à Paris. L. Léger se trouvait un jour dans ce café quand entra, en compagnie de L. Rieger, « l'ardent prélat », l'éminent évêque de Djakovo. Présenté à Strossmayer, il avait laissé au chef spirituel croate une excellente impression non seulement à cause de sa connaissance de la langue serbocroate dans laquelle ils avaient parlé, mais plus encore à cause de son information sur la situation en Croatie et, en général, dans les pays yougoslaves. C'est pourquoi celui-ci avait immédiatement invité Léger à assister à l'inauguration de l'Académie Yougoslave en automne de la même année (1867) lui offrant une hospitalité affectueuse et se chargeant de tous les frais du voyage.

Louis Léger accepta avec plaisir et gratitude l'invitation (il était heureux d'avoir une occasion « d'étudier le peuple croate sous un

aspect assez nouveau [18] »), il arriva à Zagreb les derniers jours du mois de juillet afin d'assister le 31 du même mois à l'ouverture de l'Académie. Son premier contact avec Zagreb fut très positif : il fut frappé par la tenue et l'allure d'une grande foule bigarrée et pittoresque qui attendait le train : « les femmes vêtues à la dernière mode de Paris, avec une simplicité élégante qui fait honneur à leur bon goût : cheveux noirs, yeux noirs, taille bien prise et que ne dissimule chez les jeunes filles ni écharpe ni mantelet ; léger chapeau de paille d'Italie, bien préférable à nos modèles italiens. Le type des hommes mâle et fier : tous portent la moustache slave, la redingote à brandebourg. Je remarque l'absence complète de cette coiffure odieuse que les Allemands appellent vulgairement *cylinder*, et qui est regardée par les Slaves comme le symbole de la germanisation [19]... ».

Ayant passé un certain temps à Zagreb (presque trois semaines) — il eut l'occasion de rencontrer de nouveau Strossmayer, en même temps il fit la connaissance de certains intellectuels et visita les curiosités de la capitale croate — Louis Léger se dirigea à Djakovo pour rejoindre Strossmayer.

Le voyage en voiture sur la route qui menait de Vinkovci à Djakovo ne fut ni facile ni agréable : « les roues de la voiture enfonçaient jusqu'au moyeu dans une poussière sèche qui aveuglait les yeux, obstruait le nez et les oreilles, affolait le cocher et l'attelage [20] ». Mais une déception encore plus grande l'attendait à Djakovo : au lieu de voir la figure empressée et souriante de Strossmayer dans « une immense bâtisse sans style et sans grâce », il rencontra son secrétaire qui l'informa que l'évêque « était en retraite » et qu' « il ne pouvait voir ni recevoir personne », ajoutant qu'un logement, une écurie et une bibliothèque étaient à sa disposition. A vrai dire, des jésuites étaient venus à l'improviste et dans un isolement complet Strossmayer devait faire avec eux des « exercices spirituels » (*exercitia*). Mais « les mauvaises langues » ont dit — ajoute Léger — que ces jésuites n'étaient autres que des espions travestis qui étaient « chargés d'observer les faits et les gestes du prélat, et de le rapporter à Budapest [21] ».

Pendant ces trois jours Léger s'efforça de tuer le temps à Djakovo : le jour il chevauchait par les chemins poussiéreux de Djakovo et des environs, la soirée se passait mélancoliquement à converser à table avec le médecin et le secrétaire de l'évêque. Cependant, quand « les exercices spirituels » se terminèrent, Strossmayer offrit « aux missionnaires » « un grand dîner » pendant lequel on ne parla qu'en latin (les assistants s'adressèrent à Léger sans cesse en l'appelant : *Illustritas tua* ou *Clarissime domine*).

Le séjour de Léger fut brusquement interrompu « par une dépêche, adressée du chef-lieu de la *joupanié* d'Osiek » : elle informait la gendarmerie de Djakovo qu' « un étranger suspect se trouvait dans le palais de l'évêque, qu'il fallait mettre la main sur lui et l'expulser [22] ». Ainsi « les Hongrois ne négligeaient aucune occasion d'importuner le prélat patriote et ils tenaient à abréger mon séjour chez lui [23] ». Aussi Louis Léger dut-il, avec une recommandation écrite par Strossmayer à un de ses amis, quitter brusquement Djakovo.

Après avoir visité Djakovo, Léger se rendra en Bosnie, et à Belgrade, qui venait d'être délivrée du joug turc. Dans cette ville, grâce surtout à sa connaissance pratique de la langue serbocroate, il fut « accueilli et traité comme un enfant du pays [24] » : il habita pendant six semaines, entre autres, dans une famille serbe (les Nedić) qui le considérèrent comme un membre de la famille [25]. A Belgrade, L. Léger rencontra de nouveau ses anciens amis et camarades du Quartier Latin — Djordje Simić, ambassadeur plus tard à Sofia et Milan Kujundžić, poète et philosophe. Là, il avait lié une amitié avec Stojan Novaković dont il disait : « Par son érudition et la loyauté de son caractère, il fait certainement grand honneur à son pays. [26] »

Louis Léger rencontra Strossmayer encore deux fois : à Rome, pendant le Concile de 1869, et à Rogaška Slatina, en 1883. Et Strossmayer donna au slavisant français chaque fois — d'après ses propres mots — « la plus affectueuse hospitalité [27] ». A Rome, Léger avait habité la même maison que Strossmayer : le Chapitre de Saint-Jérôme-des-Illyriens. En ce qui concerne la deuxième visite, Strossmayer demanda à son ami Rački, le 11 juin 1883, de faire savoir à Léger qu'« il serait accueilli dans sa maison comme un ami s'il avait l'intention de venir ici » ; plus tard, dans la lettre de Rogatec du 31 juillet 1883, il exprimait à Rački sa satisfaction d'avoir eu la visite de Léger : « Léger était ici, ce qui m'a fait grand plaisir [28]. » C'était leur dernière rencontre : après l'année 1883, Léger n'eut plus l'occasion de voir Strossmayer, mais il entretint avec lui une correspondance pendant à peu près trente ans.

3. *Les lettres de Léger à Strossmayer*

La correspondance entre Strossmayer et Léger ne fut ni longue ni régulière, elle n'est pas volumineuse — d'après du moins ce qui nous en est resté, plus exactement d'après ce que nous avons trouvé [29]. Commencée au milieu de 1867 (la première lettre conser-

vée de Strossmayer est de Rome et est datée du 1er juillet 1867), elle a cessé à la fin de 1900 (la dernière lettre était datée le 21 octobre 1900). Par conséquent, leur correspondance dura un peu plus de trente ans (exactement trente-trois ans). Nous avons une trentaine de lettres de Strossmayer à Léger (le plus grand nombre — dix — étaient de 1868, quand la correspondance entre eux était, certainement, la plus vive) ; d'autre part, il n'est resté que dix lettres de Léger à Strossmayer [30].

Tandis que les lettres de Léger étaient écrites en français, la plupart des lettres de Strossmayer envoyées à Léger, sauf quelques-unes, étaient rédigées en croate. Bien que Strossmayer « aimât beaucoup la langue et la littérature françaises » comme il le disait lui-même [31], et « toujours et toujours » lût en français, il « rédigeait mal » dans cette langue, dont il n'osait se servir qu'avec ses amis, parmi lesquels Louis Léger [32].

Ce qui saute immédiatement aux yeux à propos de la correspondance entre Strossmayer et Léger, c'est l'intimité de leurs rapports. On a cette impression si on jette un coup d'œil même superficiel sur les lettres de Strossmayer, sur la manière dont il s'adressait à son correspondant et le saluait. C'est-à-dire que, tandis que le slavisant français, plein de respect pour le dignitaire religieux croate, aborde Strossmayer en faisant toujours sonner ce titre : *Monseigneur*, celui-ci s'adressait à Léger comme à un ami plus intime : « Cher Monsieur et ami », « Mon cher et très honoré ami », « Mon très cher ami et frère », etc. [33]. Les salutations finales de Strossmayer étaient encore plus affectueuses : « Je vous aime fraternellement et reste pour toujours votre fidèle ami », « Votre ami affectueux », « En vous saluant cent mille fois et restant pour toujours votre ami [34] », « Je vous embrasse cordialement et je reste pour toujours votre ami le plus fidèle », etc. [35].

Mais l'intimité de leurs rapports est marquée surtout dans le contenu de leur correspondance, dans les nouvelles qu'ils se donnent et, particulièrement, dans le ton ouvert et amical des lettres qu'ils échangeaient. Il s'agit premièrement de lettres que Strossmayer avait envoyées à Louis Léger.

Quel est le sujet de ces lettres ?

Les divers thèmes de la correspondance entre Louis Léger et Strossmayer peuvent *grosso modo* être divisés en deux groupes : d'abord viennent les thèmes de caractère personnel et les questions de travail, puis les thèmes politiques. Nous allons examiner brièvement chacune de ces catégories.

Thèmes de caractère personnel et questions de travail. — Un des sujets qui apparaît souvent et aux variations nombreuses dans leurs lettres sont les nouvelles sur leur vie personnelle. A côté de nouvelles sur la santé et sur la maladie de l'un ou de l'autre correspondant, des échanges de vœux et de félicitations qui ne sont pas rares, il y avait aussi différents événements de leur vie personnelle, de la vie des membres de leur famille, de leurs amis et de leurs connaissances. Ainsi L. Léger informe Strossmayer de son mariage et parle de sa femme, « une Parisienne pur sang », qui s'intéresse à sa carrière scientifique et à ses travaux, et « veut que mes amis soient les siens [36] », ce que Strossmayer approuve : « Vous avez bien fait », écrit-il, « de vous marier et d'adjoindre à vos entreprises littéraires une collaboratrice cultivée [37] ». Dans les autres lettres, L. Léger parle du séjour à Paris de « deux écrivains serbocroates de Zagreb — Medo Pucić et M. Marković » [38], du « grand succès » qu'eut à Paris le tableau de Čermak [39] (il s'agissait du portrait de Strossmayer), de la mort de la femme du slavisant Chodzko que Strossmayer avait rencontré pendant son séjour à Paris [40]. Dans une autre occasion, L. Léger exprimait « ses regrets et sa surprise » de n'être pas invité à l'inauguration de l'Université de Zagreb, lui — ajoute-t-il non sans un certain orgueil — qui, justement « cette même année était invité par la Russie et qui avait enseigné la langue serbe cette année même à Paris [41] ». Dans sa réponse, Strossmayer demande au slavisant français d'excuser cette omission, donnant comme explication la « maladresse » du Comité de la jeunesse universitaire qui était chargé d'organiser l'inauguration , mais qui « ne savait pas toujours répondre » à ses obligations [42].

D'autre part, Strossmayer envoyait à Léger des nouvelles de caractère privé en même temps qu'il répondait à diverses questions. Ainsi dans une lettre il écrit qu'il accepte « avec grand plaisir » la proposition de dédicacer son livre (sa thèse de doctorat) sur Cyrille et Méthode, soulignant que c'est pour lui un grand honneur que « le livre paraîtra » sous son nom, qu'il expliquera les activités de nos apôtres et démontrera au peuple français que les Allemands sont les ennemis éternels des aspirations et des activités les plus nobles des Slaves [43] ». Après avoir souligné qu'il est « enflammé de la même chose sacrée » que ces apôtres slaves bien qu'il ne soit pas à leur hauteur (il n'est pas, dit-il, « digne de dénouer leurs sandales »), Strossmayer ajoute : « C'est pourquoi il y a contre moi une haine des Allemands excités par la brutalité hongroise. Mais je n'ai pas peur tant que ma conscience est tranquille et pour la cause sacrée il faut non seulement agir, mais souffrir aussi, quand c'est nécessaire [44] ».

Peu après, recevant l'œuvre de Léger, Strossmayer l'avait « lue

avec attention », et elle lui avait fait grand plaisir : « La chose est très bien faite. Elle vous fait honneur et nous rendra service [45]. » Il demandait à Léger de lui envoyer (à ses frais) [46] cinquante à cent exemplaires pour pouvoir les « distribuer » [46].

Avec la parution du livre de Léger (et de ses autres travaux) vient aussi la question de sa nomination comme membre correspondant de l'Académie yougoslave. Entre autres, Strossmayer déclarait avoir grand plaisir de ce que Léger ait consenti à devenir « membre correspondant » de cette haute institution scientifique, affirmait que c'est un « honneur pas tellement pour vous que pour notre jeune académie » qui en tirera « honneur et fierté [47] ».

Certaines lettres de Strossmayer touchent leurs connaissances et amis communs. Ainsi, dans l'une d'elles, Strossmayer recommande à Léger un de ses « concitoyens », « docteur ès sciences naturelles », qui vient à Paris « pour continuer ses études de géologie » et demande de lui rendre service, parce que « cet excellent jeune homme le mérite vraiment [48] ». Dans une autre lettre, Strossmayer annonce à son ami la visite de Georges Perrot lui expliquant l'impression que lui a faite ce savant distingué : « c'est un homme instruit, juste et aimable [49] » dit-il. Une troisième lettre se rapporte aux condoléances de Léger à l'occasion de la mort de Rački, en 1894, écrivant que la mort de son bon ami et collaborateur représente pour lui « une perte irréparable » : « J'ai perdu, dit-il, presque la moitié de mon âme et de mon cœur [50]. »

Strossmayer n'oublie pas non plus les nouvelles concernant la construction de la célèbre cathédrale de Djakovo qui lui avait coûté assez d'argent et lui avait donné beaucoup de peine et de soucis [51] ; il le renseigne aussi sur ses voyages à Rome, sur ses participations au Concile, etc.

Il y a un sujet particulièrement intéressant : il s'agit des nouvelles concernant les cours de langue, de littérature et de civilisation faits par Léger à Paris dans diverses hautes institutions universitaires et sur le nombre des étudiants qui les suivaient. Ainsi, entre autres, nous apprenons par les lettres de Léger qu'il faisait à l'École des Langues orientales, en 1874, un cours de langue et de littérature serbocroate suivi par « une dizaine de jeunes gens » qui contribueront — comme Léger espérait — à une meilleure connaissance des pays yougoslaves [52] ; qu'il avait fait dans la même école, pendant l'année scolaire 1875-1876, un cours de « langue serbe » et un autre de vieux-slave et que « l'intérêt des Français pour les choses slaves augmente beaucoup » (cependant, ajoute-t-il, « il y a encore beaucoup de préjugés à combattre [53] ») ; que les études des langues slaves ont marqué à Paris, jusqu'à 1885, « de sérieux

progrès » (la même année à l'école, Léger avait donné des explications de textes entre autres « de textes serbocroates » tandis qu'un de ses élèves préparait « une dissertation sur Marko Kraljević » [54]) ; qu'il avait parlé, au cours de l'année scolaire 1885-1886, au Collège de France, où il avait succédé au slavisant Alexandre Chodzko, sur Gundulić, avec des explications de ses œuvres, etc. [55].

Cependant, il est évident qu'aucun sujet n'est abordé plus souvent dans leurs lettres que la question des livres : c'est un thème qui réapparaît comme un leitmotiv. Ce sujet est surtout fréquent dans les lettres de Léger : il n'y a presque aucune lettre parmi celles que nous possédons) où l'auteur ne demande à Strossmayer, au point d'en devenir ennuyeux, de lui envoyer des livres et des journaux, ayant d'une part une charge qui exigeait qu'il soit renseigné non seulement sur la langue et les littératures des pays yougoslaves, mais aussi sur la situation dans ces pays ; d'autre part, rencontrant des difficultés énormes pour se procurer nos livres et nos journaux (il écrivait que c'était pour lui « un vrai supplice de Tantale [56] »), ce qui obligeait Léger à s'adresser à Strossmayer comme à son unique source (*sub tuum praesidium confugimus*, écrit-il), et à lui demander d'avoir soin de lui procurer les livres et les journaux désirés, *scientia et patria venia*, comme il disait lui-même, n'ayant « plus d'espoir qu'en (son) amitié et (sa) bienveillance [57] ». Parmi les journaux demandés le plus souvent par Léger, il faut surtout mentionner deux : *Obzor* (ancien *Pozor* [58]) et *Vienac*. En dehors de quelques livres et manuels élémentaires (dictionnaires, grammaires, encyclopédies, almanachs, schématismes, etc.), il avait besoin surtout des livres suivants : les éditions de Matica Hrvatska et de l'Académie yougoslave, les poèmes populaires, quelques ouvrages de Preradovič, les écrits de Kukuljević, de Jagić, de Pavlinović, etc.

Sachant combien il était important que Léger soit informé le mieux possible et de la façon la plus complète sur nos pays et leur situation, pour pouvoir utiliser « la connaissance des peuples slaves à notre profit [59] », Strossmayer s'efforçait de satisfaire toute demande de Léger. C'est pour cela qu'il écrivait souvent à ses amis et collaborateurs de Zagreb, surtout à Raćki, d'envoyer à Léger, à ses frais, des livres et des journaux. Et c'est ainsi qu'il n'est pas rare, dans ses lettres à Raćki, de rencontrer des recommandations ainsi formulées. « Veuillez faire envoyer à Léger, à Paris, *Obzor* et *Vienac* à mes frais. S'il vous reste de nos livres plusieurs exemplaires, tâchez de lui en expédier. C'est moi qui paye [60]. » Pour que le savant français obtienne entière satisfaction, Strossmayer devait quelquefois donner à son secrétaire un ordre plus résolu : « Qu'on expédie à Léger tout de suite, je répète *tout de suite* (souligné par

Strossmayer) un exemplaire [61] », lisons-nous dans une notice rédigée de la main de Strossmayer le 4 novembre 1886, sur une lettre de Léger du 26 octobre de la même année. Et pourtant, les désirs et les ordres de Strossmayer n'étant pas toujours exécutés promptement comme il le voulait, il devait parfois s'excuser auprès de son correspondant français :

« Je donne l'ordre, à mon secrétaire de vous envoyer le dictionnaire mentionné, et en même temps j'écris à mes amis de Zagreb de vous faire parvenir *Vienac* et *Obzor* et, par la même occasion, les ouvrages édités à Zagreb. C'est dans notre intérêt. Nous devrions même être heureux d'avoir à Paris un si bon ami, occupant un poste en vue, qui défend nos intérêts et à qui nous devons par conséquent envoyer tout ce dont il a besoin pour lui rendre service ; malheureusement, nous sommes ici, comme partout, indolents et nonchalants. Cependant, nous avons une excuse, c'est de n'avoir jamais été dans une aussi grande détresse qu'aujourd'hui. [62] »

Strossmayer explique la « détresse » avec ces mots : « Nos ennemis éternels veulent aujourd'hui nous frapper avec un gros bâton et désirent nous exterminer pour toujours [63] ».

Mais Strossmayer s'adressait à Léger aussi pour lui demander de lui procurer et lui envoyer des livres et des journaux français. (On a remarqué que Strossmayer lisait toujours en français.) Tantôt c'étaient des livres d'un caractère professionnel ou littéraire qui l'intéressaient : les classiques français (de la « meilleure édition »), les œuvres de Guizot, de Montalembert (*L'Histoire des moines de l'Occident*), la *Bible* de Doré (les « meilleures éditions »), etc. [64]. Tantôt il demandait les revues et les journaux français où se trouvaient des articles qui parlent de nous (« pour nous ou contre nous ») que Strossmayer tâchait de recevoir et de suivre le plus régulièrement possible comme : *La Revue moderne* (à laquelle collaborait Louis Léger), *Le Correspondant*, *La Revue des Deux Mondes*, l'*Observateur français*, *Figaro*, etc.

Strossmayer pensait aussi aux autres, surtout à ses collaborateurs, aux rédacteurs des journaux croates. Ainsi il exprimait dans une lettre sa surprise de ne pas trouver dans tout Zagreb un numéro de la revue française *Revue des Deux Mondes* qui avait publié un article nous concernant [65]. Dans une autre lettre il demandait à Léger d'envoyer à la rédaction de *Pozor*, à ses frais, « tout journal français qui parle de nous ou contre nous [66] ». Naturellement, il n'oublie pas les siens : pour sa nièce de dix ans, il demande « les contes pour enfants entre dix et douze ans avec des images en couleur etc. [67] ».

Les informations d'un caractère politique. — Alors que les lettres de Léger ne donnent aucune nouvelle touchant la politique, nous trouvons dans les lettres de Strossmayer un certain nombre d'informations politiques. Quelques-unes, bien qu'exprimées d'une façon plus ou moins lapidaire, ne sont pas sans intérêt et sans importance même aujourd'hui, puisqu'elles contiennent parfois des observations originales sur la situation politique des pays se trouvant sous la domination austro-hongroise, particulièrement de la Croatie et, en général, de l'Europe. Nous trouvons souvent, d'une part, les opinions politiques bien connues de Strossmayer, spécialement ses idées sur le renforcement de la coopération yougoslave et les relations slaves ; d'autre part, une haine contre nos oppresseurs et ceux des autres nations slaves — contre les Hongrois et les Allemands.

Un certain nombre de lettres de Strossmayer, surtout celles des années 1867 et 1868, mais les postérieures aussi, témoignent d'une situation politique difficile en Croatie. « Une grande persécution sans doute sans équivalent [68] », « une peur... et avec cela l'absolutisme [69] », « les choses chez nous vont si mal qu'elles ne peuvent être pires [70] », etc. C'est pour cela que Strossmayer appelle, avec juste raison — dans une lettre sans date (probablement de 1867), rédigée en français — la prétendue liberté dans la Croatie d'alors « pseudo-liberté » et souligne qu'elle « a tué le *Pozor*, qui a fait d'ailleurs son devoir trop modestement et trop timidement, vis-à-vis des énormités qui se font chez nous » [71]. A ce sujet, Strossmayer vise particulièrement les Hongrois qu'il considère comme « une nation au plus haut degré orgueilleuse et égoïste » et il les trouve, c'est sa ferme conviction, condamnés « à mort parce qu'ils (les Hongrois) provoquent la haine de toutes les nations qui vivent au milieu d'eux » [72].

Certaines lettres de Strossmayer de caractère politique expriment son opinion sur le célèbre *Arrangement* croato-hongrois de 1868, qui représentait, selon la pensée des Croates libéraux, et avec juste raison, « l'instrument d'une politique oppressive ». Ainsi, dans une lettre de 1878 [73], il écrit : « En ce qui concerne l'*Arrangement*, il est venu de source autoritaire et n'est autre chose qu'un *esclavage* (souligné par Strossmayer) auquel l'orgueil et la fierté des Hongrois veulent nous soumettre. Si vous lisez le *Pozor*, il faut avouer que Raćki a bien compris cet arrangement 74. » Revenant un peu plus tard sur le même sujet, Strossmayer souligne : « Notre situation est misérable. L'arrangement avec les Hongrois nous laisse à la merci des intentions et de la politique hongroises. Le pays n'a ni liberté ni paix ; une violence qui n'a jamais existé jusqu'alors s'accroît de jour en jour [75]. »

Dans les lettres de Strossmayer nous trouvons des informations où apparaît son intérêt pour les situations politiques et pour la vie publique des autres pays yougoslaves et pour le bonheur de tous les Slaves du Sud. Ainsi, il rend hommage de tout son cœur à « l'intention » de Léger « de soutenir dans les journaux français la cause des Slaves du Sud » [76]. De même, il se réjouit que « la solidarité parmi les Slaves de l'un et de l'autre côté de la Save et du Danube soit dans le sang et dans l'âme » des gens [77]. Les sentiments du peuple serbe, il s'en était rendu compte sur place quand, en novembre 1868, en qualité de « vicaire apostolique pour la Serbie » (charge qu'il avait depuis 1851) il avait visité Belgrade où il avait rencontré un accueil chaleureux du côté du peuple : « Ces jours-ci j'étais à Belgrade (écrit-il à Léger) où la jeunesse et les bourgeois m'ont reçu chaleureusement. Ils m'ont fait de grandes *acclamations publiques* » [78] (souligné par Strossmayer). Il avait été reçu avec la même cordialité en Bosnie pendant une visite à un de ses amis, dont il ne mentionne pas le nom et il dit : « J'ai été reçu d'une manière vraiment biblique. Une foule immense m'accompagnait depuis la Save jusqu'à l'église et la maison de mon ami, à plus d'une demi-lieue de distance. » Il ajoute qu'il avait reçu un hommage analogue de la part des Musulmans aussi [79].

D'autre part, Strossmayer regrettait les malheurs et les misères qui avaient frappé les pays et les peuples yougoslaves. Ainsi il considérait le massacre du prince Michel, tombé victime des conspirateurs, en 1868, comme sa propre tragédie et celle du peuple croate. Dans une lettre à Léger (du 22 juin 1868), il qualifie le massacre du prince comme un événement « grave », qui « jette sur notre peuple une grande ombre » [80]. Il regrettait la mort du prince d'autant plus qu'il avait pour lui une certaine estime et qu'il le considérait comme « un homme très bon » et « un Slave sincère » ; mais il le considérait aussi comme « incapable de remplir sa tâche », comme un homme politique qui ne savait pas « assumer sa mission » [81]. A cette occasion Strossmayer avait, comme il le dit lui-même, « conseillé aux frères de là-bas de fonder et de cultiver une vie de politique publique. Qu'on donne au peuple l'occasion, d'une manière réelle, d'influencer son destin » 82.

Strossmayer était irrité par la politique française dans la question orientale, car elle défendait « une chose odieuse, une chose déjà perdue devant Dieu et devant les hommes au cœur pur » [33]. Il était surtout mécontent du comportement du délégué français à la « commission de la démarcation » (pendant le soulèvement en Bosnie-Herzégovine de 1876), qui « se mettait toujours contre les intérêts serbes avec ses collègues d'Autriche et d'Angleterre ».

A cette occasion Strossmayer s'écrie : « Quelle anomalie! Comme la France actuelle ne comprend pas ses vrais intérêts! 84 »

Ainsi, Strossmayer considérait qu'il était dans l'intérêt de la France ainsi que des Slaves du Sud et de tous les Slaves de s'entraider et de résister en commun à leur ennemi éternel — les Germains. Il exprima plusieurs fois cette opinion dans les lettres à Louis Léger et il écrivit dans une lettre. en 1868 [85] : « Je suis persuadé qu'il est dans notre intérêt de se respecter et de s'aimer mutuellement, que nous devrions beaucoup apprendre de vous, et que c'est vous qui nous aiderez partout dans la culture et dans la liberté. » Et dans une autre lettre : « Il me semble que le lien entre les peuples latins, spécialement entre les peuples français et slaves est absolument nécessaire pour que la liberté et l'indépendance en Europe contre l'orgueil et la présomption germanique soient assurées [86]. » C'est pourquoi il s'exclama d'une manière pathétique : « La France et les Slaves, les Slaves et la France — sont le salut de la civilisation et de la vraie liberté [37]. » Mais si il n'y a eu ni entraide réciproque ni appui commun, il faut chercher à qui incombe la faute et c'est, d'après Strossmayer, au gouvernement français et à sa politique aveugle : « Votre gouvernement actuel, écrit-il, vous fait beaucoup de tort. Ici vous perdez de l'influence et la Prusse la conquiert de plus en plus(...). Je suis convaincu que quand le peuple français reprendra de nouveau sa liberté, les rapports entre nous serons meilleurs [88]. »

Aussi, Strossmayer avait-il salué dans les travaux de Louis Léger la volonté de renseigner le public français le mieux possible sur les pays yougoslaves et slaves et sur leur civilisation : « J'approuve votre intention, écrit-il dans une lettre, de défendre dans la *Revue moderne*, devant le public français , les intérêts slaves auprès de ceux qui, malheureusement, connaissent mal ces intérêts, au détriment du nom et de l'avantage français [89]. » En le poussant à continuer en ce sens, Strossmayer, dans une autre lettre le remercie d'avance : « Ce que vous faites pour les Slaves, vous le faites pour Dieu, et c'est Dieu qui vous le paiera. Nous ouvrons avec cela le chemin de l'amour et de l'accord entre les races française et slave, ce qui sera au profit de l'une et de l'autre. Veuillez recevoir de moi les remerciements les plus chaleureux [90] » etc.

Ces motifs ont conduit Strossmayer parfois à l'idée qu'il fallait fonder à Paris un « journal slave », dont le but serait, avant tout, de renseigner « le monde extérieur, surtout les Français, envers qui nous avons tant de sympathie » [91] sur la situation dans les pays slaves. Mais il ne put réaliser cette idée, bien qu'il fût certain qu'elle pût servir à une noble cause et favoriser les intérêts français [92].

Peut-être ne faut-il pas négliger, à cette occasion, de mentionner le fait que les lettres de Strossmayer, qui étaient rédigées en croate, se caractérisent entre autres, sauf certains archaïsmes, par une langue populaire vigoureuse et vivante. D'ailleurs, cela n'est pas étonnant quand on sait que sa lecture préférée, en dehors des œuvres des écrivains croates, était la *Satire* de Reljković et la poésie populaire de Vuk.

4. *Les écrits de Léger sur Strossmayer*

Louis Léger avait pour Strossmayer une très grande admiration. D'après lui, il n'était pas seulement un « catholique ardent et éclairé », mais aussi « l'évêque patriote », « véritable chef spirituel de la nation croate » et personne plus que lui ne méritait le titre de « premier fils de la nation », donné par ses compatriotes. De plus, il trouvait qu'il était l'une des plus nobles figures de son temps, l'un « de ces hommes qui font honneur, non seulement à leur pays, mais à l'humanité toute entière » [93].

Pour informer le public français et européen sur cet homme exceptionnel, sur ses qualités et sur le rôle qu'il a joué dans la vie publique croate, Louis Léger avait beaucoup écrit au cours de sa longue carrière scientifique, et il faut retenir surtout les titres suivants : *Un évêque slave : Monseigneur J. G. Strossmayer* [94], *Monseigneur Strossmayer et la liturgie slave* [95], *L'évêque Strossmayer* [96] etc.

Ces textes ainsi que les autres de Louis Léger pris dans l'ensemble donnent un aperçu assez complet et intéressant de Strossmayer. Nous pensons qu'il ne sera pas sans intérêt d'examiner certains traits de ce personnage éminent, dont le slavisant français a parlé.

Dans des articles de Léger, les données bien connues de la vie et des études de Strossmayer occupent d'abord une place considérable : né à Sisak, études brillantes d'abord au lycée de sa ville natale, puis au Séminaire de Djakovo et à l'Université de Budapest, où il reçut le titre de docteur ès philosophie, enfin à l'Université de Théologie de Vienne, dans le célèbre Augustinum où il fut promu relativement jeune, vingt-trois ans à peine, docteur en théologie. Quant aux fonctions de Strossmayer (vicaire à Petrovaradin, professeur au Séminaire de Djakovo, etc.), l'auteur n'en mentionne que deux : d'abord sa fonction de directeur d'Augustinum à Vienne, due à « son savoir et à son éloquence » [98], puis la fonction d'évêque de Djakovo — « une charge rare », qu'il avait obtenue encore très jeune (à trente-trois ans), acquise grâce à sa « profonde érudition théologique » [99].

Encore plus intéressantes et plus significatives sont les impressions de Léger sur les diverses particularités personnelles de Strossmayer.

Il y a d'abord le portrait qu'ébauche Léger en se reportant à l'impression qu'il avait eue de Strossmayer lors de leur première rencontre : « Dans une salle de ce café je vis arriver un soir un homme de haute taille, vêtu de cette longue lévite qui est l'habit de ville du clergé en Autriche et en Hongrie. Un liséré violet au collet, une améthyste au doigt révélaient seuls la dignité épiscopale. L'œil du nouveau venu était vif, l'allure noble et affable, le sourire exquis »[100].

Traçant la figure intellectuelle du patriote croate, Léger mentionne certains traits caractéristiques : sa large culture, sa bonne connaissance des langues étrangères, surtout du latin. Il souligne ainsi que Strossmayer attira l'attention du monde la première fois qu'il assista au Concile de Rome « par sa profonde connaissance de la langue latine et par la rare élégance avec laquelle il la parlait »[101] . D'après Léger, c'était une véritable « élégance cicéronienne ». Et en l'écoutant à l'inauguration de l'Académie Yougoslave, où « cet évêque subversif et révolutionnaire » avait parlé sur le rapport qui existe entre la science et la foi, Louis Léger croyait entendre « comme un brillant résumé du *Génie du Christianisme* : les noms de Pascal, de Bossuet, de Chateaubriand (étaient) souvent cités par l'orateur »[102].

L'amour et le goût de Strossmayer pour l'art enchantaient également Léger et il ne manque pas de mentionner la collection des tableaux des meilleurs maîtres qui ornait son palais à Djakovo, léguée, de son vivant, au Musée de Zagreb.

Louis Léger insiste surtout sur un trait de Strossmayer — la tolérance, qui était « un des dogmes de sa vie ». Attaché surtout au « groupe illyrien » national, il « traita toujours avec la même bienveillance les Croates catholiques et les Serbes orthodoxes »[103] ; il désirait même faire un « rapprochement » entre ces deux confessions afin de « préparer la fusion de deux églises longtemps séparées, et dont le conflit avait amené la plupart des malheurs du monde slave »[104]. C'est pourquoi les Serbes, bien que d'une autre religion, le considèrent comme « le premier fils de la nation » : « son nom, à Belgrade, est prononcé avec autant de vénération qu'à Zagreb »[105].

Étant un grand Slave, Strossmayer a désiré, d'après Léger, et « songé toujours » à réaliser « une unité spirituelle entre les quatre grands groupes slaves » : les Russes, les Polonais, les Tchèques et les « Illyriens » (Slaves du Sud). Il profita de chaque occasion, quelquefois à son détriment, pour exprimer ses sympathies

envers chaque groupe. Ainsi, quand les Russes célébrèrent, en 1889, le millénaire de la conversion, il avait envoyé au métropolite de Kiev ses félicitations avec l'expression de sa sympathie. A cause de cela il avait provoqué chez les Hongrois et les Autrichiens un mécontentement et avait reçu de François-Joseph une semonce : dans une lettre celui-ci « l'accusait de trahir les intérêts de l'Église et de la Patrie ». Après quoi, d'après Léger, Strossmayer avait dit à un de ses amis : « De quoi se mêle-t-il. Il oublie qu'au point de vue confessionnel c'est moi qui suis son supérieur [106]. »

Il n'est donc pas étonnant que Strossmayer, avec une « âme généreuse, vibrante (...) ait ressenti cruellement comme une offense personnelle toutes les injures faites à son peuple et à sa race » [107]. Il avait été bouleversé par l'article d'un émigrant polonais du nom de Jules Klaczko, publié dans la revue bien connue, la *Revue des Deux Mondes* (livraison du 1er septembre 1867). Voilà comment, d'après Léger, cela s'était passé :

Au cours de l'été 1867 il y avait à Moscou une réunion de représentants des pays slaves qui avait soulevé, à cause de son caractère politique, une certaine agitation?[108]. La presse européenne l'attaquait vigoureusement. Mais l'article de Jules Klaczko « n'était pas seulement un pamphlet contre la Russie (...) ; c'était aussi un réquisitoire venimeux et maladroit contre tous les Slaves suspects de sympathie pour la Russie et pour les Russes » [109]. Strossmayer fut profondément touché par cet article. Léger décrit sa réaction avec les mots suivants :

« Un matin, je le vis arriver dans ma chambre, les larmes aux yeux, tout ému : — Tenez, mon ami, me dit-il, voilà ce que les Polonais écrivent de nous à Paris. Il tenait à la main le numéro de la *Revue des Deux Mondes* du 1er septembre 1867. Cette revue renfermait un article intitulé *Le Congrès de Moscou et la propagande panslaviste* » 110.

Léger mentionne d'autres traits de caractère de Strossmayer : sa générosité et son hospitalité.

En ce qui concerne le premier trait, le slavisant français indique quelques exemples montrant que la générosité de Strossmayer ne se bornait pas seulement au peuple croate, mais qu'elle s'étendait aussi aux autres peuples yougoslaves : une aide pour ériger le monument de Vuk et pour sa veuve, pour construire un Séminaire en Bosnie, pour la deuxième édition du Dictionnaire de Karadžić et pour éditer les œuvres des écrivains serbes (Sundečić et autres), etc.

Au sujet de l'hospitalité de Strossmayer, Léger souligne que la porte de sa maison à Djakovo était, pour ainsi dire, grande ouverte

à tout voyageur, et que par cette porte était passée une foule de savants de toutes les nations, surtout des Français. Léger mentionne entre autres, le savant français Georges Perrot, dont il cite un extrait des récits de voyages concernant Strossmayer :

« Il était un de ces hommes qui sont nés pour jouer le plus grand rôle. Il a l'esprit vif, curieux, élevé et c'est, en même temps, une âme ardente et passionnée, à qui la nature a donné tout ce qu'il faut pour agir sur ceux qui l'approchent, pour les séduire et les remuer, pour être orateur et chef de parti. Dans la conversation sans jamais tomber dans l'emphase et la déclamation, il était éloquent ; tout le servait merveilleusement pour traduire ses idées : le regard qui brillait ; le geste noble et vif ; une voix nette, sonore, accentuée, une langue abondante, ferme, pleine d'images heureuses et colorées. Dans une église ou dans une assemblée, l'effet doit être très grand [111]. »

Dans ses articles, Léger a consacré une place considérable au rôle que le Mécène croate avait joué pendant plus d'un demi-siècle divulgant parmi les Croates et les autres Slaves du Sud l'enseignement et la culture (entre autres, il avait donné son appui matériel aux artistes et aux étudiants). En même temps, l'auteur parle de certaines hautes institutions culturelles que Strossmayer avait créées ou contribué à créer : L'Académie Yougoslave, l'Université de Zagreb, la Galerie des tableaux, et autres. La question de la longue et pénible histoire de la création de l'Académie Yougoslave est décrite en détail : à cause de la malveillance des hommes politiques austro-hongrois, la création de cette institution a traîné pendant sept ans — du jour de sa première contribution de 50 000 florins à cette institution (fin 1860) jusqu'à son inauguration, le 31 juillet 1867, à laquelle assistait un grand nombre d'invités, y compris des représentants serbes. Invité par Strossmayer, Louis Léger, comme nous l'avons vu, y était aussi. Voilà comment Léger, en se basant sur ses impressions personnelles, décrit ce moment solennel :

« On comprend avec quelle impatience la ville de Zagreb attendait l'inauguration d'une institution aussi éminement nationale, sortie pour ainsi dire des entrailles mêmes de la patrie, due toute entière aux sacrifices de ses enfants. Le gouvernement central, non content d'en avoir, autant qu'il était en son pouvoir, retardé l'établissement, interdisait encore toute réjouissance publique. La fête du 31 juillet 1867 n'en fut pas moins célébrée dans tous les cœurs et dans toutes les intelligences. La Croatie ou plutôt la Yougoslavie toute entière était représentée dans la modeste salle de l'Académie. Toute entière elle applaudissait aux paroles de son

évêque enfin revenu, après une longue absence, d'un exil immérité [112]. Cet évêque subversif et révolutionnaire avait pris pour sujet de son discours les rapports de la science et de la religion... [113]. »

Dans un de ses articles Léger cite un passage de ce discours [114].

A propos de la fondation de l'Académie, un détail mentionné par Léger n'est pas sans intérêt : la tolérance de Strossmayer dans les élections des membres ; on sait que son premier secrétaire, Djuro Daničić, était un Serbe.

Les conceptions politiques et le rôle joué par Strossmayer dans la vie publique en Croatie occupent aussi une grande place dans les articles de Léger : sa nomination à l'évêché de Djakovo ; son rôle de « chef spirituel de la nation croate » comme le représentant auprès du Saint-Siège où il jouissait d'« une haute estime et de la sympathie profonde » [115] du pape Léon XIII ; son rôle dans la politique active à l'Assemblée, où il avait « comme chef de l'opposition » défendu énergiquement et sans cesse « les droits de sa patrie » [116] ; ses relations avec le ban Jelačić, le ministre Kulmer, le baron Metel Ožegović ainsi qu'avec les représentants des Tchèques et des Polonais « qui venaient chercher à Vienne des garanties pour leurs nationalités respectives » [117] ; ses relations politiques avec la princesse Louise Trubeckoy (que Thiers « considérait comme Égérie ») ; ses efforts pour arriver à « un rapprochement entre les catholiques et les orthodoxes » [118], etc.

Il me faut donner encore deux détails que Léger, dans ses écrits, ne manquait pas d'accentuer : d'abord la popularité de Strossmayer que le dignitaire croate avait non seulement dans les pays yougoslaves, mais aussi dans les autres pays slaves ; ensuite, la méfiance dont il était l'objet dans les cercles régnants de Vienne et de Budapest.

En ce qui concerne les « popularités justifiées » liées à son nom en Croatie, Léger ne croit pas « qu'il existe en Europe une pareille popularité ». Son portrait se trouve, d'après Léger, « jusque dans les plus humbles chaumières » en Croatie, en Dalmatie et en Slavonie. Et il ne faut que prononcer son nom et « tous font une révérence respectueuse » [119]. Louis Léger avait pu s'assurer personnellement de la popularité de Strossmayer à Belgrade pendant qu'il visitait cette ville : « Je me trouvais à Belgrade en 1867 ; la population était alors assez mécontente des ministres du prince Michel : « Ah! si l'évêque savait cela, me disaient les Serbes, il donnerait de bons conseils à notre prince, qui les écouterait [120]. » Léger ajoute que deux ans plus tard (1869), quand Strossmayer visita la même ville, « la population toute entière l'attendait sur le quai et le salua de ses acclamations » [121] et que « les mêmes manifestations avaient lieu

à Prague quand l'évêque avait traversé cette ville en mai 1867, se rendant à Paris ».

Mais Léger mentionne aussi des intrigues et des accusations envers Strossmayer de différents côtés, provenant également de la cour de Vienne. Il était accusé d'être « un révolutionnaire », « un panslaviste », d'être ambitieux, etc. [122], pour cette raison, étant un personnage suspect, il était parfois espionné par les agents de Vienne et de Budapest (c'était le cas, nous l'avons vu, pendant la première visite de Léger à Djakovo, en 186[123]) . Quelquefois il était aussi forcé à « un exil de quelques mois [124] », etc.

On pourrait citer encore beaucoup de renseignements concernant les rapports personnels et intellectuels de Strossmayer et de Léger. Mais il nous semble que ceux que nous venons de mentionner sont suffisants : ils parlent clairement de l'ampleur et de la cordialité des rapports entre ces deux hommes éminents et, ce qui est plus caractéristique, de l'intérêt et de l'avantage que leurs rapports ont apportés à nos nations. C'est grâce dans une large mesure à ces liens que la France et l'Europe ont pu, par la bouche de Léger, connaître les aspirations séculaires de la nation croate et des autres peuples yougoslaves, aspirations dont le noble et prévoyant J. J. Strossmayer était le héraut.

Midhat Samic

NOTES

[1] Comte Bégouen, *Chez les Yougoslaves il y a trente-deux ans* (Paris, Éd. Bossard, 1919), p. 95.

[2] Arhiv Jugoslavenske akademije znanosti i umjetnosti, XI A/Dar H 1.

[3] *Korespondencija Rački-Strossmayer* (Zagreb, 1928). Rédaction de Ferdo Šišić, IV, 90 (Zagreb, 25-9-1889).

[4] A l'occasion d'un appel du Comité français pour l'aide aux étudiants étrangers à Paris, à la tête duquel était Pasteur, Strossmayer et cet éminent savant à qui l'humanité doit beaucoup, échangèrent des lettres. La lettre de Pasteur étant perdue, celle de Strossmayer a été publié par Ferdo Šišič dans : *Correspondencija Rački-Strossmayer* (IV, 200) et par R. Maixner dans : *Les débuts de l'Académie Yougoslave et la France* aux *Annales de l'Institut Français de Zagreb*, 1952, p. 46.

[5] Édouard Marbeau avait visité, en 1879, nos contrées et rendu visite à Strossmayer. Dans les notes de voyage, rédigées en mai de la même année, il avait exposé ses impressions sur les contrées visitées et les gens rencontrés, esquissant, entre autres, un portrait intéressant de l'évêque croate : « Monseigneur Strossmayer est grand, svelte, nerveux et porte légèrement ses soixante-cinq ans. Le regard est plein de finesse, et la physionomie rayonnante de sympathie. Avec ce beau vieillard, qui connaît à fond la langue française et la parle avec élégance, la conversation se mit rapidement en train. Il m'exposa en quelques mots la situation des Slaves du Sud, Croates, Dalmates, Bosniaques, Serbes, Monténégrins; les efforts qu'ils font pour se rapprocher les uns des autres et ressaisir leur autonomie. En parlant, Monseigneur Strossmayer s'anime, insensiblement le causeur fait place à l'orateur et sa parole chaude et vibrante a des élans d'éloquence. Mais bien vite l'homme politique redevient un hôte empressé... » (*La Bosnie depuis l'occupation austro-hongroise.* Extrait de la *Revue de France*, Paris, 1888, p. 4).

[6] *Revue yougoslave* (Paris, 1919), p. 735.

[7] Voir : L. Léger, *Le Monde slave* (Paris, Hachette, 1897), pp. V-VIII; *Id.*, *Souvenirs d'un slavophile* (Paris, Hachette, 1905), p. 1-32.

[8] L. Léger, *Souvenirs...*, p. 6.

[9] *Ibid.*, p. 10.

[10] *Ibid.*

[11] Au sujet de sa thèse concernant Cyrille et Méthode, il est intéressant de mentionner que Račkiet Stojan Novaković, entre autre, ont loué cet ouvrage (ainsi que Strossmayer dans ces lettres à Léger). Ainsi Rački souligne que Léger a « montré son attachement sincère pour les Slaves et sa connaissance fondamen-

tale de leur état littéraire et politique ». Et Stojan Novaković écrit, en regard de ce livre : « G. L. Léger ne dit pas de paroles en l'air, mais il renseigne le public français sur notre situation, sur notre histoire et notre littérature, et il nous présente comme un connaisseur qui apprend lui-même de la source, de cette lumière-là, dont nous ne pourrions que désirer de nous présenter... ». (*Vila*, 6-1868, nº 23, du 15 août, p. 549-550).

[12] *Souvenirs...*, p. 28.

[13] Parmi les gens avec qui Léger avait fait connaissance et conservé des rapports étaient, outre J. J. Strossmayer, Franjo Rački, Medo Pucić, Vatroslav Jagić, Stojan Novaković et d'autres encore. Les rapports entre Rački et Léger ont été élaborés dans l'étude de R. Maixner, citée ci-dessus (v. note 4).

[14] Dans la préface de son premier livre sur les pays slaves : *La Bohême historique, pittoresque et littéraire* (Paris, Librairie internationale, 1867).

[15] Cit. dans l'article : A. Mazon, *Le patrimoine commun des études slaves* à la : *Revue des Études Slaves*, 4-1924, p. 114.

[16] *Ibid.*, p. 114.

[17] Des autres œuvres de Léger nous mentionnons : *Chants héroïques et chansons populaires des Slaves de Bohême* (1866) ; *Recueil de contes populaires slaves* (1882) ; *La Bulgarie* (1885) ; *Russes et Slaves* (1890-1899) ; *La littérature russe* (1892) ; *La Mythologie slave* (1901) ; *Histoire de Russie* (1907) ; *Nicolas Gogol* (1914) ; *La Russie intellectuelle* (1914) ; *Les anciennes civilisations slaves* (1921), etc.

[17] *a* L. Léger, *Souvenirs...*, p. 37.

[18] *Le Monde slave*, p. 39.

[19] « Agram et Croates », in : *Le Monde slave* (1896), p. 44.

[20] *Souvenirs...*, p. 52.

[21] *Ibid.*, p. 54.

[22] *Ibid.*, p. 58.

[23] *Ibid.*, p. 59.

[24] *Ibid.*, p. 43.

[25] *Ibid.*, p. 43-44.

[26] *Ibid.*, p. 45.

[27] L. Léger, *Serbes, Croates...*, p. 167 ; Comte Begouen, *o. c.*, p. VII.

[28] *Korespondencija Rački-Strossmayer*, III, p. 23 et 32.

[29] Les lettres envoyées par Strossmayer à Léger se trouvent au Musée National de Prague, tandis que les Archives de l'Académie Yougoslave gardent celles de Léger Strossmayer. Nous profitons de cette occasion pour présenter nos remerciements à ces deux institutions pour avoir eu l'amabilité de bien vouloir mettre ces lettres à notre disposition.

[30] Un certain nombre de lettres de cette correspondance est probablement perdu. Il s'agit surtout des lettres écrites par Léger à Strossmayer.

[31] Lettre de Strossmayer de 1869 (la date est illisible).

[32] Lettre du 9 mars 1888.

[33] Lettres de 1-7-1867 ; 7-2-1874 ; 9-3-1888.

[34] L'orthographe de Strossmayer, quand il écrit en croate, n'est pas unifiée.

[35] Lettres : s. d. ; 1-7-1867 ; 14-11-1868 ; 26-4-1871.

[36] Leg Lo 4 (17-12-1876).

[37] Lettre de 30-12-1876.

[38] Leg Lo 1 (27-1-1874).

[39] *Ibid.*

[40] Leg Lo 8 (26-10-1886).

[41] Leg Lo 2 (14-12-1874).

[42] Lettre de 8-1-1875.

[43] Lettre de 6-12-(?)-1867.
[44] *Ibid.*
[45] Lettre de 8-9-1868.
[46] Lettre s.d.s.l.
[47] Lettres de 10-1 et de 8-9-1868.
[48] Lettre de 28-10-1869.
[49] Lettre de 14-11-1868.
[50] Lettre de 15-5-1894.
[51] Lettre de 16-2-1868.
[52] Leg Lo 1 (27-1-1874).
[53] Leg Lo 4 (17-12-1876).
[54] Leg Lo 6 (17-5-1885).
[55] Leg Lo 7 (7-12-1885).
[56] Leg Lo 1 (27-1-1874).
[57] Leg Lo 8 (26-10-1886).
[58] *Obzor* n'a commencé à paraître qu'à la fin de 1871, tandis que auparavant, de 1860 à 1867, était édité *Pozor*, interdit cette année.
[59] Lettre de Strossmayer du 1er décembre 1868.
[60] *Korespondencija Răcki-Strossmayer*, I, 280 (de) 2 1874).
[61] Il s'agit de l'œuvre : Zoch-Mencin : *Rječnik sveobćeg znanja* (Osijek, 1886) duquel ne paraissait que tome I.
[62] Leg Lo 8 (26-10-1886).
[63] Lettre de Strossmayer du 25 mai 1885.
[64] Voir les lettres de Strossmayer datées : 6-12-1867 ; 12-5-1868 et autres.
[65] *Korespondencija Răcki-Strossmayer.*
[66] Lettre s.d.s.l.
[67] Lettre du 22 juin 1868.
[68] Lettre de 6 (mois illisible) 1867.
[69] Lettre de 10-1-1868.
[70] Lettre de 29 (mois illisible) 1868.
[71] Lettre de Strossmayer s.d.s.l.
[72] *Ibid.*
[73] Date illisible.
[74] Lettre de 14-6(?)-1868.
[75] Lettre de 8-9-1868.
[76] Lettre de 10-1-1868.
[77] Lettre de 14-11-1868.
[78] *Ibid.*
[79] Lettre de 30-12-1876.
[80] Lettre de 22-6-1868.
[81] Lettres de 22-6 et de 6-7-1868.
[82] Lettre de 22-6-1868.
[83] Lettre de 15-1-1869.
[84] Lettre de 30-12-1876.
[85] Lettre de 29 (mois n'était pas indiqué) 1868.
[86] Lettre de Strossmayer de 7(?)-2-1874.
[87] Lettre de 9-3-1888.
[88] Lettre de 29 (mois n'était pas indiqué) 1868.
[89] Lettre de 16-2-1868.
[90] Lettre de 10(?)-1-1883(?).
[91] Lettre de 14-11-1868.
[92] Lettre de 6-12-1867.

[93] L. Léger, *Le Monde slave* (1897), p. 47 et 136 ; *La Save...*, p. 69 et 68 ; *Les Serbes...*, p. 167.

[94] L. Léger, *Le Monde slave* (Paris, Didier et Cie, 1873), p. 113-134.

[95] Id., *La Save...*, p. 67-72.

[96] Ib., *Les Serbes*, p. 156-157.

[97] En plus de ces textes L. Léger a écrit sur Strossmayer plusieurs fois par rapport à d'autres questions : *Les Souvenirs...*, ch. III ; Cte Begouen, *o. c.*, Préface ; L. Léger, *Le Panslavisme et l'intérêt slave* (Paris, Flammarion, 1917), p. 236 et suite ; *La vie académique des Yougoslaves* (Paris, 1921), p. 5, etc.

[98] L. Léger, *Le Monde slave*, p. 119.

[99] *Ibid.*, p. 47.

[100] *Souvenirs...*, p. 36.

[101] *Le Monde slave*, 2e éd., p. 120.

[102] *Ibid.*, p. 70.

[103] *Serbes...*, p. 157.

[104] *La Save...*, p. 69.

[105] *Le Monde slave* (1897), p. 47.

[106] *Le Panslavisme...*, p. 235-236.

[107] *Souvenirs...*, p. 55.

[108] *Le Panslavisme...*, p. 230-235.

[109] *Ibid.*, p. 234-235.

[110] *Souvenirs...*, p. 55-56.

[111] Georges Perrot, *Souvenirs d'un voyage chez les Slaves du sud en* 1868 (*Le tour du Monde*, 1870), cit. dans : L. Léger, *Serbes...*, p. 158.

[112] C'est une allusion de L. Léger sur le voyage de Strossmayer à l'Exposition universelle de Paris, qu'il a entrepris des motifs politiques et incité par l'empereur François-Joseph.

[113] *Le Monde slave* (1897), p. 70.

[114] *Serbes...*, p. 163.

[115] *La Save...*, p. 69.

[116] *Le Monde slave* (1897), p. 120.

[117] *Le Panslavisme...*, p. 236 et suite.

[118] *La Save...*, p. 69.

[119] *La Monde slave* (1897), p. 133.

[120] *Ibid.*, p. 133.

[121] *Ibid.*

[122] *Ibid.*, p. 135-136.

[123] *Les Souvenirs...*, p. 54. V. ci-dessus.

[124] *Le Monde slave* (1897), p. 47. V. ci-dessus.

PLANCTUS JOSEPHI TERPUTECZ

Curia Mirnovecz — A. D. 1812

Par le traité de Vienne, le 14 octobre 1809, la ville de Samobor passa sous l'autorité de Napoléon Bonaparte. La rivière de la Save était la frontière entre l'Autriche-Hongrie et les Provinces illyriennes, occupées par les troupes napoléoniennes.

En 1812, Josip Terputecz, propriétaire terrien, ancien notaire, âgé de soixante ans, mécontent de l'occupation et des procédés des occupants à Samobor, composa et publia une élégie de 98 distiques, en latin, intitulée *Planctus Josephi Terputecz*, Curia Mirnovecz, A. D. 1812.

Le poème fut oublié et égaré parmi les papiers de Josip Terputecz. Au milieu du XIXe siècle ce poème tomba entre les mains du maire de Samobor, Franjo Kocijančić. En 1909, son petit-fils, Gjuro Kocijančić pria le professeur, bon latiniste, Ivan Kocijan de lui expliquer certains documents concernant sa famille et particulièrement ce poème. En 1910, le professeur Kocijan publia, dans le *Samoborski list* nos 2-5, la traduction en croate de ce poème avec le nouveau titre *Lamentation sur le château de Mirnovec.* En 1942, le professeur Kocijan mourut. Ses affaires furent vendues aux enchères. Les choses non vendues restèrent au tribunal de Samobor. Parmi ces choses non vendues, en 1943, l'avocat de Samobor Stefek Oresković retrouva le manuscrit du poème *Planctus.* Il le remit, en 1946, à Ivica Sudnik, directeur du Musée de Samobor, afin qu'il le dépose dans la collection des documents de la ville de Samobor, où il se trouve toujours.

Dans ce poème, le poète se plaint des difficultés de la vie survenues avec l'occupation napoléonienne. Il y décrit comment les broussailles ont disparu pour faire place au domaine cultivé. L'auteur du poème avait, en effet, un domaine à 5 km de Samobor, appelé Mirnovec. Il pensait y passer ses derniers jours en paix. Mais le

malheur avait voulu, d'après l'auteur, que les Français viennent, abolissant tous les privilèges, ne respectant plus ni les bulles ni les lois hongroises d'après lesquelles les propriétaires étaient maîtres chez eux. La seule loi, d'après l'auteur du poème, était qu'il fallait payer à toute occasion et constamment, qu'on soit noble ou roturier. En lisant les lois napoléoniennes, les larmes coulaient sur ses joues. A l'époque des lois hongroises, c'était la belle vie, et il la trouvait bien amère à l'époque de l'occupation napoléonienne.

Pour traverser le pont de la Save et se rendre à Zagreb (à 25 km de Samobor), il lui fallait un passeport (la rivière de la Save était la frontière entre l'Autriche-Hongrie et les Provinces illyriennes) pour lequel il fallait payer 20 francs d'alors (à peu près 200 NF actuels). C'était une somme énorme à cette époque. Une foule de nobles et de paysans vient se plaindre à l'auteur du poème des troupes occupantes, qui causaient des dommages aux habitants.
Les armes étaient proscrites même pour la chasse. Si vraiment on avait envie d'aller à la chasse, il fallait verser 30 francs pour un fusil. Il se plaint que son porte-monnaie soit presque vide.

Après le départ de ses concitoyens, il reste seul et se met à se tirer les cartes pour voir ce que réserve l'avenir, puis il prend sa tabatière et prise. A ce moment, un soldat arrive et voit les cartes qui ne sont pas cachetées. Le soldat déclare que d'après la loi gauloise, il faut payer une amende. La première amende forfaitaire à peine versée, un deuxième soldat entre, voit la tabatière et trouve le tabac qu'elle contient de provenance illégale, et lui fait payer une nouvelle amende. L'auteur se plaint des taxes qu'il fallait payer. Les habitants de la colline viennent et demandent qu'il leur prête de l'argent pour pouvoir payer les impôts. D'après les nouvelles lois napoléoniennes tout le monde devait payer de la même façon : ecclésiastiques, nobles ou paysans. Les habitants de la colline demandent 3,6 ou 9 francs pour pouvoir donner à manger à leurs enfants. Et en pleurant ils demandent un peu de pain de maïs.

Alors il se met à réfléchir et conclut qu'il aurait été beaucoup mieux que les propriétaires seuls paient et que les non-possédants soient déchargés de tout impôt. Ainsi, les serfs et les seigneurs étaient pauvres. Toutes les bourses étaient vides. Cela s'appelait, d'après l'auteur du poème « égalité gauloise ». Il cite le mot « égalité » en français. Pour pouvoir payer tous ses impôts, il lui faut vendre d'abord les veaux et ensuite même les vaches, et il pleure, il est las de la vie. Il ne voit nulle part de salut. Ainsi il se sentait mort avant d'avoir achevé sa vie. Il regrettait d'avoir fait construire

ce château de Mirnovec dans lequel il avait mis tant d'espoirs qui s'effondraient.

Les fils des nobles et des serfs devaient faire leur service militaire. Tout le monde subissait le même sort. La foi et les ordres religieux disparaissaient. On ne célébrait plus les fêtes religieuses. Les paysans devaient travailler les jours de fête. Plus de prières, on n'entendait que des jurons. La liberté individuelle, la foi, la piété disparaissaient, les souffrances frappaient tout le monde. Aucun salut possible, aucun espoir. Le maître n'était plus maître de son domestique, plus d'obéissance, plus de discipline, plus de droit de punir le coupable et encore moins d'intenter un procès. L'auteur avait renoncé à des procès en raison de taxes trop élevées, et l'affaire n'en valait pas la peine. L'occupant ne se contentait pas seulement des impôts sur les domaines, mais il taxait d'impôts les fenêtres et les portes. Si on ne voulait pas ou ne pouvait pas payer, le soldat réquisitionnait tout. Des aubergistes, des avocats et des fonctionnaires habiles et envieux s'enrichissaient, les autres peinaient. L'auteur maudit son mauvais sort qui allait lui détruire son château de Mirnovec. Il se plaint, pour la deuxième fois, de l'avoir fait construire et regrette de n'avoir pas gardé l'argent qu'il avait dépensé et qui lui avait été versé par le peuple pour son travail intellectuel. A la fin de son poème il prie Dieu de changer son sort et de lui rendre la paix tant désirée.

Josip Tomić.

UNE ŒUVRE DE MAITRE

Miodrag Ibrovac ? Claude Fauriel et la fortune européenne des poésies populaires grecques et serbes. Étude d'histoire romantique suivie du cours de Fauriel professé en Sorbonne (1831-1832). Ouvrage publié avec le concours de la Caisse Nationale des Lettres et du Centre National de la Recherche Scientifique, Didier, Paris 1966.

L'auteur de cet imposant livre de plus de 700 pages est depuis presque un demi siècle, et surtout à partir de sa thèse sur la vie et l'œuvre de José-Maria de Heredia (1923), un personnage de premier plan de l'enseignement de la littérature française aussi bien que de la littérature comparée en Yougoslavie. Professeur émérite, il est arrivé, par le chemin le plus naturel (*per ardua ad astra*) — à occuper de nos jours une place dominante parmi des comparatistes qui ne peuvent qu'admirer son érudition, élargie par des confrontations de plus en plus vastes, jusqu'à lui permettre de tirer des conclusions qui pourront servir aux chercheurs de l'avenir comme directives certaines et sûres.

Voyons d'abord les points de départ de l'ouvrage. Dédiant à juste titre son œuvre à la mémoire du Serbe Vuk Karadžić et du grand maître ès sciences slaves le Slovène Kopitar, l'auteur fixe d'abord le moment où commence en France l'intérêt, bientôt suivi d'un véritable engouement, pour les chansons nationales balkaniques. C'est alors que paraissent les *Chansons populaires de la Grèce moderne* de Claude Fauriel, en 1824-1925. Et pour saisir toute la signification de cet événement littéraire, l'auteur montre la curiosité grandissante — encouragée en partie par les luttes de libération des peuples balkaniques — résume les travaux précédents de Fauriel et les rapports avec les traducteurs des chants néo-grecs des autres pays. Deux initiateurs dans ce domaine furent l'Allemand

Grimm, et le Slovène, habitant Vienne, Bartholomé Kopitar. Ce dernier est étudié à fond, d'autant mieux que M. Ibrovac lui a consacré en 1953 (en serbe) un livre où il a présenté surtout ses rapports avec les Français. Et il nous semble que c'est justement ce travail préparatoire qui constitue, pourrait-on dire, la cheville ouvrière de l'œuvre que M. Ibrovac vient de publier en 1966 en français.

Fauriel avait, bien entendu, des rapports suivis avec tout le monde savant ou seulement lettré qui s'occupait en Allemagne, en Italie et ailleurs aussi, de la poésie néo-grecque. Il eut aussi la chance de connaître le grec Andréas Moustoxidi qui a séjourné en Italie, avant de s'établir à Corfou, en 1831. Fauriel l'a visité en Italie, à l'époque qui a précédé sa publication des *Chants populaires de la Grèce*. Quelle en fut la fortune en France, M. Ibrovac le démontre dans la deuxième partie de son livre. Un chapitre spécial relate aussi les échos du livre de Fauriel chez les Slaves. Il n'y manque pas non plus la mention de la traduction commentée des chants populaires grecs faite par l'érudit croate Ante Šimčik, qui malheureusement reste toujours inédite, faute d'éditeur [1].

Dans la troisième partie de son livre l'auteur parle des relations littéraires franco-yougoslaves, remontant jusqu'aux Croisades. Exposé très documenté dont le but est utile pour expliquer l'apparition des éditions des chants serbes par Vuk Karadžić et leur fortune notamment en France. Il arrive ensuite au professorat de Claude Fauriel à la Sorbonne en 1831-1832.

Ce n'est pas que Fauriel puisse être détaché des idées romantiques de son époque. Et il n'est pas surprenant qu'on trouve sous sa plume des affirmations tranchantes telle que celle-ci : « Plus le peuple est cultivé, plus la poésie populaire est plate, insignifiante. Plus il est barbare, plus sa poésie est originale et belle. L'instinct poétique d'un peuple s'efface par la culture! » La survie du précepte rousseauiste est donc manifeste.

Il va de soi que Fauriel ne pouvait pas apporter dans ses recherches cette sagacité analytique que possédait le regretté André Mazon, dont la perspicacité pouvait démêler ce que certaines prétendues épopées, prônées et glorifiées à leur « découverte », contenaient de truqué. Ces procédés n'étaient d'ailleurs pas dédaignés par les contemporains de Fauriel tels que Nodier, Mérimée et Hanka, pour n'en nommer que quelques-uns.

M. Ibrovac explique ensuite les affinités multiples qu'accusent les chants « kleftes » avec ceux des haïdouques, en constatant l'emprise grecque sur les Serbes. Après cette introduction approfondie, embrassant plus de 400 pages, M. Ibrovac présente les

textes inédits des leçons de Fauriel, d'après les manuscrits qu'il avait trouvés à la bibliothèque de l'Institut de France et qui y étaient déposés depuis 1883, en les comparant et les rectifiant parfois grâce aux manuscrits trouvés dans la bibliothèque de la ville de Saint-Étienne, lieu de naissance de Claude Fauriel. Les annotations, ajoutées par M. Ibrovac, accompagnent naturellement les textes originaux.

Pour donner une idée sur la nomenclature employée par Fauriel (« poésies grecques et serbes »), il nous semble intéressant de reproduire ici le passage suivant qu'il avait tenu à faire figurer dans la première de ses leçons à la Sorbonne : « Cette poésie serbe que j'entreprends de vous faire connaître n'appartient point exclusivement à un seul et même peuple. Elle est le trésor commun, l'œuvre et la gloire indivisibles de beaucoup de petits peuples, politiquement distincts les uns des autres. Ces peuples occupent une grande étendue de la portion méridionale du bassin du Danube, de la rive droite du fleuve aux crêtes du Balkan, et des côtes de la mer Adriatique à celles de la mer Noire. Les principaux de ces peuples, on dirait de ces peuplades, sont les Esclavons, les Illyriens de Dalmatie, les Monténégrins, les Morlaques, les Bosniens, les Croates, les habitants de l'Herzégovine, les Serviens et les Bulgares. A ces peuples, presque tous sujets ou tributaires de la Porte, il faut joindre quelques populations de la rive gauche du Danube comme les Transylvains et les Vallaques Illyriens, sujets de l'Autriche (p. 415). »

On voit, par conséquent, que Fauriel se rendait compte qu'il était en présence d'un phénomène qu'on pourrait presque qualifier de panbalkanique. Et cette constatation de Fauriel n'est pas basée sur une spéculation aprioriste. N'a-t-il pas eu la curiosité de pousser ses investigations jusqu'à Trieste où il a recueilli, avec traduction italienne en regard du texte original croate, une *canzonetta illiricca di Barbana* (*op. cit.* p. 682) ? Et cette localité de Barban, dans la région de Vodnjan en Istrie, se trouve bien loin de l'étendue territoriale qu'embrassaient les éditions de Vuk. Par ailleurs, Fauriel se demandait également si les « peuplades serbes qui habitent les côtes de l'Adriatique ont des « chants de matelots », en ajoutant : « je n'en ai point trouvé dans les recueils serbes ». Chez Vuk, il n'a pas pu les trouver, ce qui est évident et tout à fait logique.

Si pourtant l'appellation « chants serbes » se justifie et si M. Ibrovac s'en sert dans un sens généralisé, c'est que cette appellation correspond à l'usage très large qu'en fait Vuk, le plus important collectionneur et éditeur de ces poésies traditionnelles, puissam-

ment aidé d'ailleurs par les conseils de l'érudit Kopitar. C'est du reste cette appellation-là qui a prévalu aussi par sa fortune européenne à l'époque du romantisme.

M. Ibrovac d'autre part, mérite tout l'éloge également pour le choix de nombreuses illustrations, inédites ou peu connues, qui évoquent l'ambiance de cette époque romantique dont l'auteur nous ouvre savamment l'accès.

Quant à la bibliographie qui accompagne un tel puits de science, elle représente, forcément, une tâche presque irréalisable. Et l'*Index des noms* cités ne saurait toujours être exhaustif. Cependant, on pourrait regretter de ne pas y voir mentionné le nom du doyen de la littérature comparée chez les Croates, Tomo Matic [2], slavisant et romanisant de formation viennoise. Ce nonagénaire aurait certes, mérité de figurer dans une œuvre d'un degré scientifique aussi élevé que celle de M. Ibrovac, à plus d'un point de vue et particulièrement comme auteur de *Prosper Mérimée's Mystification kroatischer Volkslieder*, publié dans *Arhiv für slavische Philologie* (28-29), travail consciencieux et profond dont la valeur a été justement appréciée par Voyislav Yovanovitch dans sa thèse sur la *Guzla*. D'autre part, Jean Dayre, fondateur de ces *Annales*, dont les travaux notamment sur Raguse sont, sans doute, parmi les apports les plus précieux d'un savant français moderne ayant longtemps séjourné en Yougoslavie. On regrette de trouver son nom rarement et toujours sous une forme incorrecte (« Deyre »). En plus, le renvoi concernant le brillant travail de Jean Dayre sur Bruère-Bruerović est inexact. Le remarquable essai que Dayre a consacré à cet intéressant personnage, Ragusain par son éducation quoique resté Français, a paru dans les *Annales* aux n°s 18-19 de 1941 et non au n° 1 de 1937.

A propos de Fortis, souvent mentionné par M. Ibrovac, on ne saurait passer sous silence le mérite de Zarko Muljačić, qui a publié une ample et importante correspondance trouvée à Dubrovnik et publiée dans *Gradia* (23, 1952). Ajoutons encore que ce typique représentant du « siècle des lumières » a été étudié dans ses rapports avec la Révolution Française dans la *Revue de Littérature Comparée* (1965, 1).

En outre, on chercherait en vain, bien que publiée également par Didier tout comme l'ouvrage de M. Ibrovac, la remarquable thèse de Midhat Samić (*Les voyageurs français en Bosnie*), 1960, dans la Collection *Études de Littérature comparée.*

Mais bien entendu, ces objections que d'aucuns pourraient considérer comme vétilleuses, ne tendent nullement à diminuer l'admiration sincère que l'on éprouve devant cette importante œuvre à

propos de laquelle les savants français tels que Pierre Moreau (*Revue de Littérature comparée*, 3, 1966) et Jean Gaulmier (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1, 1968) ne manquent pas de signaler « toute l'attention que mérite ce monument d'érudition » du « sage Nestor des romanistes yougoslaves ».

R. MAIXNER.

[1] Et le restera probablement puisque cet érudit est mort, après une vie pleine de privations et de maladies.
[2] Né le 12 juillet 1974 à Brod, décédé à Zagreb le 21 décembre 1968.

ANDRÉ BLANC CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE YOUGOSLAVE

Hautement apprécié parmi les géographes français d'aujourd'hui, André Blanc, professeur à la Faculté des Sciences humaines de Paris (Nanterre), a incontestablement plus d'un titre à figurer parmi les membres correspondants de l'Académie Yougoslave. Car si ses investigations dans l'Europe S.-E. lui assurent d'être considéré comme un des meilleurs connaisseurs français de ces pays de l'Europe, avec leurs phénomènes géographiques, leur tellurisme et leurs phases de développement social, il a à son actif aussi d'avoir choisi, dès 1948, Zagreb pour s'y spécialiser pendant quatre ans de travail à l'Institut de Géographie dirigé par le professeur J. Roglić, ainsi que d'être l'auteur de la remarquable thèse consacrée à la *Croatie occidentale*, reçue à l'Université de Paris et publiée aux Éditions de l'Institut des Études slaves en 1957.

Cette région si heureusement choisie à cause de son relief de terrain, son rôle dans l'ensemble européen aussi bien que de ses mouvements métanastasiques et économiques durant durant des siècles, André Blanc l'a parcourue pédestrement, apprenant en même temps le croate qu'il parle à la perfection.

Cependant ces investigations comportent également des recherches multiples entreprises dans les archives de Paris, de Vienne et de Zagreb dont il a étayé ses connaissances et ses jugements bien documentés sur les Confins militaires croates. Pour apprécier l'énorme masse de sources utilisées et la justesse des opinions de M. Blanc, il suffirait de rappeler la bibliographie qui figure dans les notes de son étude sur *Les Confins militaires croates*, publiée en 1951, dans le tome XXVIII, fasc. 1-4 de la *Revue des Études slaves* de Paris. A côté des travaux consacrés à ces Confins par Hietzinger, Demian, Vaniček et d'autres œuvres publiées, M. Blanc a eu recours à des rapports inédits français tels que Pelleno (1811) et Courtigis

(1844) dont on attend toujours la publication dans des revues généralement accessibles.

A part ces sources indiquées, il faut aussi mentionner la publication par M. Blanc de la *Correspondance inédite du Consul de France à Travnik.* Pierre David, adressée au ministre du Commerce Sussy, allant de 1807 à 1813, dans la collection *Starine* de l'Académie Yougoslave, 1-46, en 1956.

Ce coup d'œil rapide sur l'œuvre scientifique de M. Blanc n'a d'autre but que de souligner combien sa nomination comme membre correspondant de l'Académie Yougoslave, en juin 1969, a été justifiée.

M.

BIBLIOGRAPHIE

Travaux comparatifs franco-yougoslaves de Midhat Šamić

Le professeur de littérature française à la Faculté de philosophie de Sarajevo Midhat Šamić continue à publier des travaux sur les rapports des littératures française et yougoslave. Après son importante thèse *Les voyageurs français en Bosnie à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe et le pays tel qu'ils l'ont vu* (Paris, 1960, Didier), rappelons ses contributions dans *Radovi Filozofskog Fakulteta u Sarajevu*/*Une adaptation des Fourberies de Scapin en Bosnie au début du XXe siècle*, I, 1963/ ; dans *Filozofski Pregled*/Belgrade, 1963, 1-2/« *Une adaptation poétique de René de Chateaubriand* », par le poète croate Grgo Martić, ainsi que dans nos *Annales* de 1964, n° 10-13/*Coup d'œil sur les traductions serbo-croates des écrivains français dans la Yougoslavie d'aujourd'hui*, 1945-1963. Il nous faut signaler également plusieurs autres travaux de M. Šamić : *Jedna francuska naučna ekspedicija u Bosni i Hercegovini 1898 godine*/*Glasnik arhiva i Društva arhivista Bosne i Hercegovine*, II, 1962/ ; *Strana književnost u bosansko-hercegovačkim časopisima krajem XIX. i početkom XX. stoljeća*/*Radovi Filozofskog Fakulteta*, Sarajevo III, 1965/ ; *Intelektualne veze izmedju J. J. Strosmajera i francuskog slaviste Luja Ležea*/*ibidem*, knj. IV, 1966-1967/ ; et, finalement, le livre *Izstrane i uporedne književnosti*/*Svjetlost*, Sarajevo 1968/.

Le rappel de l'expédition d'une mission des savants français en Bosnie-Herzégovine, en 1898, nous semble particulièrement intéressant. Composée entre autres par le grand byzantologue Charles Diehl, l'historien et économiste Anatole Leroy-Beaulieu, le slavisant Paul Boyer et le géologue Léon Bertrand, cette mission a été organisée par la *Revue générale des sciences pures et appliquées* dont le directeur Louis Olivier a pris la précaution, bien justifiée de stipuler avec le gouvernement austro-hongrois les conditions pouvant assurer à ses travaux un caractère impartial et scientifique. Du reste, ces savants n'ont pas été dupes du brillant endroit de la

médaille, sachant que dans ce pays occupé il restait encore des choses qu'on préférait ne pas leur montrer. Il n'en est pas moins vrai que, sous bien des rapports, l'imposant livre publié en 1900 chez Armand Colin à Paris, sous le titre *La Bosnie et l'Herzégovine*, garde encore sa valeur. Et M. Šamić qui a ajouté à ce travail un ample résumé en français, n'a pas eu tort d'évoquer ce souvenir.

Dans un aperçu sur les *Littératures étrangères dans les principales revues littéraires de Bosnie-Herzégovine/in Radovi Filozofskog Fakulteta u Sarajevu*, III, 1965/M. Šamić s'occupe des rapports entre l'évêque de Djakovo Strossmayer et le slavisant Louis Léger. Quant au livre de M. Šamić (en croato-serbe) *Iz strane i upsredne književnosti/Svjetlost*, Sarajevo 1968/, signalons notamment une critique serrée des erreurs qui se sont malheureusement glissées dans la traduction française de l'œuvre capitale d'Ivo Andrić, erreurs commises par Michel Glouchevitch. Par contre, M. Šamić rend hommage à l'introduction de Claude Aveline qui, dans l'édition du *Club bibliophile de France*/Paris, 1956/ précède cette traduction.

Josip Tomićé : Tin Ujević et la littérature française./Studia Romanica et Anglica Zagrabiensia, 24, 1967. Avec cet exposé comparatif notre collaborateur Josip Tomić, acceptant le jugement exprimé par Ivo Hergešić dès 1935, apporte de nouvelles preuves à l'appui de l'opinion que le poète croate Tin Ujević a subi des influences françaises, notamment celle de Baudelaire. On ne saurait s'en étonner puisque le séjour parisien de ce poète s'est prolongé de novembre 1913 jusqu'en mai 1919. Tout en constatant ces influences M. Tomić exprime à juste titre dans sa conclusion que « toutes ces influences reçues ne diminuent en rien la valeur poétique et créatrice de Tin Ujević ». Bien au contraire, M. Tomić le considère comme un des grands poètes européens de la première moitié du XXe siècle, « à côté des géants poétiques non seulement croates, mais de l'Europe et de la littérature mondiale ».

R. Maixner : Comment le savant Ami Boué est tombé dans le piège de La Guzla/Revue de littérature comparée, 1968, 1/. L'histoire des écrivains mystifiés par la supercherie de Prosper Mérimée est généralement connue, surtout depuis que Voyislav Yovanovitch a publié son remarquable livre *La Guzla de Prosper Mérimée*/Paris, Hachette, 1911/. R. Maixner a continué la recherche d'autres victimes, publiant dans la *Revue de littérature comparée*/1956, 3/ des détails sur les Croates/de culture italienne/Casotti-Kažotić et Nicolo Tommaseo. Cependant tous ces mystifiés appartiennent aux poètes ou aux lettrés. Or, il n'est pas sans intérêt de montrer qu'il y avait en France un savant, admirateur des sciences exactes, qui est également tombé dans le piège. C'est le médecin, géologue

et géographe Ami/Amédée/Boué, membre d'honneur de beaucoup de sociétés savantes et académies (parmi lesquelles l'Académie Yougoslave/. Dans sa grande œuvre *La Turquie d'Europe*/Paris, 1840/ qui est considérée comme la plus solide et impartiale « découverte » des pays et des peuples balkaniques, Boué a cité comme source très digne de confiance les « poésies recueillies dans la Dalmatie, la Bosnie, la Croatie et l'Herzégovine » c'est-à-dire *La Guzla* du spirituel mystificateur Mérimée. Le « cas Boué » est, par conséquent, à ajouter aux nombreuses et non moins glorieuses de ces victimes.

Liljana Todorova : Sur les traces de Xavier Marmier au Monténégro/ Godišen Zbornik — Annuaire de la Faculté de Philosophie de l'Université de Skopje, t. 20, 1968/. C'est un fragment de la thèse que l'assistante à la Faculté de Philosophie de Skopje, Mme Todorova prépare pour la Faculté des Lettres de Paris, où le professeur Ch. Dédéyan a fait inscrire son sujet : *X. Marmier chez les Slaves du Sud.*

Le Jurassien Marmier, membre de l'Académie Française, s'il peut aujourd'hui être considéré comme un des écrivains *minores* n'en mérite pas moins d'être lu et étudié ainsi que l'ont fait autrefois A. Estignard et P. Moreau (celui-ci à l'époque où il était à Besançon, avant d'être nommé à la Sorbonne).

Pour la Yougoslavie Marmier est digne d'être évoqué comme auteur d'un des meilleurs récits de voyage le long de la côte orientale de l'Adriatique, à partir de Trieste jusqu'aux Bouches de Kotor et terminé par une ascension au Monténégro. Par ses recherches faites à Paris, à Pontarlier/ville natale de Marmier/ et à Besançon l'auteur de ce tirage à part établit les préparatifs et les étapes de ce voyage, publié en 1852 sous le titre de *Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro.* Après avoir évoqué le rôle de cet écrivain qui est, comme on sait, avec Philarète Chasles un des fondateurs de la littérature comparée et enseignée en chaire, on précise l'origine de l'intérêt de Marmier pour le folklore et les poésies traditionnelles des pays considérés à cette époque comme « inexplorés ». Cependant la préparation livresque de Marmier a été solide et il a pu commencer son voyage d'études (mais non sans agrément), enchanté de voir du « nouveau » et toujours prêt à s'informer auprès des gens compétents dans les villes où il faisait escale. Plein de sympathie pour les paysages et pour les costumes hauts en couleurs qu'il a su décrire avec un style charmeur. Ce voyage, sur lequel Mme Todorova a pu recueillir aussi des données en Yougoslavie, est un sujet qui mérite une thèse qui, espérons-le, pourra bientôt être présentée.

BIBLIOGRAPHIE DE LA LITTÉRATURE CROATE EN LANGUE FRANÇAISE

A) Œuvres littéraires traduites

TABLE DES MATIÈRES

I. Notes préliminaires

1. La bibliographie des *Œuvres littéraires traduites* n'est qu'une partie de la *Bibliographie de la littérature croate en langue française.* Cette bibliographie générale englobera, outre les œuvres littéraires traduites, toute la littérature scientifique et critique concernant la littérature croate, écrite en français, par des auteurs croates, yougoslaves ou étrangers. On y rangera également les livres, études et articles qui, ayant pour centre d'intérêt par exemple l'histoire croate, ou la culture croate, ou une autre littérature yougoslave, ou la littérature slave en général, traitent accessoirement de la littérature croate. Il en ira de même pour les récits de voyage en Croatie faisant allusion à des situations littéraires ou à des œuvres littéraires/Exemple : le livre de l'abbé Lucien Vigneron, *Autriche, Croatie, Hongrie. Entre les Alpes et les Carpathes...*, Paris, 1883.

Il est à souhaiter que cette bibliographie générale de la littérature croate en langue française ne soit plus un jour qu'une partie d'une œuvre plus considérable : une bibliographie de la littérature croate en langues étrangères.

Une bibliographie a son utilité propre, qui est d'ouvrir la voie à toutes sortes de recherches : dans ce cas précis, elle ne saurait être autre chose qu'un point de départ pour des études qui permettront de répondre aux questions suivantes : quel accueil la littérature croate a-t-elle reçu en France ? Quelles réflexions, quels jugements a-t-elle suscités ? Dans quels cercles a-t-elle fait son chemin ? Quelles furent les œuvres les plus appréciées ? Les époques les plus connues ? Les écrivains les plus traduits ? Les personnalités qui ont le plus contribué à leur diffusion ? etc.

La bibliographie sera donc l'instrument de base auquel aura recours, pour ses analyses, ses examens et ses interprétations, quiconque sera désireux d'aboutir à une conclusion générale.

2. J'ai dit que cette première partie de la Bibliographie de la littérature croate en langue française ne contenait que des traductions d'œuvres *littéraires*. Par « œuvres littéraires », j'entends en général poésie, prose narrative et littérature dramatique. Le choix est plus délicat lorsque le genre littéraire de l'œuvre est indéterminé. Exemple : peut-on classer dans les œuvres littéraires au sens strict du mot les notes de Kaštelan ayant pour titre *La lumière de la Dalmatie* (publiées dans *Yougoslavie* en 1951) ? Les reportages de Šinko et Jelić parus dans la même revue ? Les réflexions de Desnica sur l'île de Susak ? L'essai de Krleža intitulé *Le cas Marty-Tillon* (publié par *Questions actuelles du socialisme* en 1952) ? J'ai décidé que oui et j'ai rangé ces œuvres-limites dans la première partie de la bibliographie. De même pour les essais consacrés aux problèmes généraux de la littérature et de l'art. Exemple : un essai d'Ujević intitulé *Le crépuscule de la poésie*, publié dans le journal belgradois *La Yougoslavie*, n° 6-1-1930.

Toutefois, j'ai gardé pour la partie de la bibliographie réservée à la littérature scientifique et critique les essais consacrés à des questions littéraires concrètes ou essentiellement orientés vers l'analyse de certains phénomènes concrets de la littérature croate. Quelques exceptions sont à noter là aussi. C'est ainsi que j'ai rangé dans la première partie les articles et essais qui, tout en traitant d'un phénomène concret, tendent vers une synthèse générale de la littérature ou de l'histoire croates, et qui par conséquent dépassent de beaucoup leur propos initial. Exemple : un essai de Krleža sur les stèles ; un autre sur l'art plastique au moyen âge, un essai de Šegedin intitulé *Tabou*. Mais j'ai réservé pour l'autre partie la majorité des essais publiés dans l'ouvrage intitulé *Nouvel essai yougoslave*, Maribor, 1965. Par contre, dans la première partie, j'ai introduit des essais et des notes qui, sans traiter directement des problèmes de la littérature croate, ont atteint un degré de perfection et de pureté qui les place au rang des grandes créations littéraires. Exemple : l'essai de Krleža sur Račić.

Il est bien entendu que ce choix est arbitraire et peut donner prise à toutes les objections. Cependant, si erreur il y a, elle me semble peu considérable.

Si certaines questions ayant trait à la place de telle ou telle unité bibliographique restent litigieuses, il sera facile de faire toutes les corrections souhaitables quand la bibliographie sera terminée.

3. Pour élaborer cette bibliographie, j'ai utilisé entre autres :
— les catalogues de quelques bibliothèques,
— les bibliographies existantes.

J'ai consulté les catalogues suivants :

1º Stručni katalog Nacionalne i sveučilišne biblioteke u Zagrebu (catalogue des matières de la bibliothèque nationale et universitaire de Zagreb).

2º Catalogue des matières de la Bibliothèque de l'Université de Lyon.

3º Catalogue de la Bibliothèque slave de Paris.

4º Catalogue de l'École nationale des langues orientales vivantes de Paris.

5º Catalogue des matières de la Bibliothèque nationale de Paris.

6º Catalogue général des auteurs de la Bibliothèque nationale de Paris.

J'ai utilisé les bibliographies suivantes :

1º Nikola S. Petrović.
Ogled francuske bibliografije o Srbima i Hrvatima 1544-1900 ; pribrao i sredio Nikola S. Petrović.
Essai de bibliographie française sur les Serbes et les Croates 1544-1900, par Nicholas Pétrovitch.
Izdanje Srpske Kraljevske Akademije, Nauke filozofske i filoloske, knjiga 3.
Beograd 1900 (Édition de l'Académie royale serbe, sciences philosophiques et philologiques, livre 3, Belgrade, 1900).

2º R. J. Odavitch, professeur au lycée de Belgrade.
Essai de bibliographie française sur les Serbes, Croates et Slovènes, depuis le commencement de la guerre actuelle, chez l'auteur, 42, rue Denfert-Rochereau, Paris, 1918.

3º Pavle Popović et Miodrag Ibrovac.
Essai de Bibliographie française de la littérature yougoslave. Extrait du *Monde slave*, t. II, mai 1931.

4º Bibliographie balkanique 1931-1932, rédigée par Léon Savadjan, Société générale d'Imprimerie et d'édition, Paris, 1933.

5º M. Deanović, R. Maixner, Jean-Dayre, Bibliographie, Traductions. *Annales de l'Institut français de Zagreb*, 2e série, nos 2-3, 1953-1954, p. 41-46.

6º Jugoslavenska književnost u inostranstvu sastavili : Aleksandra Grgić i Slobodan Komadinić, 1945-1959, 1945-1960, 1961, 1962, 1963, 1964, 1965, 1966. Jugoslavenska autorska agencija, Beograd, 1959. (La littérature yougoslave à l'étranger — composé par Aleksandra Grgić et Slobodan Komadinić. Agence yougoslave d'auteurs, Belgrade, 1965.)

7º Bibliografija prijevoda djela hrvastki pisaca na strane jezike. Izdanje (šapirografirano) Društvo književnika Hrvatske u

povodu « Zagrebačkih književni razgovora », 1967. (Bibliographie des œuvres des écrivains croates traduites en langues étrangères — ronéotypé — édité par l'Association des écrivains croates, à l'occasion des Entretiens littéraires de Zagreb, 1967.)

8° Predrag Matvejević : Une sélection bibliographique. Les lettres yougoslaves contemporaines par-delà les dogmes exaspérants. *Le Monde*, supplément au n° 7368, 21 septembre 1968, p. 5.

Catalogues et bibliographies déjà existantes m'ont été d'un très précieux secours. Si je me suis cependant contraint de vérifier à part chaque unité bibliographique, ou presque, c'est que les notations de ces études obéissaient la plupart du temps à des critères différents des miens. Voici un exemple pris au hasard : dans la bibliographie Popović-Ibrovac, il est indiqué que R. Katalinić-Jeretov a publié dans la *Revue yougoslave*, décembre 1919, p. 708-709, une poésie intitulée *La légende istrienne*. En vérifiant, j'ai découvert qu'il s'agissait en fait de cinq poésies (Sous les Vénitiens, Sous les Autrichiens, Les libérateurs, L'intruse d'Italie, Pour étrangler la louve), réunies sous un titre commun. Pour le type de bibliographie Popović-Ibrovac, cela ne constitue nullement une omission. Mais c'en est une pour le type qui nous intéresse ici.

La difficulté fut encore plus grande avec d'autres bibliographies où, pour les revues par exemple, figurent la notation de l'année, mais ni la page, ni le nombre d'années de parution. De même, dans les catalogues des bibliothèques, on trouve bien entendu toutes les anthologies, mais sans l'indication du contenu, qui nous semble être ici d'une importance capitale. Dans les bibliographies concernant les recueils de nouvelles ou de poésies figurent d'ordinaire les titres des ouvrages, mais pas la liste des textes qu'ils contiennent. Il en va de même pour d'autres sortes de recueils.

4. La plus grande partie des œuvres traduites se trouve dispersée dans différentes publications. Il a donc fallu examiner :

1° la collection complète des publications traitant des littératures slaves ou yougoslaves, ou seulement de la littérature croate ;

2° la collection complète des publications susceptibles de contenir des œuvres de la littérature croate ;

3° les journaux et hebdomadaires yougoslaves paraissant en langue française, avec une rubrique culturelle, et contenant éventuellement des œuvres de la littérature croate.

Ce travail est à peu près terminé. Jusqu'à présent, j'ai consulté entre autres :

1° *Annales de l'Institut français de Zagreb*,
1re série : 169, 1937-1945 ;
2e série : 1-17, 1952-1965.

2° *The bridge — Most — Le pont — Die Brücke*, Zagreb, n° 1-10, 1966-1968.

3° *Bulletin d'information de Yougoslavie*, Beograd, 1-IV, 1956-1959, paraît une fois par mois. A partir du n° 40, le *Bulletin d'information de Yougoslavie* devient : *Les Nouvelles yougoslaves*, Beograd, 5-XII, 1960-1967.

4° *Croatia*, Zagreb, 1-V, 1941-1944.

5° *L'Écho de Belgrade*, journal yougoslave hebdomadaire, Belgrade, 1-X 1932, 1941.

6° *Esprit*, Paris, 30e année, n° 304, mars 1962.

7° *Europe*, Paris, revue mensuelle, 43e année, nos 435-436-437-438, 1965.

8° *Le monde slave*, Paris, revue mensuelle, n° 1-12, 1-7-1917, septembre 1918.

9° *Le monde slave*, Paris, revue mensuelle, année 1-15, 1924-1938.

10° *Les Nouvelles yougoslaves*, journal hebdomadaire, Beograd, 1-33, 23-3-1929, 2-11-1929.

11° *Les Nouvelles yougoslaves*, Paris, éd. par l'Agence yougoslave d'information, bimensuel, un certain temps hebdomadaire, puis parution irrégulière, 1950-1959. En 1959, a cessé de paraître pour fusionner avec *Le bulletin d'information de Yougoslavie*, paru en 1959 à Belgrade, et devenu en janvier 1960, à partir du n° 40, *Les Nouvelles yougoslaves*. Ensuite, parution normale : V-XII, 1960-1967.

12° *Revue des études slaves*, Paris, année 1-46, 1921-1967.

13° *Revue d'histoire littéraire de la France*, Paris, 1931-1966.

14° *Revue internationale des études balkaniques*, Beograd, année I-III, 1934-1937.

15° *Revue de littérature comparée*, Paris, t. 10-40, 1930-1966.

16° *Revue slave*, Varsovie, année I-II, 1878-1879.

17° *La Revue slave*, Paris, t. I-III, 1906-1907.

18° *La Revue yougoslave*, Paris, année I-II, 1919-1920.

19° *Les Temps Modernes*, Paris, année 1-23, 1945-1967.

20° *La Yougoslavie*, journal bihebdomadaire, Belgrade, année I-IV, 1929-1932.

21° *Yougoslavie*, Beograd, éd. par l'Union des journalistes de la R. F. R. Y., année I-II : 1947-1948.

22° *Yougoslavie*, Beograd. Revue illustrée, nos 1-18, 1949-1959.

5. Cette bibliographie n'a pas la prétention d'être absolument complète. Cependant, le travail essentiel ayant été fait, je la considère comme terminée, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'est pas susceptible d'être complétée par la suite. Des revues resteraient à examiner. Certaines indications devraient être vérifiées. Exemple : dans la revue *Croatia*, V-1943, p. 6-9, a paru un texte intitulé *Zagreb en* 1880, qui est extrait de l'ouvrage de Louis de la Roque *Trois mois en Croatie* (livre imprimé en 1880 sous le pseudonyme de Ljudevit Prijatelj). Or, une note accompagnant l'extrait en question précise que l'auteur a rassemblé ses matériaux avec l'aide de Šenoa, *dont il aurait traduit en français deux romans*, *L'or de l'orfèvre* et *Diogène*. J'ai donc cherché, et j'ai trouvé, dans le livre de Milan Šenoa *Mon père* (Moj Otac), paru à Zagreb en 1933, un passage signalant la publication de *L'or de l'orfèvre* et de *Diogène* en traduction française, dans le *Monde illustré*, en 1879-1880. Mais de son côté, F. Marković, dans l'étude fondamentale qu'il a consacrée à Šenoa (Spomen knjiga Matice Hrvatske 1892) dit simplement que *Diogène* a paru en traduction française dans le *Monde illustré*. Je n'ai pas encore eu l'occasion de vérifier ces données, mais je les ai acceptées malgré tout comme exactes. et introduites dans ma bibliographie. Par contre, je n'y fais pas figurer la traduction de *L'œillet de la tombe du poète*, dont Marković affirme qu'elle a été publiée par la *Revue slave* (Varsovie) : je n'ai pas trouvé trace de cette traduction dans les numéros que j'ai vérifiés, et selon moi, Marković aurait conclu à son existence sur la foi d'une lettre envoyée par la *Revue slave* à Šenoa, auteur de la nouvelle.

6. Les unités bibliographiques ont été établies d'après le modèle suivant : nom et prénom de l'auteur ; titre complet ; nom et prénom du traducteur ; lieu et année de parution ; nombre de pages ; pour les revues, nombre d'années de parution, numéro, page. Pour les recueils et anthologies, table des matières complète de la partie concernant la littérature croate.

En ce qui concerne l'orthographe des noms d'auteurs, j'ai adopté, pour l'ordre chronologique, l'orthographe phonétique de la langue croato-serbe, abandonnant toute autre orthographe éventuellement adoptée par telle ou telle publication ; pour l'ordre des auteurs, j'ai fait suivre entre parenthèses les noms ainsi orthographiés de leur transcription phonétique en français.

7. La bibliographie comprend deux parties et un appendice. La base de la bibliographie est constituée par la partie « ordre chronologique ». La partie « ordre des auteurs » aurait pu être remplacée

par plusieurs index, dont un « index des auteurs ». Il m'a paru, de loin, plus commode et plus utile d'ajouter à l'ordre chronologique un ordre des auteurs qui souvent remédie aux manques du premier. Pour les mêmes raisons, j'ai ajouté pour finir une nomenclature des anthologies et recueils, bien qu'ils figurent déjà dans l'ordre chronologique.

8. Cette bibliographie s'arrête au 23 septembre 1968.

Stanko Lasic.

II. ORDRE CHRONOLOGIQUE

DATE INCONNUE

1) IVO VOJNOVIĆ

LA SIRÈNE

(récit)

Traduction dans

Les mille nouvelles nouvelles, nº 24.

1813

2) IGNACIJE GJORGJIĆ

LE VER LUISANT

(poésie)

Traduction de Charles Nodier.

Télégraphe officiel des provinces illyriennes, Ljubljana, 20 juin 1813.

1821

3) IGNACIJE GJORGJIĆ

LA LUCIOLE

(poésie)

Traduction de Charles Nodier.

Smarra, 1821-1832.

1827

3) A. KAČIĆ

LES FIANÇAILLES DE VOIVODE

(poésie)

Mélodies romantiques, 1827.

Choix de nouvelles ballades de divers peuples, p. 76-79.

1838

4) IVAN GUNDULIĆ

OSMAN

dans : Antoine de Sorgo

Fragments sur l'histoire politique et littéraire de l'ancienne république de Raguse et sur la langue slave : *Osman*, poème illyrien en vingt chants (avec la traduction en prose des chants VIII et XIV).

Revue du Nord, Paris, nº 8, 1838.

Tirage à part, Paris, 1839.

1878

5) IVAN MAŽURANIĆ

LA MORT DE SMAIL-AGA ČENGIĆ

(poème)

Traduction de C. Courrière.

Revue britannique, avril 1878, p. 405-408.

1879

6) PETAR PRERADOVIĆ

P. KONARREWSKA, PIERRE PRERADOWITSCH, poète croate, sa vie, ses œuvres.

Écrit en croate, traduction de Sylvène Grandvil (l'article contient de nombreux vers de Preradović).

Revue slave (Varsovie), t. III, 1879, p. 341-359.

6*a*) AUGUST ŠENOA

1) L'OR DE L'ORFÈVRE (roman).

2) DIOGÈNE (roman).

Le Monde illustré, 1879-1880.

1880

7) A. MIHANOVIĆ

LA PATRIE CROATE

(poésie)

Traduction d'Henri Carion dans :

Ljudevit Prijatelj (pseudonyme de Louis de la Roque) : *Trois mois en Croatie*, Paris, 1880.

1897

8) EMERIC DE TKALAC

SOUVENIRS DE JEUNESSE D'UN CROATE

Traduit du croate par Auguste Dietrich.

Revue britannique, Paris, 1897 ; t. I, p. 81-126, 337-376 ; t. II, p. 197-229 ; t. III, p. 107-126 ; t. IV, p. 99-112 ; t. V, p. 119-138, 251-292 ; t. VI, p. 85-112.

1903

9) IVAN MAŽURANIĆ

(Une épopée chrétienne des Slaves du Sud.)

LA MORT DE SMAIL-AGA TCHENGUITCH

(poème)

Introduction (308-310) d'Ivan Koriac (traduction intégrale en prose).

La Revue slave, Paris, t. I, 1906, p. 310-331.

1917

10) IVO VOJNOVIĆ

LA RÉSURRECTION DE LAZARE

(théâtre)

Traduction de Christiane Solvejgs (Mme Charles Loiseau).

Le Monde slave, 1re année, n° 5, novembre 1917, p. 651-672.

1918

11) VLADIMIR NAZOR

LE VAISSEAU DE ZVONOMIR

(poésie)

Traduction de M. I.

La patrie serbe, II, 1918, p. 208.

12) PETAR PRERADOVIĆ (Pierre Préradovitch)

LE VOYAGEUR ÉGARÉ

(poésie)

Traduction de M. Milinkevic.

Patrie serbe, II, p. 214-216.

1918

13) IVAN GUNDULIĆ (Ivan Goundoulitch)

O BELLE O CHÈRE O DOUCE LIBERTÉ

(Extrait de « Dubravka » — avec une brève introduction sur Gundulić.)

Revue yougoslave, 1re année, no 1-2, 1-16 mars 1919, p. 3-7.

14) R. KATALINIĆ-JERETOV (R. Katalinitch-Yérétov)

LA LÉGENDE ISTRIENNE

Revue yougoslave, II, décembre 1919, p. 708-709.

15) VLADIMIR NAZOR

LA LUTTE

(poésie)

Traduction de E. N.

Revue yougoslave, 1re année, no 1-2, 1er-16 mars 1919, p. 38-39.

16) VLADIMIR NAZOR

MARKO KRALIEVITCH EN ISTRIE

(récit)

Traduction de Mlle Y. Popovitch.

Revue yougoslave, 1re année, no 3-4, 1er-16 avril 1919, p. 121-129.

17) PETAR PRERADOVIĆ

LE LEGS SACRÉ DE L'AIEUL

(poésie)

Revue yougoslave, 1re année, no 3-4, 1er-16 avril 1919, p. 114.

18-22) ANTHOLOGIE DE POÈMES YOUGOSLAVES CONTEMPORAINS par Ph. Lebesque et B. Tokine, Paris, 1919.

1) DRAGUTIN DOMJANIĆ

Loin, loin.

2) V. CERINA

Peine de prison.

3) R. KATALINIĆ JERETOV

La mer,

Petite histoire de poète.

4) VLADIMIR NAZOR

Le vaisseau de Zvonimir.

5) AUGUSTIN (TIN) UJEVIĆ
Au confessionnal secret,
Aux dames de pierre.
(Traduction de l'auteur.)

23) ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE YOUGOSLAVE
par L. C. Meurville.
Ljubljana, 1919.

1920

24) RIKARD KATALINIĆ JERETOV
par L. C. Meurville.
Ljubljana, 1919.

1920

24) RIKARD KATALINIĆ JERETOV
LA CHANSON D'UN PEUPLE VIVANT
(notes)
Revue yougoslave, 2e année, no 5-6, mai-juin 1920, p. 167.

25) SILVIJE STRAHIMIR KRANJECEVIĆ
L'IMAGE DU CHRIST
(poésie)
Traduction de Mme Y. I.
Revue yougoslave, 2e année, no 12, décembre 1920, p. 518.

26) VLADIMIR NAZOR
NOUS NE T'AVONS PAS PERDUE, NOTRE ISTRIE
(poésie)
Revue yougoslave, 2e année, no 3-4, mars-avril 1920, p. 81-83.

24) M. VETRANOVIĆ
LES LAMENTATIONS
DE SARAH DU « SACRIFICE D'ABRAHAM »
(théâtre, extrait)
Traduction de Ph. Lebesque.
Le monde nouveau, octobre 1920, p. 2292.

25) IVO VOJNOVIĆ
CRÉPUSCULE
(théâtre)
Traduction de Mme T. de V.
Revue yougoslave, 2e année, no 9-10, septembre-octobre 1920, p. 333-352.

26-28) ANNIE CELLA

VERS LIBRES

Poésie lyrique yougoslave la plus moderne

Traduite en français par Annie Cella, page de titre dessinée par Tomislav Krizman.

Zagreb, 1920, p. 1640, achevé d'imprimer le vingt-cinq juin mil neuf cent vingt pour Annie Cella.

1) G. KRKLEC
Le matin,
Le matin fatigué,
Les coussins,
Midi dans la forêt,
Les mains,
Minuit devant les fenêtres.

2) MIROSLAV KRLEŽA
Le crépuscule rouge,
Cantique,
Cantique automnal,
Jour de mort de septembre.

3) A. B. ŠIMIĆ
Le somnambule,
Les métamorphoses,
L'incendie,
Les femmes disparues,
Chansons du malade.

1921

29) IVO VOJNOVIĆ

ALLONS ENFANTS
(théâtre)

Revue de Genève, 1921.

1925

30) IVAN BUNIĆ

QUELQUES VERS TRADUITS DANS

La Yougoslavie, ouvrage rédigé par Milivoj Pavlović et Étienne Laurent, Belgrade, 1925, p. 155.

31) IVAN GUNDULIĆ

OSMAN
(poème)

Traduction d'un court extrait dans
La Yougoslavie, Belgrade, 1925, p. 154.

32) SISKO MENČETIĆ

BÉATITUDE
(poème)

Traduction de M. Pavlović dans
La Yougoslavie, Belgrade, 1925, p. 152.

33) DINKO RANJINA

O MES ÉTOILES D'AMOUR
(poésie)

Traduction de M. Pavlović dans
La Yougoslavie, 1925, p. 152-153.

1926

34) IVAN MAŽURANIĆ

LA MORT DE SMAIL-AGA ČENGIĆ
(poème)

Traduit du croate par Petar Pekić avec une préface sur l'auteur, Zagreb, 1926.

1927

35) IVAN MAŽURANIĆ

LA MORT DE SMAIL-AGA ČENGIĆ

Poème traduit du croate par Petar Pekić, 2e édition.
Introduction d'Émile Haumant, préface du traducteur, Paris librairie Picaert, 1927, in-8o, 48 p.

1929

36) OLINKO DELORKO

LA CHANSON DE L'HOMME ÉTOUFFÉ SOUS LE MENSONGE
(poésie)

La Yougoslavie, Belgrade, 1929, no 14-28, p. 4.

37) JOSIP KOSOR

LA LUNE EN THESIS

(poésie)

Les nouvelles yougoslaves, 1re année, n° 27, 21-9-1929, p. 3.

38) IVAN KOZARAC

AUPRÈS DES FEUX DES GARDIENS DE CHEVAUX

(court récit)

Les nouvelles yougoslaves, 1re année, n° 19, 27-7-1929, p. 3.

39) G. KRKLEC

JOURNÉE BLANCHE

La Yougoslavie, 30 décembre 1929.

40) MIROSLAV KRLEŽA

EXTRAIT DES « GLEMBAJ »

(théâtre)

Les nouvelles yougoslaves, 1re année, n° 4, 13 avril 1929, p. 3.

41) VLADIMIR NAZOR

LE ROI LABOUREUR

Petar Krešimir, roi croate

(poésie)

Les nouvelles yougoslaves, 1re année, n° 19, 27-7-1929, p. 3.

42) ANTUN BRANKO ŠIMIĆ

LA CHANSON D'ÉTÉ

(poésie)

Les nouvelles yougoslaves, 1re année, n° 8, 11-5-1929, p. 3.

43) AUGUSTIN UJEVIĆ

PRIÈRE A LA MÈRE DE DIEU
POUR LA SERVANTE DE DIEU DORA REMEBOT

(poésie, six strophes seulement)

Les nouvelles yougoslaves, 1re année, n° 3, 6-6-1929, p. 5.

1930

44) TIN UJEVIĆ

LE CRÉPUSCULE DE LA POÉSIE

(article)

La Yougoslavie, Belgrade, n° 2, 6-1-1930, p. 7.

1931

45) XAVER SARDOR GJALSKI

NOTRE VOISIN DOBROMIR BOSILJKOVIĆ
(récit)
(fragment du recueil « Sous les vieux toits »)
La Yougoslavie, Belgrade, nº 23, 17-6-1931, p. 2 et 3.

46) JOSIP KOZARAC

LA FORÊT SLAVONNE
(récit)
La Yougoslavie, Belgrade, nº 31, 23-9-1931, p. 2 et 3.

47) A. G. MATOŠ

L'AMI
(récit)
LA SIESTE
(récit)
La Yougoslavie, Belgrade, nº 15, 22-4-1931, p. 2.

48) VLADIMIR NAZOR

DIVIĆ GRAD
La Yougoslavie, Belgrade, nº 28, 13-8-1931, p. 2 et 3 et nº 29, 26-8-1931, p. 2 et 3.

49) DINKO ŠIMUNOVIĆ

UN AMOUR ÉNIGMATIQUE
(récit)
La Yougoslavie, Belgrade, nº 8, 1-3-1931, p. 2 et 3.

50) VERKA ŠKURLA-ILIJIĆ

L'AGONIE
(récit)
La Yougoslavie, Belgrade, 4e année, nº 4, 27-1-1931, p. 2 et 3.

1932

51) VERKA ŠKURLA-ILIJIĆ

ZAGREB DE NOS RÊVES
(notes)
L'Écho de Belgrade, 1re année, nº 1, 1-12-1932, p. 2.

1933

52) VLADIMIR NAZOR

LE VAISSEAU DE ZVONIMIR

(poésie)

Traduction de M. Ibrovac.

L'Écho de Belgrade, 2e année, no 5, 1-2-1933, p. 2.

53) TIN UJEVIĆ

FEMMES PARMI LES REINES

(poésie)

Traduction de M. Ibrovac.

L'Écho de Belgrade, 2e année, no 5, 1-2-1933, p. 2.

54) ĐURO VILOVIĆ

LE MIDI CROATE

Traduction d'Ivo Hergešić et Raymond Warnier, Zagreb, 1933 (ronéotypé).

55-71) JEAN DAYRE

ANTHOLOGIE DES CONTEURS CROATES 1880-1930

Textes traduits et présentés par Jean Dayre.

Zagreb, 1933. Édition de la Matica hrvatska, p. 1-340.

1) Introduction et notes, III-XV.

2) IVO ANDRIĆ
En prison (récit), p. 259-269.

3) IVANA BRLIĆ-MAŽURANIĆ
La forêt de Stribor (récit), p. 103-123.

4) MILE BUDAK
A qui est le Velebit (récit), p. 223-235.

5) AUGUST CESAREC
La maison Skrinjar : enfants illégitimes (récit), p. 293-325.

6) KSAVER SANDOR DALSKI
Perillustris se generosus Cintek (récit), p. 1-45.

7) SLAVKO KOLAR
Crise (récit), p. 235-259.

8) JOSIP KOZARAC
Trois jours chez son fils (récit), p. 45-61.

9) MIROSLAV KRLEŽA
Baraque cinq bis (récit), p. 269-293.

10) JANKO LESKOVAR
La pensée de l'éternité (récit), p. 69-79.

11) ANTUN GUSTAV MATOŠ
Probité (récit), p. 79-87.

12) ALIJA NAMETAK
Soleil (récit), p. 325-336.

13) VLADIMIR NAZOR
L'eau (récit), p. 123-171.

14) MILUTIN NEHAJEV
La grande ville (récit), p. 185-223.

15) VJENCESLAV NOVAK
Dans la maison de la mendiante (récit), p. 61-69.

16) MILAN OGRIZOVIĆ
Dieu (récit), p. 171-185.

17) DINKO SIMNANOVIĆ
Le lâche (récit), p. 87-109.

1934

72) VLADIMIR NAZOR

STATUE
(poésie)

à Ivan Meštrović
L'Écho de Belgrade, 3e année, 12-1, p. 2.

1935

73) DINKO ŠIMUNOVIĆ

LE RÉCIT DES MAINS
L'Écho de Belgrade, 4e année, no 34, 18-9-1935, p. 2-4.

74) AUGUSTIN UJEVIĆ

ÉTOILES HAUTES
(poésie)

Traduction de S. et M. Ibrovac.
L'Écho de Belgrade, 4e année, no 28, 17-7-1935, p. 2.

75) DRAGUTIN DOMJANIĆ

DEVANT LA CHEMINÉE
(poésie)

Traduction de Mme Savka Ibrovac.
L'Écho de Belgrade, 4e année, no 28, 17-7-1935, p. 2.

76) MIHOVIL NIKOLIĆ

DEUX AMES
(poésie)

Traduction de Mme Savka Ibrovac.
L'Écho de Belgrade, 4e année, no 28, 17-7-1935, p. 2.

77) FRAN GALOVIĆ

CHILDE HAROLD
(poésie)

Traduction de Miodrag Ibrovac.
L'Écho de Belgrade, 4e année, no 28, 17-7-1935, p. 2.

78) BOŽO LOVRIĆ

OLIVIERS
(poésie)

Traduction de Mme Savka Ibrovac.
L'Écho de Belgrade, 4e année, no 28, 17-7-1935, p. 2.

79-110) MIODRAG IBROVAC

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE YOUGOSLAVE
DES XIXe ET XXe SIÈCLES

avec une introduction et des notes par Miodrag Ibrovac, professeur à l'université de Belgrade, en collaboration avec Mme Savka Ibrovac, professeur agrégé des lettres, Paris, Librairie Delagrave, 1935.

1) MIODRAG IBROVAC
Introduction, XI-XXIX.

2) TUGOMIR ALANPOVIĆ
Rencontre, p. 115.
Traduction de M. Ibrovac.

3) DANKO ANDELINOVIĆ
Labour, p. 283.
Traduction de M. Ibrovac.

4) MILAN BEGOVIĆ
Le coquassier, p. 140.
Traduction de S. et M. Ibrovac.

5) DOBRIŠA CESARIĆ
Nouveau départ, p. 357,
Toute vie a des fissures,
En chemin de fer, p. 358.
Traduction de M. Marković.

6) VLADIMIR CERINA
Silence, p. 305.
Traduction de S. et M. Ibrovac.

7) DRAGUTIN DOMJANIĆ
Spleen distingué, p. 136,
Brouillards, p. 136,
Figurines, p. 137.
Traduction de S. et M. Ibrovac.

8) MIROSLAV FELDMAN
Chanson, p. 338.
Traduction de M. Marković.
Il n'est pas de jour, p. 339.
Traduction de M. Marković.

9) VILKO GABARIĆ
Vendange, p. 265.
Traduction de S. et M. Ibrovac.

10) RIKARD KATALINIĆ-JERETOV
Rêve d'amour, p. 97.
Traduction de M. Ibrovac.

11) SILVIJE STRAHIMIR KRANJČEVIĆ
La guzla.
Traduction de M. Ibrovac.
Le pardon.
Traduction de S. et M. Ibrovac.
L'image du Christ.
Traduction de S. Ibrovac, p. 88-91.

12) GUSTAV KRKLEC
Pays natal (I-III),
La grande aurore.
Traduction de M. Ibrovac, p. 333-336.

13) MIROSLAV KRLEŽA
La guêtre, p. 309.
Traduction de S. et M. Ibrovac.

14) ANTUN GUSTAV MATOŠ
En guise de jouet, p. 118.
Traduction de S. Ibrovac.

15) IVAN MAŽURANIĆ
La mort de Smaïl-Aga Čengić,
Fragment du chant III, p. 24-27.
Traduction de M. Ibrovac.

16) ANTUN MIHANOVIĆ
La patrie croate, p. 31.
Traduction de M. Ibrovac.

17) ZVONKO MILKOVIĆ
Angelus, p. 263.
Traduction de S. et M. Ibrovac.

18) VLADIMIR NAZOR
Premier amour.
Traduction de M. Ibrovac.
Hymne.
Traduction de S. Ibrovac.
Les puits.
Traduction de M. Ibrovac.
Le hallier.
Traduction de S. et M. Ibrovac.
Le vaisseau de Zvonimir.
Traduction de M. Ibrovac.
La statue.
Traduction de M. Ibrovac, p. 165-171.

19) PETAR PRERADOVIĆ
L'aurore éclate.
Traduction de M. Ibrovac.
Le legs de l'aïeul.
Traduction de A. Arnautović.
A la Slavie.
Traduction de M. Ibrovac, p. 40-42.

20) DURO SUDET
Les mains, p. 361-362.
Traduction de M. Ibrovac.

21) AUGUST ŠENOA
Prière à l'amour, 66.
Traduction de M. Marković.

22) ANTUN BRANKO ŠIMIĆ
Repas de pauvres.
Traduction de S. Ibrovac.
Notre corps et nous.
Traduction de S. Ibrovac, p. 329-330.

23) STANISLAV SIMIĆ
Le départ, p. 372.
Traduction de S. Ibrovac.

24) NIKOLA ŠOP
La mort de ma grand-mère.
Traduction de S. Ibrovac.
Appel au doux Jésus.
Traduction de M. Ibrovac, p. 369-370.

25) DRAGUTIN TADIJANOVIĆ
Ballade des brebis égorgées, p. 376.
Traduction de M. Ibrovac.

26) ANTE TREŠIĆ-PAVIČIĆ
Icare.
Traduction de S. et M. Ibrovac.
Avec la nature.
Traduction de M. Ibrovac, p. 99-101.

27) AUGUSTIN (TIN) UJEVIĆ
Prière à Notre-Dame pour Dora Remebot (I-IV).
Traduction de M. Ibrovac.
Complainte quotidienne.
Traduction de S. et M. Ibrovac.
Départ,
Les hauts peupliers.
Traduction de S. et M. Ibrovac, p. 285-291.

28) GUIDO TARTAGLIA
Printemps.
Traduction de M. Marković.
Faubourg.
Traduction de M. Ibrovac, p. 331-332.

29) VLADIMIR VIDRIĆ
Adieu.
Traduction de M. Ibrovac.
Gonzague.
Traduction de S. et M. Ibrovac, p. 162-163.

30) VLADO VLAJSAVLJEVIĆ
Lettre d'émigré, p. 354.
Traduction de M. Ibrovac.

31) STANKO VRAZ
Le baiser, p. 28.
Traduction de M. Ibrovac.

32) LJUBO WIESNER
Reflets.
Traduction de S. et M. Ibrovac.

Inscription dans la forêt.
Traduction de M. Ibrovac.
Tristesse du soir.
Traduction de M. Ibrovac, p. 235-237.

1936

111) GUSTAV KRKLEC

VOYAGE A TRAVERS LA NUIT

Traduction de M. Ibrovac.
L'Écho de Belgrade, 1re année, nº 4, 29-1-1936.

1937

112) FRANO ALFIREVIĆ

PIÉTÉ

(poésie)

Traduction de S. Ibrovac dans l'étude : Miodrag Ibrovac : *La poésie yougoslave contemporaine*, Belgrade, 1937, p. 53.

113) MIROSLAV FELDMAN

CHANT DES BALKANS

(poésie, extraits)

Traduction de M. Ibrovac dans l'étude : Miodrag Ibrovac : *La poésie yougoslave contemporaine*, Belgrade, 1937, p. 51.

114) VJEKOSLAV MAJER

LA JEUNE FILLE MORTE

(poésie)

Traduction de M. Ibrovac dans l'étude : Miodrag Ibrovac : *La poésie yougoslave contemporaine*, Belgrade, 1937, p. 51-52.

1938

115) JERONIM KORNER

HYMNE AU CHRIST

(poésie)

L'Écho de Belgrade, 7e année, nº 15, 13-4-1938, p. 1.

116) SILVIJE STRAHIMIR KRANJČEVIĆ

ELI ELI LAMMA AZAVTANI!

(poésie)

L'Écho de Belgrade, 7e année, nº 15, 13-4-1938, p. 1.

117) AUGUST ŠENOA

LE MENDIANT LUKA

(roman)

fragment

L'Écho de Belgrade, 7e année, nº 43, 7-11-1938, p. 2-4.

118) E. KUMIČIĆ

ÊTRE HORS DU COMMUN

(récit)

Annales de l'Institut français de Zagreb, 1re et 2e années, nº 5-6, 1937-1938, p. 316-335.

119) IVAN GUNDULIĆ

OSMAN

Traduction des chants VII, VIII et XIV par Antun Sorgo.

Annales de L'Institut français de Zagreb, 1re et 2e années, 1937-1938, p. 252-269.

1939

120) MIRKO BOGOVIĆ

LA GLOIRE ET L'AMOUR

(récit)

Annales de l'Institut français de Zagreb, 3e année, nº 10, 1939, p. 150-184.

1940

121) VLAKO BUKOVAC

A PARIS

(souvenirs)

Annales de l'Institut français de Zagreb, 4e année, nº 15-14, 1940, p. 216-235.

122) A. G. MATOŠ

UNE ÂME

(récit)

Annales de l'Institut français de Zagreb, 4e année, nº 12, 1940, p. 45-49.

123) A. G. MATOŠ

LA BELLE HÉLÈNE

(récit)

Annales de l'Institut français de Zagreb, 4e année, nº 12, 1940, p. 49-58.

1941

124) J. E. TOMIĆ

LES RIVAUX
(récit)

Traduction de Jean Dayre.
Annales de l'Institut français de Zagreb, nº 18-19, juillet-décembre 1941, p. 232-252.

125) A. G. MATOŠ

LE MOINEAU
(récit)

Traduction de Jean Dayre.
Annales de l'Institut français de Zagreb, 5e année, nº 15-17, 1941, p. 120-124.

126) A. G. MATOŠ

J'AI TUÉ
(récit)

Traduction de Jean Dayre.
Annales de l'Institut français de Zagreb, 5e année, nº 15-17, 1941, p. 115-120.

1942

127) KSAVER SANDOR GJALSKI

VEILLE DE NOËL
(récit)

Traduction de J. C.
Croatia, Zagreb, 1942, nº 2, p. 10-16.

128) A. MILANOVIĆ

LA PATRIE CROATE
(poésie)

Traduction parue dans le livre de Prijatelj *Trois mois en Croatie*, 1880. Le traducteur dont parle Prijatelj est Henri Carion (1812-1892), qui avait élu domicile à Bistra.
Croatia, 3, 1942, p. 3.

129) IVANA BRLIĆ-MAŽURANIĆ

LE SOLEIL GARÇON D'HONNEUR
ET NERA LA JEUNE ÉPOUSÉE
(récit)

Traduit par J. C.
Croatia, IV, 1942, p. 17-20.

130) JOSIP KOZARAC

PREMIER AMOUR

(récit)

Traduit par J. C.

Croatia, 3, 1942, p. 19-20.

131) PETAR PRERADOVIĆ

UN AMOUR MORT

(poésie)

Traduction de Sylvère Grandvil.

NOCTURNE

(poésie)

Traduction de Raoul Petit.

Croatia, 3, 1942, p. 26.

132) A. G. MATOŠ

LA LUMIÈRE ÉTEINTE

(récit)

Traduction de Jean Dayre.

Annales de l'Institut français de Zagreb, 6e et 7e années, nos 20-21-22-23, 1942-1943, p. 204-210.

133) A. G. MATOŠ

LE BALCON

(récit)

Traduction de Jean Dayre.

Annales de l'Institut français de Zagreb, 6e et 7e années, nos 20-21-22-23, 1942-1943, p. 210-220.

134) A. G. MATOŠ

UNE FLEUR AU CARREFOUR

(récit)

Traduction de Jean Dayre.

Annales de l'Institut français de Zagreb, 6e et 7e années, nos 20-21-22-23, 1942-1943, p. 221-227.

1944

135) M. CIKLAR NEHAJEV

UN MATIN A RIEKA

(récit de voyage)

extrait

Croatia, 6, 1944, p. 19.

136) BRANIMIR LIVADIĆ

LA MORT ET LA MER

(récit)

Croatia, 6, 1944, p. 35-37.

137) MILAN BEGOVIĆ

LIDDY

(poésie)

Croatia, 6, 1944, p. 38-39.

138) IVO VOJNOVIĆ

CRÉPUSCULE

Deuxième partie de la Trilogie

Traduction de Mme T. de V. parue en France en 1920.

Croatia, 6, 1944, p. 51-59.

139) ANTE TREŠIĆ-PAVIČIĆ

AVEC LA NATURE

(poésie)

Croatia, 6, 1944, p. 60-61.

140) VIKTOR CAR-EMIN

LE MOUSSE-MARMITON

(récit)

Croatia, 6, 1944, p. 62-64.

141) AUGUSTIN (TIN) UJEVIĆ

DÉPART

(poésie)

Croatia, 6, 1944, p. 70.

142) MIROSLAV KRLEŽA

HODORLAHOMOR LE GRAND

(récit)

Traduction de Jean Dayre.

Annales de l'Institut français de Zagreb, 8e année, no 24-25, 1944, p. 120-144.

143) A. G. MATOŠ

CAMAO ET AUTRES NOUVELLES

avec une note sur l'auteur

Traduction de Jean Dayre.

Table des matières (par ordre de parution dans les *Annales de l'Institut français de Zagreb*) :

1) Une âme.
2) La Belle Hélène.
3) J'ai tué.
4) Le moineau.
5) La lumière éteinte.
6) Le balcon.
7) Une fleur au carrefour.

N'avaient pas paru dans les *Annales* :

8) Camao.
9) Étranges hôtes.
10) Nuit solitaire.

Institut bibliographique croate, Zagreb, 1944, in-8°, p. 254.

1945

144) VLADIMIR NAZOR

MIRACLE A BOL
(récit)

Traduction de Jean Dayre.
Annales de l'Institut français de Zagreb, 1945, 9e année, n° 26-27, p. 290.

1946

145) MIROSLAV KRLEŽA

LE THÈME ADRIATIQUE
(essai)

Yougoslavie-France, Société de coopération culturelle, p. 1 1946.

1947

146) VLADIMIR NAZOR

AVEC LES PARTISANS
(souvenirs)
extrait

Yougoslavie, Belgrade, 1re année, n° 2, décembre 1947, p. 23-24.

1948

147) IVAN GORAN KOVAČIĆ

LA FOSSE COMMUNE

(poésie)

Poème présenté par Marko Ristić et précédé du « Tombeau » de Goran Kovačić, par Paul Éluard.

Traduit du serbo-croate par K. Stojanović et S. Béraud.

Paris, La bibliothèque française, 1948, 91 p.

1949

148) VLADIMIR NAZOR

EN AVANT de Tito

(poésie)

Traduction de Sidonie Jeras.

Yougoslavie, Belgrade, automne 1949, p. 17-18.

149) VOJIN JELIĆ

UNE COOPÉRATIVE SUR LES BORDS DE L'ADRIATIQUE ET UNE AUTRE DANS LA PLAINE DE PANNONIE

(reportages)

Yougoslavie, Belgrade, automne 1949, p. 59-64.

150) ERVIN ŠINKO

JASTREBASKO

(reportage)

Yougoslavie, Belgrade, automne 1949, p. 83-85.

1950

151) MIROSLAV KRLEŽA

LES MARBRES BOGOMILES

(essai)

Les nouvelles yougoslaves, Paris, 1re année, no 2, 5-2-1950, p. 8.

152) MIROSLAV KRLEŽA

EXPOSITION DE LA PEINTURE ET DE LA PLASTIQUE MÉDIÉVALES SUD-SLAVES

(essai)

Yougoslavie, Belgrade, automne 1950, p. 52-61.

153) MIROSLAV KRLEŽA

A PROPOS DE L'EXPOSITION DE PEINTURE ET DE SCULPTURE YOUGOSLAVES DU MOYEN ÂGE A PARIS

(essai)

Yougoslavie, Belgrade, hiver 1950, p. 2-42.

154) IVAN GORAN KOVAČIĆ

LA FOSSE COMMUNE

Traduction de K. Stojanovic et S. Béraud (8 premières strophes).

Yougoslavie, Belgrade, hiver 1950, p. 44-45.

155) PETAR ŠEGEDIN

LE PEUPLE A ENFIN COMMENCÉ À PAYER SA DETTE

(récit de voyage)

Yougoslavie, Belgrade, hiver 1950, p. 60-61.

156) VOJIN JELIĆ

BELJE

(reportage)

Yougoslavie, Belgrade, hiver 1950, p. 83-87.

1951

157) JURE KAŠTELAN

LA LUMIÈRE DE LA DALMATIE

(notes)

Yougoslavie, Belgrade, été 1951, p. 1-20.

158) VJEKOSLAV KALEB

LA FENÊTRE

(récit)

Yougoslavie, Belgrade, été 1951, p. 56-58.

159) VESNA PARUN

VISAGE DANS LA PÉNOMBRE

(poésie)

Traduction de Sidonie Jeras.

Yougoslavie, Belgrade, été 1951, p. 73.

160) GUSTAV KRKLEC

LA PLUIE SUR LA VILLE

(poésie)

Traduction de Sidonie Jeras.

Yougoslavie, Belgrade, été 1951, p. 74.

1952

161) MIROSLAV KRLEŽA

LE CAS MARTY-TILLON

(essai)

Questions actuelles du socialisme, Paris, nº 14, 1952.

1953

162) MIROSLAV KRLEŽA

LE CRI-CRI SOUS LA CASCADE

(récit)

Traduction d'Antun Polanšćak.

Annales de l'Institut français de Zagreb, 2e série, nº 2-3, 1953-1954, p. 5-32.

163) IVAN ČESMIČKI (Janus Pannonius)

ELEGIA VI

(poésie)

fragment

Traduction de Sidonie Jeras.

Yougoslavie, Belgrade, fascicule VII, 1953, p. 3.

164) MIROSLAV KRLEŽA

LA CHÂSSE D'ARGENT DE SAINT SIMÉON

(essai)

Fragment de la préface de « L'or et l'argent de Zadar».

Yougoslavie, Belgrade, Fascicule VII, 1953, p. 53-60.

1954

165-167) QUELQUES PROSATEURS YOUGOSLAVES

1) MIRKO BOŽIĆ : Les Kurlans (p. 11-13).
2) RANKO MARINKOVIĆ : Prose (43-45).
3) PETAR SEGEDIN : Prose (47-49).

Belgrade, Le livre yougoslave, p. 1-54.

168) MIROSLAV KRLEŽA

DES GUERRES SUR LE TERRITOIRE YOUGOSLAVE

(essai)

Yougoslavie, Belgrade, fascicule IX, 1954, p. 1-8.

169) EROS SEQUI

UNE RENCONTRE
(extrait du livre « Nous étions nombreux », 1952)
Yougoslavie, Belgrade, fascicule IX, 1954, p. 87.

170) IVAN DONĆEVIČ

LETTRE À SA MÈRE, A ZAGORJE
(récit)
fragment
Yougoslavie, Belgrade, fascicule IX, 1954, p. 88.

1955

171) MIROSLAV KRLEŽA

SUR LA MORT DU PEINTRE RAČIĆ
(essai)
Yougoslavie, Belgrade, fascicule XI, 1955, p. 25-31.

172) MIROSLAV KRLEŽA

ÉGLISE RUSTIQUE
(poésie)
Traduction de Sidonie Jeras.
Yougoslavie, Belgrade, fascicule XI, 1955, p. 65.

173) TIN UJEVIĆ

AVEC CE CŒUR BLESSÉ
D'UN MAL SOMBRE ET PROFOND
(poésie)
Traduction de Sidonie Jeras.
Yougoslavie, Belgrade, fascicule XI, 1955, p. 101.

174) RANKO MARINKOVIĆ

LES MAINS
(du recueil de récits « Mains » (ruke), 1953)
Yougoslavie, Belgrade, fascicule XI, 1955, p. 112-116.

175) DR. I. RIBAR

SOUVENIRS DE JEUNESSE
(souvenirs)
Annales de l'Institut français de Zagreb, 2e série, nº 4-5, 1955-1956.

1956

176) MIROSLAV KRLEŽA

QUELQUES EXTRAITS DE L'ŒUVRE DE MIROSLAV KRLEŽA

avec une préface de Marko Ristić

Traduction de Marko Ristić, Leposava Pavlović, Antun Polanšćak.

Belgrade, Commission pour les relations culturelles avec l'étranger de la R. P. F. de Yougoslavie, 1956, p. 93, in 8.

1) De la pluie, de la mort et de la guerre et d'un petit moineau à la gare de Brzezinka (tiré du roman *Aux confins de la raison*, 1938).
2) A l'agonie (fragment du deuxième acte, 1928).
3) La bataille de Bistrica Lesna (nouvelle tirée du recueil *Le Dieu Mars croate*, 1922).
4) Poème pour un homme mort (*Livre de poésies*, 1932).
5) Enfance à Agram 1902-1903 (1952).
6) Les marbres bogomiles (1950).

1957

177) MIROSLAV KRLEŽA

ENTERREMENT A THÉRÈSIENBOURG

(nouvelles)

Introduction de Léon-Pierre Quint.

Traduction d'Antun Polanšćak.

Les Éditions de Minuit, 1957, 281 p.

Table des matières :

178) MIROSLAV KRLEŽA

ENFANCE A AGRAM

(souvenirs, fragments)

Traduction d'Antun Polanšćak.

Les nouvelles yougoslaves, n° 213, 10-VI, 1957, p. 9.

179) MIROSLAV KRLEŽA

MÊME CHEZ LES FLEURS IL N'Y A PAS DE JUSTICE

Traduit par des étudiants français sous la direction de M. A. Vaillant.

Annales de l'Institut de Zagreb, 2e série, n° 6-7, 1957-1958, p. 5-6.

180) MIROSLAV KRLEŽA

LE RETOUR DE PHILIPPE LATINOVICZ

(roman)

Traduit du serbo-croate par Mila-Dortević et Clara Malraux. Paris, Calmann-Lévy, 1957, in-8°, 250 p.

1958

181) MIROSLAV KRLEŽA

MOSCOU 1925

(récit de voyage)

Traduction d'Antun Polanšćak.

Les Temps Modernes, 14e année, n° 150-151, août-septembre 1958, p. 375-402.

182) PETAR ŠEGEDIN

TABOU

(essai)

Traduction de Dominique Cassella.

Les Temps Modernes, 14e année, n° 150-151, p. 427-446.

183) VLADAN DESNICA

UNE ÎLE BIZARRE

(notes, réflexions)

Yougoslavie, Belgrade, fascicule 16, 1958, p. 107-108.

184) MIROSLAV KRLEŽA

CINQ POÈMES DE KRLEŽA

Traduction d'Ante Jurević.

Krugovi, n° 4, 1958.

Traduction et texte original des poèmes suivants :

1) Bonace au crépuscule (Bonace u predvečerje), p. 208-209.
2) La neige (Snijeg), p. 210-211.
3) Le médecin chez les pauvres (Liječnik kod siromaha) p. 212-213.
4) Chanson d'automne (jesenja pjesma), p. 214-215.

5) Poème pour un homme mort (à la mémoire de Zlatko Gall) (Pjesma mrtvom čovjeku, u spomen Zlatka Galla), p. 216-217.

185) VJEKOSLAV GALEB

UN MILLIER D'ÎLES

(récit de voyage)

Yougoslavie, Belgrade, fascicule 16, 1958, p. 20-90.

1959

186) VESNA PARUN

TOI QUI AS LES MAINS PLUS CHASTES QUE LES MIENNES

(poésie)

Les nouvelles yougoslaves, nº 223, 30-5, 1959, p. 55.

187) MIROSLAV KRLEŽA

SUR LE MORT FLEURI

(poésie)

Les nouvelles yougoslaves, nº 223, 30-5, 1959, p. 55.

188) ANTUN POLANŠČAK

FEUILLETS DE VACANCES
PAYSAGES DU FINISTÈRE

Annales de l'Institut français de Zagreb, 2e série, nº 8-9, 1959-1960 (imprimé en 1961), p. 5-22.

189) QUELQUES PROSATEURS YOUGOSLAVES

Aleksander Vučo, Dušan Matić, Vladan Desnica, Vjekoslav Kaleb, Oskar Davičo, Mihailo Lalič, Branko Copič, Beno Zupančić.

1) Vladan Desnica : Les printemps d'Ivan Galeb, extrait. Traduction d'Ivan Dimić.
2) Vjekoslav Kaleb : La pierre blanche, extrait. Traduction d'Ivan Dimić.
Belgrade, Commission pour les relations culturelles avec l'étranger 1959, 166 p.

190-196) ANTHOLOGIE DE LA PROSE YOUGOSLAVE CONTEMPORAINE

Avant-propos de Jean Cassou.

Anthologie rédigée sous la direction de Zoran Mišić.

Traduction de Zorica Hadji-Vidojković et Vera Naumov, revue par Alain Bosquet et Sreten Marić (les notices biographiques concernant les écrivains sont dues à Petar Djadjitek).

Paris, éditeur Pierre Seghers, 1959, 285 p.
Col. UNESCO d'auteurs contemporains (série européenne).
1) Mirko Božić : La promenade.
2) Vladan Desnica : L'histoire du moine à barbe verte.
3) Miroslav Krleža : rapsodie croate.
4) Ranko Marinković : Benito Floda von Reltih.
5) Vjekoslav Kaleb : L'hôte.
6) Petar Šegedin : Une histoire.

197-202) ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE YOUGOSLAVE CONTEMPORAINE
Traduction et avant-propos par Zoran Mišić.
Paris, Seghers, 1959, 159 p., avec des notes sur chaque poète.
1) Miroslav Krleža : Vendredi saint mil neuf cent dix-neuf.
Poème pour un homme mort.
Poème sur le mort fleuri.
2) Tin Ujević : Complainte quotidienne.
Le monde continue.
Hymne à mon corps.
3) Ivan Goran Kovačić : La fosse commune.
4) Jure Kaštelan : Rencontres.
5) Vesna Parun : Les jeunes filles dans le mausolée.
Le tronc.
Toi qui as les mains plus chastes que les miennes.
6) Boro Pavlović : Poissons.

1960

203) MIROSLAV KRLEŽA
L'AMIRAL ET SON MASQUE
(récit)
Traduction d'Antun Polanšćak.
Les Temps modernes, 15e année, nº 171, juin 1960, p. 1770-1795.

204) MIROSLAV KRLEŠA
LE BANQUET EN BLITHUANIE
(roman, extrait)
Traduction de Dominique Cassella (*à suivre*).
Les Temps Modernes, 15e année, nº 171, juin 1960, p. 1796-1821.

205-214) PAGES DE PROSE CROATE CONTEMPORAINE
Rédacteurs : Gustave Krklec, Marijan Matković.

Édité par Ured za informacije Izveršnog vijeca Sabora Narodne Republike Hrvatske, Zagreb, 1960.

Imprimé comme manuscrit.

1) Marijan Matković : Avant-Propos, p. 1-10.
2) Mirko Božić : Ceux qui ont encore des yeux pour pleurer (du roman du même nom).
Traduction d'Antun Polanšćak, p. 193-242.
3) Vladan Desnica : Les soliloques de Monsieur Pink (du. recueil de nouvelles « Ici tout près de nous »).
Traduction d'Antun Polanšćak, p. 37-46.
4) Vladan Desnica : Les spirites (Les orphelins de Jérémie)
Traduction d'Antun Polanšćak, p. 47-79.
5) Ivan Dončević : Personnage incarnant le pouvoir (extrait du livre *Les pacifistes*).
Traduction d'Antun Polanšćak, p. 123-148.
6) Vojin Jelić : Les premières pages du journal (du livre *Le beau chant des anges*).
Traduction d'Antun Polanšćak, p. 243-264.
7) Vjekoslav Kaleb : Un escalier et rien de plus (extrait des *Contes*).
Traduction d'Antun Polanšćak, p. 21-36.
8) Vjekoslav Kaleb : L'hôte (extrait des *Contes*).
Traduction d'Antun Polanšćak, p. 11-20.
9) Ranko Marinković
L'étreinte (du recueil de nouvelles *Les mains*).
Traduction de Dominique Cassella, p. 149-193.
10) Petar Šegedin : Clair de lune (du livre *Mer morte*).
Traduction d'Antun Polanšćak, p. 105-122.

1962

215) JURE KATŠELAN

POÈME A MON PAYS

(poésie)

La Yougoslavie d'aujourd'hui, Graficki zavod Hrvatske, 1962, p. 3.

216) JURE KAŠTELAN

LE PETIT CHEVAL SANS CAVALIER

(poésie)

Traduction de Janine Matillon.

Les Temps Modernes, 18e année, nº 198, novembre 1962, p. 858-863.

217) DRAGUTIN TADIJANOVIĆ

POÉSIES

1) La pluie est ennuyeuse et froide.
2) Les femmes sous le noyer.
3) Le voudrais casser les cordes.
4) La vie simple.
5) Je jette mon cœur sous les semelles des autres.
6) Le loup de glace.

Traduction de Janine Matillon.

Esprit (nouvelle série), 30e année, nº 304, mars 1962, p. 396-401.

218-227) LE DRAME YOUGOSLAVE D'AUJOURD'HUI

Notes et fragments,

par Vladimir Petrić.

Publication préparée par la « Commission pour les relations culturelles avec l'étranger ». Éditeur : « Jugoslavija », Belgrade, 1962.

1) Introduction.
2) Mirko Božić : La balançoire dans le saule pleureur (extrait), p. 74-77.
Traduction de Mauricette Begić.
3) Pero Budak : Sur la ronce et la pierre (extrait).
Traduction de Mauricette Begić, p. 70-73.
4) Vladan Desnica : L'échelle de Jacob (extrait).
Traduction de Stevan Lukačević, p. 42-45.
5) Jure Kastelan : Le sable et l'écume (extrait).
Traduction de Mauricette Begić, p. 78-81.
6) Miroslav Krleža : A l'agonie (extrait).
Arétée ou la légende de sainte Ancille (pièce).
Traduction de Dominique Cassella, p. 11-25.
7) Josip Kulundić : Klara Dombrovska (extrait).
Traduction de Mauricette Begić, p. 26-31.
8) Ranko Marinković : Gloria (extrait).
Traduction de Mauricette Begić, p. 32-37.
9) Marijan Matković : La foire aux songes (extrait).
Traduction de Mauricette Begić, p. 64-69.
10) Duško Rosandić : La tour de Babel (extrait).
Traduction de Mauricette Begić, p. 92-95.

1963

228) PETAR ŠEGEDIN

LA FENÊTRE
(récit)

Traduction de Janine Matillon.
Les Temps Modernes, 19e année, no 207-208, août-septembre 1963, p. 408-425.

229) MIROSLAV KRLEŽA

LES DRAPEAUX
(présentation et extraits)

Les nouvelles yougoslaves, 8e année, no 4, 1963, p. 8-9.

1964

230) MIROSLAV KRLEŽA

EUROPE 1942
(poème traduit par Ante Jurević)

Annales de l'Institut français de Zagreb, 2e série, nos 10, 11, 12 et 13, 1961-1964 (édité en 1964), p. 67-71.

231) PETAR ŠEGEDIN

RENCONTRE PARISIENNE
(notes, fragments)

Annales de l'Institut français de Zagreb, 2e série, nos 10, 11 12 et 13, 1961-1964 (édité en 1964), p. 13-21.

232) MIROSLAV KRLEŽA

BANQUET EN BLITHUANIE
(roman)

Traduction de Mauricette Sullerot-Begić.
Paris, Calmann-Lévy, 1964 (8), XVIII, 612 p., Col. « Traduit de ».

1965

233) GRIGOR VITEZ

LE ZOO DE MAKSIMIR
(poésies)

Traduction de Janine Matillon.
Zagreb, Mladost, 1965, 28 p.

234) JURE KAŠTELAN

LE POÈTE ET LE MONDE DE LA MACHINE
(essai)

Traduction d'Antun Polanšćak.
Nouvel essai yougoslave, Maribor, 1965.

235) ANTUN POLANŠĆAK

EFFORT ET STYLE
(essai)

Nouvel essai yougoslave, Maribor, 1965.

236) PETAR ŠEGEDIN

RENCONTRES PARISIENNES
(essai)

Traduction de Maurice Jordy.
Nouvel essai yougoslave, Maribor, 1965.

237) DOBRIŠA CESARIĆ

LE PORT ENDORMI
(poésie)

Traduction de Z. Melvinger, adapté par Andrée Barret.
Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 74.

238) VALDAN DESNICA

LES PRINTEMPS D'IVAN GALEB
(roman, extrait)

Traduction de Mirjana Jukić.
Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 126-131.

239) DANIJEL DRAGOJEVIĆ

JE SORS SOUVENT DE LA VILLE
(poésie)

Traduction de Mirjana Jukić.
Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 105-106.

240) ZVONIMIR GOLOB

ATLAS ANATOMIQUE
(poésie)

Traduction de Ladislav Grakolić.
Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 91-93.

241) VLADO GOTOVAC

ENDURE POUR LA VIE
(poésie)

Traduction de Mirjana Jukić.
Europe, n° 437-438, septembre-octobre 1965, p. 160.

242) DUBRAVKO HORVATIĆ

DE GÉNÉRATION EN GÉNÉRATION
NOUS ASSIÉGEONS CETTE FORTERESSE
(poésie)

Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 110.

243) JURE KAŠTELAN

SKOPJE DANS TES YEUX
(poésie)

Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 82-85.

244) GUSTAV KRKLEC

LA LETTRE
(poésie)

Traduction de Mirjana Jukić, adaptée par Andrée Barret.
Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 73-74.

245) MIROSLAV KRLEŽA

ARÉTÉE ou la légende de sainte Ancille
(théâtre)

Scène de la fin du quatrième tableau.
Traduction de Dominique Cassella.
Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 121-126.

246) RANKO MARINKOVIĆ

LES MAINS
(récit, extrait du recueil *Les mains*)

Traduction de Mirjana Jukić.
Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 143-147.

247) SLAVKO MIHALIĆ

L'ÉTÉ
(poésie)

Traduction de Mirjana Jukić.
Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 93-94.

248) TIN UJEVIĆ

L'ACCORDÉON
(poésie)

Europe n° 435-436, juillet-août 1965, p. 93-94.

249) VESNA PARUN

UN JEUNE HOMME ENDORMI
(poésie)

Traduction de Mirjana Jukić, adaptée par Pierre Lartigue.
Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 86-87.

250) JOSIP PUPAČIĆ

MES TROIS FRÈRES
(poésie)

Traduction de Mirjana Jukić, adaptée par Jacques Gaucheron.
Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 95-96.

251) IVAN SLAMNIG

LES MUSIQUES DE LA MONTRE
(poésie)

Traduction de Mirjana Jukić.
Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 101-102.

252) MILIVOJ SLAVIČEK

CE QUE LES GENS ONT
(poésie)

Traduction de Mirjana Jukić, adaptée par Jacques Gaucheron.
Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 97.

253) PETAR ŠEGEDIN

LE BONHEUR
(récit)

Traduction de Z. Melvinger.
Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 131-136.

254) ANTUN ŠOLJAN

LA TACHE ROUGE
(récit)

Traduction de Z. Melvinger.
Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 219-231.

255) DRAGUTIN TADIJANOVIĆ

LA BAGUE
(poésie)

Traduction de Z. Melvinger, adaptée par Andrée Barret.
Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 75-76.

1966

257) RANKO MARINKOVIĆ

LE CYCLOPE
(roman, extrait)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge, nº 3-4, 1966, Zagreb, p. 12-19.

258) SLOBODAN NOVAK

LA VIE AVEC UN CADAVRE
(récit)

Traduction de Mauricette Begić.
The Bridge, nº 2, april-june 1966, Zagreb.

259) TIN UJEVIĆ

SEPT POÈMES

1) Matin béni toi qui coules.
2) Moi insensé qui écrivis.
3) Lamentation quotidienne.
4) Cette nuit mon front s'éclaire.
5) Ces paroles sont noires de profondeur.
6) Le monde continue.
7) Prière du prisonnier.

Traduction d'Ivanka Marković.
The Bridge, nº 3-4, july-december 1966, Zagreb, p. 5-11.

1967

260) SLAVKO KOLAR

MAITRE DE SON CORPS
(récit)

Traduction de Jean Dayre.
Annales de l'Institut français de Zagreb, 2e série, nº 18-19, 1966-1967, édité en 1968, p. 7-19.

261-307) PANORAMA DE LA POÉSIE CROATE D'APRÈS-GUERRE
The Bridge, nº 5-6, january-june 1967, Zagreb.

1) Frano Alfirević :
A la mémoire d'un lézard.
Traduction de Janine Matillon, p. 22.
2) Dobriša Cesarić :
Le nuage.
Si j'étais herbe.
La chanson du poète mort.
Traduction de Janine Matillon, p. 20-21.

3) Dalibor Cvitan :
Cimetière villageois.
Traduction de Janine Matillon, p. 96.
4) Marija Čudina :
Le soleil est chose imparfaite.
Traduction de Janine Matillon, p. 101.
5) Olinko Delorko :
Solin.
Traduction de Janine Matillon, p. 36.
6) Danijel Dragojević :
Pêche — Tableau ancien.
Restez, lézards.
Traduction de Janine Matillon, p. 97-98.
7) Marin Franićevič :
Le souvenir.
Traduction d'Ante Jurević, p. 37.
8) Jure Franičević-Pločar :
Quand meurt un homme.
Traduction de Janine Matillon, p. 52.
9) Mate Ganza :
Amis.
Traduction de Janine Matillon, p. 100.
10) Zvonimir Golob :
Corps de femme.
Odes à un peintre, II.
Traduction de Janine Matillon, p. 61-62.
11) Vlado Gotovac :
Je fais signe à la vie.
L'orphée solitaire.
Méditation préliminaire à « Écho ».
Traduction de Janine Matillon, p. 78-79.
12) Dubravko Horvatić :
De père en fils.
Le roi a abdiqué son trône.
Traduction de Janine Matillon, p. 105.
13) Drago Ivanšievié :
Ma ville à moi.
Ode à Split.
Traduction de Janine Matillon, p. 33.
14) Dubravko Ivančan :
Au jardin de mon ami.
Traduction de Janine Matillon, p. 86.

15) Nada Iveljić :
Fleur de pommier.
Traduction de Janine Matillon, p. 87.
16) Stanko Juriša :
Mon voisin un petit homme.
Traduction de Janine Matillon, p. 63.
17) Jure Kaštelan :
La forteresse qui ne se rend pas.
Les lamentations de la pierre.
Le lac de Zelengora.
Traduction de Janine Matillon, p. 53-54.
18) Gustac Krklec :
La route d'argent.
A celui qui n'a pas de nom.
Traduction de Janine Matillon, p. 17-18.
19) Vesna Krmpotić :
Tu es fait.
Traduction de Janine Matillon, p. 88.
20) Slavko Mater :
Prisonnier des bois des rivières des bardeaux.
Traduction de Janine Matillon, p. 56.
21) M. S. Mater :
Si les choses pouvaient parler.
Traduction de Janine Matillon, p. 75.
22) Zvonimir Majdak :
Le motocycliste maudit.
Traduction de Janine Matillon, p. 102.
23) Vjekoslav Majer :
Mon père et moi.
Traduction de Janine Matillon, p. 19.
24) Alojz Majetić :
Ta sœur à moi et moi à toi.
Traduction de Janine Matillon, p. 103.
25) Slavko Mihalić :
La pêche.
J'ai dû rentrer.
Ballade bannie.
Traduction de Janine Matillon, p. 70-71.
26) Nikola Milićević :
Élégie à mes morts.
II. La pierre.
IX. Requiem.
XII. Épilogue.

Traduction de Janine Matillon, p. 57.
27) Zvonimir Mrkonjić :
Sommet.
Traduction de Janine Matillon, p. 104.
28) Vesna Parun :
La mère de l'homme.
Jeune homme endormi.
La faute en est à nos enfances.
Traduction de Janine Matillon, p. 59-60.
29) Nikica Petrak :
Cette nuit et à jamais.
Traduction de Janine Matillon, p. 106.
30) Josip Pupačić :
Mes trois frères.
Veille.
Traduction de Janine Matillon, p. 73-74.
31) Tomislav Sabljak :
L'angoisse.
Traduction de Janine Matillon, p. 99.
32) Željko Sabol :
Vous avez déjà tout fait.
Traduction de Janine Matillon, p. 105.
33) Ivan Slamnig :
Il s'agit que j'arrête.
Barbara.
Ils l'ont tué à coups de brique.
Traduction de Janine Matillon, p. 81-82.
34) Milivoj Slaviček :
Nulle part au monde.
Il y en a qui meurent et d'autres qui les pleurent.
L'imagination.
Traduction de Janine Matillon, p. 76-77.
35) Ante Stamac :
Le retour du papillon.
Traduction de Janine Matillon, p. 107.
36) Duro Šnajder :
Dangereusement toi.
Traduction de Janine Matillon, p. 55.
37) Oto Šolc :
Crépuscule.
Traduction de Janine Matillon, p. 39.
38) Antun Žoljan :
Le capitaine du ciel.

Je suis au restaurant, j'ai fini de déjeuner.
Traduction de Janine Matillon, p. 90-91.
39) Nikola Šop :
Voleur en chasse.
Traduction de Janine Matillon.
40) Krsto Špoljar :
Un spectacle de tous les jours.
Traduction de Janine Matillon, p. 83.
41) Dragutin Tadijanović :
Je voudrais casser les cordes.
Les grands blés jaunes.
Les femmes sous le noyer.
Traduction de Janine Matillon, p. 24-25.
42) Zlatko Tomičić :
La cigogne.
Traduction de Janine Matillon, p. 84.
42) Grigor Vitez :
Épitaphe.
Traduction de Janine Matillon, p. 38.
44) Irena Vrkljan :
Le conquérant.
Traduction de Janine Matillon, p. 85.
45) Šime Vučetić :
Les neiges.
Deux rives.
Traduction de Janine Matillon, p. 34-35.
Igor Zidić :
Représentez-vous qu'un homme.
Traduction de Janine Matillon, p. 108.

1968

308) A. B. ŠIMIĆ

ONZE POÈMES

1) Combustion.
2) Le retour.
3) Air lourd.
4) Rédemption.
5) Avertissement.
6) Complainte.
7) Le grand tueur.
8) Femmes devant les bureaux.
9) La terre.

10) Poème à une montagne.
11) La mort et moi.

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Most — Le pont), 1968, nº 8-9, nº 5-11.

309) DRAGUTIN TADIJANOVIĆ

SEIZE POÈMES

1) La bague.
2) L'oiseau jaune.
3) Aux oiseaux d'or.
4) Le moissonneur attardé.
5) Clair de lune.
6) Longtemps dans la nuit.
7) Étoile du matin noix dorée.
8) Les forêts rêvent.
9) L'odeur des lis.
10) Soir sur la ville.
11) Place Dauphine.
12) Que le soleil dans tes yeux brille, Helena.
13) Quand je ne serai plus.
14) Je voudrais arrêter.
15) Diptyque de Poreč : Je vois déjà les lèvres — Toujours tomberont.

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Most — Le pont), nº 10, 1968, et tirage à part.

310) ŽIVKO JELIČIĆ

LES JARDINS SUSPENDUS
(extrait du roman : *Soirs d'été*)

Traduction de Janine Matillon

The Bridge, Le pont — Most, 1968, nº 8-9, p. 37-56.

311) MIROSLAV KRLEŽA

CONTRE LE JDANOVISME

(Extrait du rapport au congrès des écrivains tenu à Ljubjlana en 1952.)

Dans Predrag Matvejević : « Les lettres yougoslaves contemporaines par-delà les dogmes exaspérants. »

Le Monde, supplément au numéro 7368, 21 septembre 1968, p. 4.

312) SLAVKO MIHALIĆ

ET QUAND ELLE M'A PRIS CETTE FUITE FORTUITE

(poésie)

Traduction de Janine Matillon, dans Predrag Matvejević : « Les lettres yougoslaves contemporaines par-delà les dogmes exaspérants. »

Le Monde, supplément au n° 7368, 21 septembre 1968, p. 4.

III. ORDRE DES AUTEURS

1) TUGOMIR ALAUPOVIĆ (Tougomir Alaoupovitch)

RENCONTRE

Traduction de M. Ibrovac.

Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 115.

2) FRANO ALFIREVIĆ (Frano Alfirévitch)

1) PIÉTÉ

(poésie)

Traduction de Mme S. Ibrovac.

Dans l'étude Miodrag Ibrovac : *La poésie yougoslave contemporaine*, Belgrade, 1937, p. 53.

2) A LA MÉMOIRE D'UN LÉZARD

(poésie)

Traduction de Janine Matillon.

The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 22.

3) DANKO ANĐELINOVIĆ (Danko Andjélinovitch)

LABOUR

Traduction de M. Ibrovac.

Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 283.

4) MILAN BEGOVIĆ (Milane Bégovitch)

1) LE COQUASSIER

Traduction de M. Ibrovac.

2) LIDDY

Traduction de S. et M. Ibrovac.

Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 140.

3) LIDDY

(poésie)

Croatia, 6, 1944, p. 38-39.

5) MIRKO BOGOVIĆ (Mirko Bogovitch)

LA GLOIRE ET L'AMOUR
(récit)

Annales de l'Institut français de Zagreb, 3e année, nº 10, 1939, p. 150-184.

6) MIRKO BOŽIĆ (Mirko Bojitch)

1) LA PROMENADE
(récit)

Traduction de Zorica Hadji-Vodojković et Vera Naumov, revue par Alain Bosquet et Sreten Marić.

Anthologie de la prose yougoslave contemporaine, Seghers, 1959.

2) CEUX QUI ONT ENCORE DES YEUX POUR PLEURER
(du roman *Neisplakani*)

Traduction d'Antun Polanšćak.

Pages de prose croate contemporaine. Édité par Ured za informacije izvišnog vijeća sabora NRH, Zagreb, 1960, p. 193-242.

3) LA BALANÇOIRE DANS LE SAULE PLEUREUR
(théâtre, extrait)

Traduction de Mauricette Begić.

Le drame yougoslave d'aujourd'hui, *Jugoslavija*, Belgrade, 1962, p. 74-77.

7) IVANA BRLIĆ-MAŽURANIĆ (Ivana Berlitch-Majouranitch)

1) LA FORÊT DE STRIBOR
(récit)

Traduction de Jean Dayre.

Anthologie des conteurs croates, 1880-1930, Zagreb, 1933, p. 103-123.

2) LE SOLEIL GARÇON D'HONNEUR
ET NERA LA PETITE ÉPOUSÉE
(récit)

Traduction de J. C., *Croatia*, 4, 1942, p. 17-20.

8) MILE BUDAK (Milé Boudak)

À QUI EST LE VELEBIT
(récit)

Traduction de Jean Dayre.

Anthologie des conteurs croates, 1880-1930, Zagreb, 1933, p. 223-235.

9) PERO BUDAK (Pero Boudak)

SUR LA RONCE ET LA PIERRE
(théâtre, extrait)

Traduction de Stevan Lukačević.
Le drame yougoslave d'aujourd'hui, *Jugoslavija*, Belgrade, 1962, p. 70-73.

10) VLADO BUKOVAC (Vlado Boukovats)

À PARIS
(souvenirs)

Annales de l'Institut français de Zagreb, 4e année, no 14-15, 1940, p. 216-235.

11) IVAN BUNIĆ (Ivan Bounitch)

QUELQUES VERS TRADUITS DANS

La Yougoslavie (ouvrage rédigé par Milivoj Pavlović et Étienne Laurent), Belgrade, 1925, p. 155.

12) VIKTOR CAR-EMIN (Victor Tsar-Emine)

LE MOUSSE-MARMITON
(récit)

Croatia, 6, 1944, p. 62-64.

13) AUGUST CESAREC (Auguste Tséssarets)

LA MAISON SKRINJAR : ENFANTS ILLÉGITIMES
(récit)

Traduction de Jean Dayre.
Anthologie des conteurs croates, 1880-1930, Zagreb, 1933, p. 293-325.

14) DOBRIŠA CESARIĆ (Dobricha Tsessaritch)

1) NOUVEAU DÉPART
TOUTE VIE A DES FISSURES
EN CHEMIN DE FER

Traduction de Mme M. Marković.
Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 357-358.

2) LE PORT ENDORMI
(poésie)

Traduction de Z. Melvinger, adaptée par Andrée Barret.
Europe, no 435-436, juillet-août 1965, p. 74.

3) LE NUAGE
SI J'ÉTAIS HERBE
LA CHANSON DU POÈTE MORT
(poésie)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 20-21.

15) MILUTIN CIKLAR-NEHAJEV (Miloutine Tsiklar Néhaïev)

1) LA GRANDE VILLE
(récit)

Traduction de Jean Dayre.
Anthologie des conteurs croates, 1880-1930, Zagreb, 1933, p. 185-223.

2) UN MATIN A RIEKA
(récit de voyage, extrait)

Croatia, 6, 1944, p. 19.

16) DALIBOR CVITAN (Dalibor Tsvitane)

CIMETIÈRE VILLAGEOIS
(poésie)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 96.

17) VLADIMIR ČERINA (Vladimir Tchérina)

1) PEINE DE PRISON
(poésie)

Anthologie de poèmes yougoslaves contemporains, par Ph. Lebesque, Paris, 1919.

2) SILENCE
(poésie)

Traduction de S. et M. Ibrovac.
Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 305.

18) IVAN ČERMIČKI (Ivan Tchermitchki — dit Janus Pannonius)

ELEGIA VI
(poésie, fragment)

Traduction de Sidonie Jeras.
Yougoslavie, Belgrade, fascicule VII, 1953, p. 3.

19) MARIJA ČUDINA (Maria Tchoudina)

LE SOLEIL EST CHOSE IMPARFAITE

(poésie)

Traduction de Janine Matillon.

The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 101.

20) OLINKO DELORKO (Olinko Délorko)

1) LA CHANSON DE L'HOMME ÉTOUFFÉ SOUS LE MENSONGE

(poésie)

La Yougoslavie, Belgrade, nº 14, 28-12-1929, p. 4.

2) SOLIN

(poésie)

Traduction de Janine Matillon.

The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 36.

21) VLADAN DESNICA (Vladane Desnitsa)

1) UNE ÎLE BIZARRE

(notes)

Yougoslavie, Belgrade, fascicule 16/1958, p. 107-108.

2) L'HISTOIRE DU MOINE À BARBE VERTE

(récit)

Traduction de Zorica Hadji-Vidojković et Vera Naumov, revue par Alain Bosquet et Sreten Marić.

Anthologie de la prose yougoslave contemporaine, Seghers, 1959.

3) LES SOLILOQUES DE MONSIEUR PINK

(du recueil de nouvelles *Ici, tout près de nous*)

Traduction d'Antun Polanšćak.

Pages de prose croate contemporaine, édité par Ured za informacije Izveršnog Vijeća sabora NRH, Zagreb, 1960, p. 37-46.

4) LES SPIRITES

(Les orphelins de Jérémie)

Traduction d'Antun Polanšćak.

Pages de prose croate contemporaine, édité par Ured za informacije Izveršnog Vijeća sabora NRH, Zagreb, 1960, p. 47-79.

5) L'ÉCHELLE DE JACOB

(théâtre, extrait)

Traduction de Stevan Lukačević.

Le drame yougoslave d'aujourd'hui, « Jugoslavija », Belgrade, 1962, p. 42-45.

6) LES PRINTEMPS D'IVAN GALEB
(roman, extrait)
Traduction de Mirijama Jukić.
Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 126-131.

22) DRAGUTIN DOMJANIĆ (Dragoutine Domïanitch)
1) LOIN, LOIN
(poésie)
Anthologie de poèmes yougoslaves contemporains (par Ph. Lebesque), Paris, 1919.
2) DEVANT LA CHEMINÉE
(poésie)
Traduction de Mme S. Ibrovac.
L'Écho de Belgrade, 4e année, n° 28, 17-7-1935, p. 2.
3) SPLEEN DISTINGUÉ
BROUILLARDS
FIGURINES
(poésies)
Traduction de S. et M. Ibrovac.
Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 136-137.

23) IVAN DONČEVIĆ (Ivan Dontchévitch)
1) LETTRE A SA MÈRE, A ZAGORJE
(récit, extrait)
Yougoslavie, Belgrade, fascicule 9, 1954, p. 88.
2) PERSONNAGE INCARNANT LE POUVOIR
(extrait du livre *Les pacifistes*)
Traduction d'Antun Polanšćak.
Pages de prose croate contemporaine, édité par Ured za informacije Izveršnog Vijeća sabora NRH, Zagreb, 1960, p. 123-148.

24) DANIJEL DRAGOJEVIĆ (Daniel Dragoïévitch)
1) JE SORS SOUVENT DE LA VILLE
(poésie)
Traduction de Mirijana Jukić.
Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 105-106.
2) PÊCHE TABLEAU ANCIEN
RESTEZ, LÉZARDS
(poésies)
Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, n° 5-6, p. 97-98.

25) XAVER ŠANDOR GJALSKI (Xavier Chandor-Guiyalski)

1) NOTRE VOISIN DOBROMIR BOSILJKOVIĆ
(récit)

(Fragment du recueil *Sous les vieux toits*)
La Yougoslavie, Belgrade, nº 23, 17-6-1931, p. 2-3.

2) PER ILLUSTRIS SE GENEROSUS CINTEK
(récit)

Traduction de Jean Dayre.
Anthologie des conteurs croates, 1880-1930, Zagreb, 1933, p. 1-45.

3) VEILLE DE NOËL
(récit)

Traduction de J. C.
Croatia, Zagreb, 1942, nº 2, p. 10-16.

26) IGNACIJE GJORGJIĆ (Ignace Guiyorguitch)

1) LE VER LUISANT
(poésie)

Traduction de Charles Nodier.
Télégraphe officiel des provinces illyriennes, Ljubljana, 20 juin 1813.

2) LA LUCIOLE
(poésie)

Traduction de Charles Nodier.
Smarra, 1821-1832.

27) MIROSLAV FELDMAN (Miroslav Feldmann)

1) CHANSON
IL N'EST PAS DE JOUR
(poésies)

Traduction de M. Marković.
Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 338-339.

2) CHANTS DES BALKANS
(poésie)

Traduction de M. Ibrovac.
Dans l'étude Miodrag Ibrovac : *La poésie yougoslave contemporaine*, Belgrade, 1937, p. 51.

28) JURE FRANIČEVIĆ-PLOČAR (Youré Franitchévitch-Plotchar)

QUAND MEURT UN HOMME
(poésie)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 52.

29) MARIN FRANIČEVIC (Marine Franitchévitch)

1) LE SOUVENIR
(poésie)

Traduction d'Ante Jurević.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 37.

30) FRAN GALOVIĆ (Frane Galovitch)

CHILDE HAROLD
(poésie)

Traduction de Miodrag Ibrovac.
L'Écho de Belgrade, 4e année, nº 28, 17-8-1935, p.2.

31) VILKO GABARIĆ (Vilko Gabaritch)

VENDANGE
(poésie)

Traduction de S. et M. Ibrovac.
Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 265.

32) MATE GANZA (Maté Ganza)

AMIS
(poésie)

Traduction de Janine Matillon
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 100.

33) ZVONIMIR GOLOB (Zvonimir Golob)

1) ATLAS ANATOMIQUE
(poésie)

Traduction de Ladislav Grakalić.
Europe, nº 435-436, juillet-août 1965, p 91-93.

2) CORPS DE FEMME
ODE A UN PEINTRE — II
(poésies)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 61-62.

34) VLADO GOTOVAC (Vlado Gotovats)

1) ENDURE POUR LA VIE
(poésie)

Traduction de Mirijana Jukić.
Europe, nº 437-438, septembre-octobre 1965, p. 160.

2) JE FAIS SIGNE A LA VIE
L'ORPHÉE SOLITAIRE
MÉDITATION PRÉLIMINAIRE À « ÉCHO »
(poésies)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 78-79.

35) IVAN GUNDULIĆ (Ivan Goundoulitch)

1) OSMAN

Poème illyrien en vingt chants (avec la traduction en prose des chants VIII et XIV).

Dans Antoine de Sorgo : Fragments sur l'histoire politique et littéraire de l'ancienne république de Raguse et sur la langue slave.
Revue du Nord, Paris, nº 8, 1838, et tirage à part, Paris, 1839.

2) O BELLE O CHÈRE O DOUCE LIBERTÉ

(Extrait de *Dubravka*, avec une brève introduction sur Gundulić).
Revue yougoslave, 1ere année, nº 1-2, 1er-16 mars 1919, p. 3-7.

3) OSMAN
(poème)

Traduction d'un court extrait dans :
La Yougoslavie, Belgrade, 1925, p. 154.

4) OSMAN
(poème)

Traduction des chants VII, VIII, XIV, par Antun Sorgo.
Annales de l'Institut français de Zagreb, années 1 et 2, 1937-1938, p. 252-269.

36) DUBRAVKO HORVATIĆ (Doubravko Horvatitch)

1) DE GÉNÉRATION EN GÉNÉRATION
NOUS ASSIÉGEONS CETTE FORTERESSE...
(poésie)

Europe, nº 435-436, juillet-août 1965, p. 110.

2) DE PÈRE EN FILS
LE ROI A ABDIQUÉ SON TRÔNE
(poésies)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 105.

37) DUBRAVKO IVANČAN (Doubravko Ivantchane)

AU JARDIN DE MON AMI
(poésie)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 86.

38) DRAGO IVANIŠEVIĆ (Drago Ivanichévitch)

MA VILLE À MOI
ODE À SPLIT
(poésies)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 33.

39) NADA IVELJIĆ (Nada Ivéliyitch)

FLEUR DE POMMIER
(poésie)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 87.

40) ŽIVKO JELIČIĆ (Jivko Yélitchitch)

LES JARDINS SUSPENDUS
(extrait du roman *Soirs d'été*)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), nº 8-9, 1968, p. 37-56.

41) VOJIN JELIĆ (Voyine Yélitch)

1) UNE COOPÉRATIVE SUR LES BORDS DE L'ADRIATIQUE ET UNE AUTRE DANS LA PLAINE DE PANNONIE
(reportages)

Yougoslavie, Belgrade, automne 1949, p. 59-64.

2) BELJE
(reportage)

Yougoslavie, Belgrade, hiver 1950, p. 83-87.

3) LES PREMIÈRES PAGES DU JOURNAL
(du livre *Le beau chant des anges*)

Traduction d'Antun Polanšćak.
Édité par Ured za informacije izvršnog vijeća sabora NRH, Zagreb, 1960, p. 243-264.

42) STANKO JURIŠA (Stanko Youricha)

MON VOISIN UN PETIT HOMME
(poésie)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 63.

43) A. KAČIĆ (Katchitch)

LES FIANÇAILLES DE VOÏVODE

(poésie)

Mélodies dramatiques, 1827.
Choix de nouvelles ballades de divers peuples, p. 76-79.

44) VJEKOSLAV KALEB (Viékoslav Kaleb)

1) LA FENÊTRE

(récit)

Yougoslavie, Belgrade, été 1951, p. 56-58.

2) UN MILLIER D'ILES

(récit de voyage)

Yougoslavie, Belgrade, 16/1958, fascicule 16, p. 20-90.

3) L'HÔTE

(récit)

Traduction de Zorica Hadji-Vidojković et Vera Naumov, revue par Alain Bosquet et Sreten Marić.

Anthologie de la prose yougoslave contemporaine, Seghers, 1959.

4) UN ESCALIER ET RIEN DE PLUS

(extrait du livre des Contes)

Traduction d'Antun Polanšćak.

Pages de prose croate contemporaine, édité par Ured za informacije Izveršnog vijeća sabora NRH, Zagreb, 1960, p. 21-36.

5) L'HOTE

(extrait du livre des Contes)

Traduction d'Antun Polanscak.

Pages de prose croate contemporaine, édité par Ured za informacije Izversnog vijeca sabora NRH, Zagreb, 1960, p. 11-20.

45) JURE KAŠTELAN (Youré Kachtélane)

1) LA LUMIÈRE DE LA DALMATIE

(notes)

Yougoslavie, Belgrade, été 1961, p. 1-20.

2) RENCONTRES

(poésie)

Traduction de Zoran Misić.

Anthologie de la poésie yougoslave contemporaine, Seghers, 1959.

3) POÈME A MON PAYS

(poésie)

La Yougoslavie d'aujourd'hui, Grafički zavod Hrvatske, 1962, p. 3.

4) LE PETIT CHEVAL SANS CAVALIER

(poésie)

Traduction de Janine Matillon.

Les Temps Modernes, 18e année, nº 198, novembre 1962, p. 858-863.

5) LE SABLE ET L'ÉCUME

(théâtre, extrait)

Traduction de Mauricette Begić.

Le drame yougoslave d'aujourd'hui, « Jugoslavija », Belgrade, 1962, p. 78-81.

6) LE POÈTE ET LE MONDE DE LA MACHINE

(essai)

Traduction d'Antun Polanšćak.

Nouvel essai yougoslave, Maribor, 1965.

7) SKOPJE DANS TES YEUX

(poésie)

Europe, nº 435-436, juillet-août 1965, p. 82-85.

8) LA FORTERESSE QUI NE SE REND PAS
LES LAMENTATIONS DE LA PIERRE
LE LAC DE ZELENGORA

(poésies)

Traduction de Janine Matillon.

The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 53-54.

46) R. KATALINIĆ-JERETOV (R. Kalalinitch Yérétov)

1) LA LÉGENDE ISTRIENNE

Revue yougoslave, II, décembre 1919, p. 708-709.

2) LA MER
PETITE HISTOIRE DE POÈTE

(poésie)

Anthologie de poèmes yougoslaves contemporains (par Ph. Lebesque), Paris, 1919.

3) LA CHANSON D'UN PEUPLE VIVANT

(notes)

Revue yougoslave, 2e année, nº 5-6, mai-juin 1920, p. 167.

4) RÊVE D'AMOUR

Traduction de M. Ibrovac.

Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 97.

47) SLAVKO KOLAR (Slavko Kolar)

1) CRISE
(récit)

Traduction de Jean Dayre.
Anthologie des conteurs croates, 1880-1930, Zagreb, 1933, p. 235-259.

2) MAITRE DE SON CORPS
(récit)

Traduction de Jean Dayre.
Annales de l'Institut français de Zagreb, 2e série, nos 18-19, 1966-1967, p. 7-19.

48) JERONIM KORNER (Yéronime Korner)

HYMNE AU CHRIST
(poésie)

L'Écho de Belgrade, année VII, no 15, 13-4, 1938, p. 1.

49) JOSIP KOSOR (Yossip Kossor)

LA LUNE EN THÉSIS
(poésie)

Les nouvelles yougoslaves, année I, no 27, 21-9, 1929, p. 3.

50) IVAN GORAN KOVAČIĆ (Ivan Gorane-Kovatchitch)

1) LA FOSSE COMMUNE

Poème présenté par Marko Ristić et précédé du « Tombeau », de Goran Kovačić, par Paul Èluard. Traduit du serbo-croate par K. Stojanović et S. Béraud.
Paris, La bibliothèque française, 1948, 91 p.

2) LA FOSSE COMMUNE

Traduction de K. Stojanović et S. Béraud (huit premières strophes).
Yougoslavie, Belgrade, hiver 1950, p. 44-45.

3) LA FOSSE COMMUNE

Anthologie de la poésie yougoslave contemporaine, Seghers, 1959.

51) IVAN KOZARAC (Ivan Kozarats)

AUPRÈS DES FEUX DES GARDIENS DE CHEVAUX
(court récit)

Les nouvelles yougoslaves, 1re année, no 19,27-7-1929, p. 3.

52) JOSIP KOZARAC (Jossip Kozarats)

1) LA FORÊT SLAVONNE
(récit)

La Yougoslavie, Belgrade, n° 31, 23-9, 1931, p. 2-3.

2) TROIS JOURS CHEZ SON FILS
(récit)

Traduction de Jean Dayre.
Anthologie des conteurs croates, 1880-1930, Zagreb, 1933, p. 45-61.

3) PREMIER AMOUR
(récit)

Traduction de J. C.
Croatia, 3/1942, p. 19-20.

53) SILVIJE STRAHIMIR KRANJČEVIĆ (Silvié Strahimir Kragnétchévitch)

1) L'IMAGE DU CHRIST
(poésie)

Traduction de Mme Y. I.
Revue yougoslave, 2e année, n° 12, décembre 1920, p. 518.

2) LA GUZLA

Traduction de M. Ibrovac.

LE PARDON

Traduction de S. et M. Ibrovac.

L'IMAGE DU CHRIST
(poésies)

Traduction de S. Ibrovac.
Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 88-91.

3) ELI ELI LAMMA AZAVTANI!
(poésie)

L'Écho de Belgrade, 7e année, n° 15, 13-4, 1938, p. 1.

54) GUSTAV KRKLEC (Gustave Kerklets)

1) LE MATIN
LE MATIN FATIGUÉ
LES COUSSINS
MIDI DANS LA FORÊT
LES MAINS
MINUIT DEVANT LES FENÊTRES
(poésies)

Dans le recueil d'Annie Cella : *Vers libres*, 1920.

2) JOURNÉE BLANCHE

La Yougoslavie, 30 décembre 1929.

3) PAYS NATAL (I et II)
LA GRANDE AURORE

Traduction de M. Ibrovac.

Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 333-336.

4) VOYAGE A TRAVERS LA NUIT

Traduction de M. Ibrovac.

L'Écho de Belgrade, 1re année, n° 4, 29-, 1936.

5) LA PLUIE SUR LA VILLE
(poésie)

Traduction de Sidonie Jeras.

Yougoslavie, Belgrade, été 1951, p. 74.

6) LA LETTRE
(poésie)

Traduction de Mirijana Jukić, adaptée par Andrée Barret.

Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 73-74.

7) LA ROUTE D'ARGENT
A CELUI QUI N'A PAS DE NOM
(poésies)

Traduction de Janine Matillon.

The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, n° 5-6, p. 17-18.

55) MIROSLAV KRLEŽA (Miroslav Kerléja)

1) LE CRÉPUSCULE ROUGE
CANTIQUE
CANTIQUE AUTOMNAL
JOUR DE MORT DE SEPTEMBRE
(poésies)

Dans *Vers libres*, d'Annie Cella, Zagreb, 1920.

2) EXTRAIT DES « GLEMBAY »
(théâtre)

Les nouvelles yougoslaves, 1re année, n° 4, 13 avril 1929, p. 3.

3) BARAQUE CINQ BIS
(récit)

Traduction de Jean Dayre.

Anthologie des conteurs croates, 1880-1930, Zagreb, 1933, p. 269-293.

4) LA GUERRE
(poésie)

Traduction de S. et M. Ibrovac.

Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 309.

5) HODORLAHOMOR LE GRAND
(récit)

Traduction de Jean Dayre.
Annales de l'Institut français de Zagreb, 8e année, nº 24-25, 1944, p. 120-144.

6) LE THÈME ADRIATIQUE
(essai)

Yougoslavie-France, Société de coopération culturelle, 1946 p. 1.

7) EXPOSITION DE LA PEINTURE ET DE LA PLASTIQUE MÉDIÉVALES SUD-SLAVES
(essai)

Yougoslavie, Belgrade, automne 1950, p. 52-61.

8) LES MARBRES BOGOMILS
(essai)

Les nouvelles yougoslaves, Paris, 1re année, nº 2, 5-2-1950, p. 8.

9) A PROPOS DE L'EXPOSITION DE LA PEINTURE ET DE LA SCULPTURE YOUGOSLAVES DU MOYEN ÂGE À PARIS
(essai)

Yougoslavie, Belgrade, hiver 1950, p. 2-42.

10) LE CAS MARTY-TILLON
(essai)

Questions actuelles du socialisme, Paris, nº 14, 1952.

11) LA CHÂSSE D'ARGENT DE SAINT SIMÉON
(essai)

Fragment de la préface de *L'or et l'argent de Zadar*.
Yougoslavie, Belgrade, fascicule VII, 1953, p. 53-60.

12) LE CRI-CRI SOUS LA CASCADE
(récit)

Traduction d'Antun Polanšćak.
Annales de l'Institut français de Zagreb, 2e série, nos 2-3, 1953-1954, p. 5-32.

13) DES GUERRES SUR LE TERRITOIRE YOUGOSLAVE
(essai)

Yougoslavie, Belgrade, fascicule IX, 1954, p. 1-8.

14) SUR LA MORT DU PEINTRE RAČIĆ
(essai)

Yougoslavie, Belgrade, fascicule XI, 1955, p. 25-31.

15) ÉGLISE RUSTIQUE
(poésie)

Traduction de Sidonie Jeras.

Yougoslavie, Belgrade, fascicule XI, 1955, p. 65.

16) QUELQUES EXTRAITS DE L'ŒUVRE DE MIROSLAV KRLEŽA
(avec une préface de Marko Ristić)

Traduction de Marko Ristić, Leposava Pavlović et Antun Polanšćak.

Belgrade, commission pour les relations culturelles avec l'étranger de la R. P. F. de Yougoslavie, 1956, p. 93.

— De la pluie, de la mort et de la guerre et d'un petit moineau à la gare de Brzezinka (tiré du roman *Aux confins de la raison*, 1938).

— A l'agonie (fragment de l'acte II, 1928).

— La bataille de Bistrica Lesna (nouvelle tirée du recueil *Le dieu Mars croate*, 1922).

— Poème pour un homme mort (*Livre de poésie*, 1932).

— Enfance à Agram 1902-1903 (1952).

— Les marbres Bogomils (1950).

17) ENTERREMENT A THÉRÉSIENBOURG
(nouvelles)

Introduction de Léon Pierre-Quint.

Traduction d'Antun Polanšćak.

Paris, Éditions de Minuit, 1957, p. 181.

Table des matières :

18) ENFANCE A AGRAM
(souvenirs, fragments)

Traduction d'Antun Polanscak.

Les nouvelles yougoslaves, n° 213, 10-6-1957, p. 9.

19) LE RETOUR DE PHILIPPE LATINOVICZ
(roman)

Traduction de Mila Dordević et Clara Malraux.

Paris, Calmann-Lévy, 1957, in-8°, p. 250.

20) MÊME CHEZ LES FLEURS IL N'Y A PAS DE JUSTICE
(ballade)

Traduit par les étudiants français sous la direction de M. A. Vaillant.

Annales de l'Institut français de Zagreb, 2e série, nº 6-7, 1957-1958, p. 5-6.

21) MOSCOU 1925
(récit de voyage)

Traduction d'Antun Polanšćak.

Les Temps Modernes, 14e année, nos 150-151, août-septembre 1958, p. 375-402.

22) CINQ POÈMES DE KRLEŽA

Traduction d'Ante Jurević.

Krugovi, nº 4, 1958.

Trduction avec texte original des poèmes suivants :

— Bonace au crépuscule (*Bonace u predvečerje*), p. 208-209.
— La neige (Snijeg), p. 210-211.
— Le médecin chez les pauvres (*Liječnik kod siromaha*), p. 212-213.
— Chanson d'automne (*Jesenje pjesma*), p. 214-215.
— Poème pour un homme mort (A la mémoire de Zlatko Gall (*Pjesma mrtvom čovjeku — U spomen Zlatka Galla*), p. 216-217.

23) SUR LE MONT FLEURI
(poésie)

Les nouvelles yougoslaves, nº 223, 30-5-1959.

24) RAPSODIE CROATE
(récit)

Traduction de Zorica Hadji-Vodojković et Vera Naumov, revue par Alain Bosquet et Sreten Marić.

Anthologie de la prose yougoslave contemporaine, Seghers, 1959.

25) VENDREDI SAINT MIL NEUF CENT DIX-NEUF
POÈME POUR UN HOMME MORT
POÈME SUR LE MONT FLEURI
(poésie)

Traduction de Zoran Mišić.

Anthologie de la poésie yougoslave contemporaine, Seghers, 1959.

26) L'AMIRAL ET SON MASQUE
(récit)

Traduction d'Antun Polanšćak.

Les Temps Modernes, 15e année, no 171, juin 1960, p. 1770-1795.

27) LE BANQUET EN BLITHUANIE
(extrait du roman)

Traduction de Dominique Cassella (*à suivre*).

Les Temps Modernes, 15e année, no 171, juin 1960, p. 1796-1821.

28) LE BANQUET EN BLITHUANIE
(extrait du roman)
(*fin*)

Traduction de Dominique Cassella.

Les Temps Modernes, 16e année, no 172, juillet 1960, p. 76-114.

28) A L'AGONIE
(théâtre, extrait)

ARÉTÉE OU LA LÉGENDE DE SAINTE ANCILLE
(théâtre)

Traduction de Dominique Cassella.

Le drame yougoslave d'aujourd'hui, Jugoslavija, Belgrade, 1962, p. 11-25.

29) LES DRAPEAUX
(présentation et extrait)

Les nouvelles yougoslaves, année VIII, nos 4, 1963, p. 8-9.

30) EUROPE 1942
(poème traduit par Ante Jurević)

Annales de l'Institut français de Zagreb, 2e série, nos 10-11-12-13, 1961-1964 (édité en 1964), p. 67-71.

31) BANQUET EN BLITHUANIE
(roman)
(Banket u Blitvi)

Traduction de Mauricette Sullerot-Begić. Paris, Calmann-Lévy, 1964, in-8o, XVIII, 612 p., Col. « Traduit de ».

32) PLAIDOYER POUR UNE HISTOIRE
DE LA CIVILISATION YOUGOSLAVE MÉDIÉVALE
(essai)

Traduction d'Antun Polanšćak.

Nouvel essai yougoslave, Maribor, 1965.

34) CONTRE LE JDANOVISME

Extrait du rapport au congrès des écrivains tenu à Ljubljana en 1952.

Dans Predrag Matvejević : *Les lettres yougoslaves contemporaines par-delà les dogmes exaspérants.*

Le Monde, supplément au n° 7368, 21 septembre 1968, p. 4.

33) ARÉTÉE OU LA LÉGENDE DE SAINTE ANCILLE

(théâtre)

(scène de la fin du 4e tableau)

Traduction de Dominique Cassella.

Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 121-126.

56) VESNA KRMPOTIĆ (Vesna Krmpotitch)

TU ES FAIT

(poésie)

Traduction de Janine Matillon.

The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nos 5-6, p. 88.

57) JOSIP KULUNDŽIĆ (Jossip Kouloundjitch)

KLARA DOMBROVSKA

(théâtre, extrait)

Traduction de Mauricette Begić.

Le drame yougoslave d'aujourd'hui, Jugoslavija, Belgrade, 1962, p. 26-31.

58) E. KUMIČIĆ (E. Koumitchitch)

ÊTRE HORS DU COMMUN

(récit)

Annales de l'Institut français de Zagreb, 1re et 2e année, nos 5-6, 1937-1938, p. 316-335.

59) JANKO LESKOVAR (Yanko Leskovar)

LA PENSÉE DE L'ÉTERNITÉ

(récit)

Traduction de Jean Dayre.

Anthologie des conteurs croates, 1880-1930, Zagreb, 1933, p. 69-79.

60) BRANIMIR LIVADIĆ (Branimir Livaditch)

LA MORT ET LA MER

(récit)

Croatia, 6/1944, p. 35-37.

61) BOŽO LOVRIĆ (Bojo Lovritch)

OLIVIERS

(poésie)

Traduction de Mme S. Ibrovac.

L'Écho de Belgrade, 4e année, n° 28, 17-7-1935, p. 2.

62) MIROSLAV S. MAĐER (Miroslav S. Madjer)

SI LES CHOSES POUVAIENT PARLER

(poésie)

Traduction de Janine Matillon.

The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, n° 5-6, p. 75.

63) SLAVKO MAĐER (Slavko Madjer)

PRISONNIER DES BOIS DES RIVIÈRES DES BARDEAUX

(poésie)

Traduction de Janine Matillon.

The Bridge (Le Pont — Most), Zagreb, 1967, n° 5-6, p. 56.

64) ZVONIMIR MAJDAK (Zvonimir Maidak)

LE MOTOCYCLISTE MAUDIT

(poésie)

Traduction de Janine Matillon.

The Bridge (Le pont j Most), Zagreb, 1967, n° 5-6, p. 102.

65) VJEKOSLAV MAJER (Viékoslav Maier)

1) LA JEUNE FILLE MORTE

(poésie)

Traduction de M. Ibrovac.

Dans l'étude M. Ibrovac, *La poésie yougoslave contemporaine*, Belgrade, 1937, p. 51-52.

2) MON PÈRE ET MOI

(poésie)

Traduction de Janine Matillon.

The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, n° 5-6, p. 19.

66) ALOJZ MAJETIĆ (Aloïs Maïétitch)

TA SŒUR À MOI ET MOI À TOI

(poésie)

Traduction de Janine Matillon.

The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, n° 5-6, p. 103.

67) RANKO MARINKOVIĆ (Ranko Marinekovitch)

1) LES MAINS

(du recueil de récit *Les mains*, Ruke, 1953)

Yougoslavie, Belgrade, fascicule XI, 1955, p. 112-116.

2) BENITO FLODA VON RELTIH

(récit)

Traduction de Zorica Hadji-Vidojković et Vera Naumov, revue par Alain Bosquet et Sreten Marić.

Anthologie de la prose yougoslave contemporaine, Seghers, 1959.

3) L'ÉTREINTE

(du recueil de nouvelles *Les mains*)

Traduction de Dominique Cassella.

Pages de prose croate contemporaine, édité par Ured za informacije Izveršnog vijeća sabora NRH, Zagreb, 1960, p. 149-193.

4) GLORIA

(théâtre, extrait)

Traduction de Mauricette Begić.

Le drame yougoslave d'aujourd'hui, Jugoslavija, Belgrade, 1962, p. 32-37.

5) LES MAINS

(extrait du recueil *Les mains*)

Traduction de Mirijana Jukić.

Europe, n°s 435-436, juillet-août 1965, p. 143-147.

6) LE CYCLOPE

(roman, extrait)

Traduction de Janine Matillon.

The Bridge (Le pont — Most), n° 3-4, Zagreb, 1966, p. 12-19.

68) MARIJAN MATKOVIĆ (Mariane Matkovitch)

LA FOIRE AUX SONGES

(théâtre, extrait)

Traduction de Mauricette Begić.

Le drame yougoslave d'aujourd'hui, Jugoslavija, Belgrade, 1962, p. 64-69.

69) ANTUN GUSTAV MATOŠ (Antoine-Gustave Matoche)

1) L'AMI

2) LA SIESTE

(récits)

La Yougoslavie, Belgrade, n° 15, 22-4-1931, p. 2.

3) PROBITÉ
(récit)

Traduction de Jean Dayre.
Anthologie des conteurs croates, 1880-1930, Zagreb, 1933, p. 79-87.

4) EN GUISE DE JOUET
(poésie)

Traduction de Mme S. Ibrovac.
Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 118.

5) UNE ÂME
(récit)

Annales de l'Institut français de Zagreb, 4e année, no 12, 1940, p. 45-49.

6) LA BELLE HÉLÈNE
(récit)

Annales de l'Institut français de Zagreb, 4e année, no 12, 1940, p. 49-58.

7) LE MOINEAU
(récit)

Traduction de Jean Dayre.
Annales de l'Institut français de Zagreb, 5e année, no 15-17, 1941, p. 120-124.

8) J'AI TUÉ
(récit)

Traduction de Jean Dayre.
Annales de l'Institut français de Zagreb, 5e année, no 15-17, 1941, p. 115-120.

9) LA LUMIÈRE ÉTEINTE
(récit)

Traduction de Jean Dayre.
Annales de l'Institut français de Zagreb, 6e et 7e années, nos 20-21-22-23, 1942-1943, p. 204-210.

10) LE BALCON
(récit)

Traduction de Jean Dayre.
Annales de l'Institut français de Zagreb, 6e et 7e années, nos 20-21-22-23, 1942-1943, p. 210-220.

11) UNE FLEUR AU CARREFOUR
(récit)

Traduction de Jean Dayre.
Annales de l'Institut français de Zagreb, 6e et 7e années, nos 20-21-22-23, 1942-1943, p. 221-227.

12) CAMAO ET AUTRES NOUVELLES
(avec une note sur l'auteur)

Traduction de Jean Dayre.

Institut bibliographique croate, Zagreb, 1944.

Table des matières par ordre de parution dans les *Annales de l'Institut français de Zagreb* :

— Une âme.
— La belle Hélène.
— J'ai tué.
— Le moineau.
— La lumière éteinte.
— Le balcon.
— Une fleur au carrefour.

Non parus dans les *Annales* :

— Camao.
— Étranges hôtes.
— Nuit solitaire.

70) IVAN MAŽURANIĆ (Ivan Majouranitch)

1) LA MORT DE SMAIL-AGA ČENGIĆ
(poème)
(par A. Courrière)

Revue britannique, avril 1878, p. 405-408.

2) (Une épopée chrétienne des Slaves du Sud)
LA MORT DE SMAIL-AGA TCHENGUITCH
(poème)

Introduction (308-310) par Ivan Koriak.

Traduction intégrale en prose.

La revue slave, Paris, 1906, t. I, p. 310-331.

3) LA MORT DE SMAIL ČENGIĆ AGA
(poème)

Traduction de Petar Pekić, avec une préface sur l'auteur, Zagreb, 1926.

4) LA MORT DE SMAIL AGA

Titre original : Smrt Smail Aga-Čengića.

Poème traduit du croate par Petar Pékitch, 2e édition.

Introduction d'Émile Haumant. Préface du traducteur. Paris, Librairie Picaert, 1927, in-8o, 48 p.

5) LA MORT DE SMAIL AGA ČENGIĆ
(fragment du chant III)

Traduction de M. Ibrovac.

Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 24-27.

71) ŠIŠKO MENČETIĆ (Chichko Mentchétitch)

BÉATITUDE

(poème)

Traduction de M. Pavlović.
Dans l'ouvrage *La Yougoslavie*, Belgrade, 1925, p. 152.

72) SLAVKO MIHALIĆ (Slavko Mihalitch)

1) L'ÉTÉ

(poésie)

Traduction de Mirijana Jukić.
Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 93-94.

2) LA PÊCHE
J'AI DÛ RENTRER
BALLADE BANNIE

(poésies)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, n° 5-6, p. 70-71.

3) ET QUAND ELLE M'A PRIS CETTE FUITE FORTUITE...

(poésie)

Traduction de Janine Matillon.
Dans Predrag Matvejević : *Les lettres yougoslaves contemporaines par-delà les dogmes exaspérants*.
Le Monde, supplément au n° 7368, 21 septembre 1962, p. 4.

73) A. MIHANOVIĆ (A. Mihanovitch)

1) LA PATRIE CROATE

(poésie)

Traduction d'Henri Carion.
Dans le livre Ljudevit Prijatelj : *Trois mois en Croatie* (Ljudevit Prijatelj est le pseudonyme de Louis de la Roque), Paris, 1880.

2) LA PATRIE CROATE

(poésie)

Traduction de M. Ibrovac.
Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 31.

3) LA PATRIE CROATE

(poésie)

Traduction parue dans le livre de Prijatelj : *Trois mois en Croatie*, 1880. Le traducteur dont parle Prijatelj est Henri Carion (1812-1892) qui avait élu domicile à Bistra.
Croatia, 3/1942, p. 3.

74) NIKOLA MILIČEVIĆ (Nikola Militchévitch)

ÉLÉGIE A MES MORTS

(poésie)

II. La pierre.
IX. Requiem.
XII. Épilogue.
Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 57.

75) ZVONKO MILKOVIĆ (Zvonko Milkovitch)

ANGELUS

Traduction de S. et M. Ibrovac.
Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 263.

76) ZVONIMIR MRKONJIĆ (Zvonimir Merkognitch)

SOMMET

(poésie)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 104.

77) ALIJA NAMETAK (Alia Namétak)

SOLEIL

(récit)

Traduction de Jean Dayre.
Anthologie des conteurs croates, 1880-1930, Zagreb, 1933, p. 325-336.

78) VLADIMIR NAZOR (Vladimir Nazor)

1) LE VAISSEAU DE ZVONIMIR

(poésie)

Traduction de M. Ibrovac.
La Patrie serbe, II, 1918, p. 208.

2) LA LUTTE

(poésie)

Traduction de E. N.
Revue yougoslave, 1re année, nº 1-2, 1er-17 mars 1919, p. 38-39.

3) MARKO KRALIEVITCH EN ISTRIE

(nouvelle)

Traduction de Mlle Y. Popovitch.
Revue yougoslave, 1re année, nº 3-4, 1er-16 avril 1919, p. 121-129.

4) LE VAISSEAU DE ZVONIMIR
(poésie)

Traduction de Ph. Lebesque.
Dans : *Anthologie des poèmes yougoslaves contemporains* (par Ph. Lebesque), Paris, 1919.

5) NOUS NE T'AVONS PAS PERDUE, NOTRE ISTRIE!
(poésie)

Traduction de I. B. A.
Revue yougoslave, 2e année, nº 3-4, mars-avril 1920, p. 81-82-83.

6) LE ROI LABOUREUR

Petar Kresimir, le roi croate.
(poésie)
Les nouvelles yougoslaves, 1re année, nº 19, 27-7-1929, p. 3.

7) DIVIĆ GRAD

La Yougoslavie, Belgrade, nº 28, 12-8-1931, p. 2-3 et nº 29, 26-8-1931, p. 2-3.

8) LE VAISSEAU DE ZVONIMIR
(poésie)

Traduction de M. Ibrovac.
L'Écho de Belgrade, 2e année, nº 5, 1-2-1933, p. 2.

9) L'EAU
(récit)

Traduction de Jean Dayre.
Anthologie des conteurs croates, 1880-1930, Zagreb, 1933, p. 123-171.

10) STATUE
(poésie)

A Ivan Meštrović.
L'Écho de Belgrade, 3e année, nº 2, 12-1-1934, p. 2.

11) PREMIER AMOUR

Traduction de M. Ibrovac.

HYMNE

Traduction de Mme S. Ibrovac.

LES PUITS

Traduction de M. Ibrovac.

LE HALLIER

Traduction de S. et M. Ibrovac.

LE VAISSEAU DE ZVONIMIR

Traduction de M. Ibrovac.

LA STATUE

Traduction de M. Ibrovac.

(poésies)

Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 165-171.

12) MIRACLE À BOL

(récit)

Traduction de Jean Dayre.

Annales de l'Institut français de Zagreb, 1945, 9e année, no 26-27.

13) AVEC LES PARTISANS

(souvenirs, extrait)

Yougoslavie, Belgrade, 1re année, no 2, 2 décembre 1947, p. 23-24.

14) EN AVANT DE TITO

(poésie)

Traduction de Sidonie Jeras.

Yougoslavie, Belgrade, automne 1949, p. 17-18.

79) MIHOVIL NIKOLIĆ (Mihovil Nikolitch)

DEUX ÂMES

(poésie)

Traduction de Mme S. Ibrovac.

L'Écho de Belgrade, année 4, no 28, 17-8-1935, p. 2.

80) VJENCESLAV NOVAK (Vienceslav Novak)

DANS LA MAISON DE LA MENDIANTE

(récit)

Traduction de Jean Dayre.

Anthologie des conteurs croates, 1880-1930, Zagreb, 1933, p. 61-69.

81) SLOBODAN NOVAK (Slobodane Novak)

LA VIE AVEC UN CADAVRE

(récit)

Traduction de Mauricette Begić.

The Bridge, no 2, Zagreb, 1966.

82) MILAN OGRIZOVIĆ (Milane Ogrizovitch)

DIEU

(récit)

Traduction de Jean Dayre.

Anthologie des conteurs croates, 1880-1930, Zagreb, 1933, p. 171-185.

83) VESNA PARUN (Vesna Paroune)

1) VISAGE DANS LA PÉNOMBRE
(poésie)

Traduction de Sidonie Jeras.
Yougoslavie, Belgrade, été 1951, p. 73.

2) TOI QUI AS LES MAINS PLUS CHASTES QUE LES MIENNES
(poésie)

Les nouvelles yougoslaves, n° 223, 30-5-1959, p. 55.

3) LES JEUNES FILLES DANS LE MAUSOLÉE
LE TRONC
TOI QUI AS LES MAINS PLUS CHASTES QUE LES MIENNES
(poésies)

Traduction de Zoran Mišić.
Anthologie de la poésie yougoslave contemporaine, Seghers, 1959.

4) UN JEUNE HOMME ENDORMI
(poésie)

Traduction de Mirijana Jukić, adaptée par Pierre Lartique.
Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 86-87.

5) LA MÈRE DE L'HOMME
JEUNE HOMME ENDORMI
LA FAUTE EN EST A NOS ENFANCES
(poésies)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, n° 5-6, p. 59-60.

84) BORO PAVLOVIĆ (Boro Pavlovitch)

POISSONS
(poésie)

Traduction de Zoran Mišić.
Anthologie de la poésie yougoslave contemporaine, Seghers, 1959.

85) NIKICA PETRAK (Nikitsa Pétrak)

CETTE NUIT ET À JAMAIS
(poésie)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, n° 5-6, p. 106.

86) ANTUN POLANŠĆAK (Antoine Polanchtchak)

1) FEUILLETS DE VACANCES

Paysages du Finistère.

Annales de l'Institut français de Zagreb, 2e série, no 8-9, 1959-1960, imprimé en 1961, p. 5-22.

2) EFFORT ET STYLE

(essai)

Nouvel essai yougoslave, Maribor, 1965.

87) PETAR PRERADOVIĆ (Pierre Préradovitch)

1) P. Konarrewska : Pierre Préradovitch. Poète croate : sa vie, ses œuvres (écrit en croate, traduction de Sylvère Grandvil). L'article contient de nombreux vers de Preradović.

Revue slave (Varsovie), t. III, 1879, p. 341-359.

2) LE VOYAGEUR ÉGARÉ

(poésie)

Traduction de M. Milinković.

Patrie serbe, II, p. 214-216, 1918.

3) LES LEGS SACRÉS DE L'AÏEUL

(poésie)

Revue yougoslave, 1re année, no 3-4, 1er-16 avril 1919, p. 114.

4) L'AURORE ÉCLATE

Traduction de M. Ibrovac.

LE LEGS DE L'AÏEUL

Traduction de A. Arnautović.

A LA SLAVIE

Traduction de M. Ibrovac.

Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 40-42.

5) UN AMOUR MORT

(poésie)

Traduction de Sylvère Grandvil.

NOCTURNE

(poésie)

Traduction de Raoul Petit.

Croatia, 3/1942, p. 26.

88) JOSIP PUPAČIĆ (Yossip Poupatchitch)

1) MES TROIS FRÈRES

(poésie)

Traduction de Miriana Jukić, adaptée par Jacques Gaucheron.

Europe, no 435-436, juillet-août 1965, p. 95-96.

2) MES TROIS FRÈRES
VEILLE
(poésies)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 73-74.

89) DINKO RANJINA (Dinko Ragnina)
O MES ÉTOILES D'AMOUR
(poésie)

Traduction de M. Pavlović.
Dans *La Yougoslavie*, 1925, p. 152-153.

90) DR. I. RIBAR (Dr. I. Ribar)
SOUVENIRS DE JEUNESSE
(souvenirs)

Annales de l'Institut français de Zagreb, 2e série, nº 4-5, 1955-1956.

91) DUŠKO ROSANDIĆ (Douchko Rosanditch)
LA TOUR DE BABEL
(théâtre, extrait)

Traduction de Mauricette Begić.
Le drame yougoslave d'aujourd'hui, Jugoslavija, Belgrade, 1962, p. 92-95.

92) TOMISLAV SABLJAK (Tomislav Sabliyak)
L'ANGOISSE
(poésie)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 99.

93) ŽELJKO SABOL (Gelko Sabol)
VOUS AVEZ DÉJA TOUT FAIT
(poésie)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 105.

94) NOVAK SIMIĆ (Novak Simitch)
L'AMOUR DE STIEPANE OBERDAL
(du livre *Les lois et les feux*)

Traduction d'Antun Polanšćak.
Pages de prose croate contemporaine, édité par Ured za informacije Izveršnog vijeća sabora NRH, Zagreb, 1960, p. 79-103.

95) IVAN SLAMNIG (Ivan Slamnig)

LES MUSIQUES DE LA MONTRE
(poésie)

Traduction de Mirijana Jukić.
Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 101-102.

2) IL S'AGIT QUE J'ARRÊTE
BARBARA
ILS L'ONT TUÉ À COUPS DE BRIQUE
(poésies)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont, Most), Zagreb, 1967, n° 5-6, p. 81-82.

96) MILIVOJ SLAVIČEK (Milivoï Slavitchek)

1) CE QUE LES GENS ONT
(poésie)

Traduction de Mirijana Jukić, adaptée par Jacques Gaucheron.
Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 97.

2) NULLE PART AU MONDE
IL Y EN A QUI MEURENT
ET D'AUTRES QUI LES PLEURENT
L'IMAGINATION
(poésies)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, n° 5-6, p. 76-77.

97) EROS SEQUI (Eros Sequi)

UNE RENCONTRE

(Extrait du livre *Nous étions nombreux*), 1952.
Yougoslavie, Belgrade, fascicule IX, 1954, p. 87.

98) ANTE STAMAĆ (Anté Stamatch)

LE RETOUR DU PAPILLON
(poésie)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, n° 5-6, p. 107.

99) ĐURO SUDETO (Djouro Soudéto)

LES MAINS
(poésie)

Traduction de M. Ibrovac.
Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 361-362.

100) PETAR ŠEGEDIN (Pierre Chégédine)

1) LE PEUPLE A ENFIN COMMENCÉ À PAYER SA DETTE
(récit de voyage)

Yougoslavie, Belgrade, hiver 1950, p. 60-61.

2) TABOU
(essai)

Traduction de Dominique Cassella.

Les Temps Modernes, 14e année, no 150-151, août-septembre 1958, p. 427-446.

3) UNE HISTOIRE
(récit)

Traduction de Zorica Hadji-Vidojković et Vera Naumov, revue par Alain Bosquet et Sreten Marić.

Anthologie de la prose yougoslave contemporaine, Seghers, 1959.

4) CLAIR DE LUNE
(du livre *Mer morte*)

Traduction d'Antun Polanšćak.

Pages de prose croate contemporaine, édité par Ured za informacije Izveršnog vijeća sabora NRH, Zagreb, 1960, p. 105-122.

5) LA FENÊTRE
(récit)

Traduction de Janine Matillon.

Les Temps Modernes, 19e année, no 207-208, août-septembre 1963, p. 408-425.

6) LES ENFANTS DE DIEU
(roman)

Traduction de Michel Aubin.

Paris, Calmann-Lévy, 1963, in-8o, Col. « Traduit de », 295 p.

7) RENCONTRE PARISIENNE
(notes, fragment)

Annales de l'Institut français de Zagreb, 2e série, nos 10-11-12 et 13, 1961-1964 (édité 1964), p. 13-21.

8) RENCONTRES PARISIENNES
(essai)

Traduction de Maurice Jordy.

Nouvel essai yougoslave, Maribor, 1965.

9) LE BONHEUR
(récit)

Traduction de Z. Melvinger.

Europe, no 435-436, juillet-août 1965, p. 131-136.

101) AUGUST ŠENOA (Auguste Chénoa)

1) PRIÈRE A L'AMOUR
(poésie)

Traduction de M[me] M. Marković.
Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 66.

2) LE MENDIANT LUKA
(roman, fragment)

L'Écho de Belgrade, année VII, n° 43, 7-12-1938, p. 2-4.

3) L'OR DE L'ORFÈVRE
(roman)

Le monde illustré, 1879-1880.

4) DIOGÈNE
(roman)

Le monde illustré, 1879-1880.

102) ANTUN-BRANKO ŠIMIĆ (Antoine-Branko Chimitch)

1) LE SOMNANBULE
MES MÉTAMORPHOSES
L'INCENDIE
LES FEMMES DISPARUES
CHANSON DU MALADE
(poésies)

Vers libres, d'Annie Cella, Zagreb, 1920.

2) LA CHANSON D'ÉTÉ
(poésie)

Les nouvelles yougoslaves, 1[re] année, n° 8, 11-5-1929, p. 3.

3) REPAS DE PAUVRES
NOTRE CORPS ET NOUS
(poésies)

Traduction de M[me] S. Ibrovac.
Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 329-330.

4) ONZE POÈMES

— Combustion.
— Le retour.
— Air lourd.
— Rédemption.
— Avertissement.
— Complainte.
— Le grand tueur.
— Femmes devant les bureaux.

— La terre.
— Poème à une montagne.
— La mort et moi.
Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), 1968, n° 8-9, p. 5-11.

103) STANISLAV ŠIMIĆ (Stanislav Chimitch)

LE DÉPART

Traduction de Mme S. Ibrovac.
Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 372.

104) DINKO ŠIMUNOVIĆ (Dinko Chimounovitch)

1) UN AMOUR ÉNIGMATIQUE
(récit)

La Yougoslavie, Belgrade, n° 8, 1-3-1931, p. 2-3.

2) LE LÂCHE
(récit)

Traduction de Jean Dayre.
Anthologie des conteurs croates, 1880-1930, Zagreb, 1933, p. 87-109.

3) LE RÉCIT DES MAINS

L'Écho de Belgrade, 4e année, n° 34, 18-9-1935, p. 2-4.

105) ERVIN ŠINKO (Ervine Chineko)

JASTREBARSKO
(reportage)

Yougoslavie, Belgrade, automne 1949, p. 83-85.

106) VERKA ŠKURLA- ILIJIĆ (Verka Chkourla Iliyitch)

1) L'AGONIE
(récit)

Yougoslavie, Belgrade, 4e année, n° 4, 27-1-1932, p. 2-3.

2) ZAGREB DE NOS RÊVES
(notes)

L'Écho de Belgrade, 1re année, n° 1, 1-12-1932, p. 2.

107) DURO ŠNAJDER (Djouro Chnaider)

DANGEREUSEMENT TOI
(poésie)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, n° 5-6, p. 55.

108) OTO ŠOLC (Oto Cholts)

CRÉPUSCULE
(poésie)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 39.

109) ANTUN ŠOLJAN (Antoine Choliane)

1) LA TACHE ROUGE
(récit)

Traduction de Z. Melvinger.
Europe, nº 435-436, juillet-août 1965, p. 219-231.

2) LE CAPITAINE DU CIEL
JE SUIS AU RESTAURANT, J'AI FINI DE DÉJEUNER
(poésies)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 90-91.

110) NIKOLA ŠOP (Nikola Chop)

1) LA MORT DE MA GRAND-MÈRE

Traduction de Mme S. Ibrovac.

APPEL AU DOUX JÉSUS
(poésies)

Traduction de M. Ibrovac.
Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 369-370.

2) VOLEUR EN CHASSE
(poésie)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 23.

111) KRSTO ŠPOLJAR (Kersto Chpoliar)

UN SPECTACLE DE TOUS LES JOURS
(poésie)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 83.

112) DRAGUTIN TADIJANOVIĆ (Dragoutine Tadianovitch)

1) BALLADE DES BREBIS ÉGORGÉES

Traduction de M. Ibrovac.
Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 376.

2) LA PLUIE EST ENNUYEUSE ET FROIDE
LES FEMMES SOUS LE NOYER
JE VOUDRAIS CASSER LES CORDES
LA VIE SIMPLE
JE JETTE MON CŒUR SOUS LES SEMELLES
LE LOUP DE GLACE
(poésies)

Traduction de Janine Matillon.

Esprit, nouvelle série, 30e année, nº 304, mars 1962, p. 396-401.

3) LA BAGUE
(poésie)

Traduction de Z. Melvinger, adaptée par Andrée Barret.

Europe, nº 435-436, juillet-août 1965, p. 75-76.

4) JE VOUDRAIS CASSER LES CORDES
LES GRANDS BLÉS JAUNES
LES FEMMES SOUS LE NOYER
(poésies)

Traduction de Janine Matillon.

The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 24-25.

5) SEIZE POÈMES

— La bague, p. 7.
— L'Oiseau jaune, p. 8.
— Aux oiseaux, p. 9.
— Le moissonneur attardé, p. 10.
— Clair de lune, p. 11.
— Longtemps dans la nuit, dans la blanche nuit d'hiver, p. 12.
— Étoile du matin, noix dorée, p. 13.
— Les forêts rêvent, p. 14.
— L'odeur des lis, p. 15.
— Soir sur la ville (Florence, Piazzale Michelangelo), p. 16.
— Place Dauphine (15 juillet 1955, le soir), p. 17-18.
— Que le soleil dans tes yeux brille, Helena, p. 19.
— Quand je ne serai plus, p. 20.
— Je voudrais arrêter, p. 21.
— Le diptyque de Poreć :

a) Je vois déjà les lèvres.
b) Toujours tomberont (p. 22).

Traduction de Janine Matillon.

The Bridge (Le pont — Most), nº 10, Zagreb, 1968, et tirage à part.

113) GUIDO TARTAGLIA (Guido Tartaglia)

PRINTEMPS
FAUBOURG
(poésies)

Traduction de M. Ibrovac.

Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 331-332.

114) EMERIC DE TKALAC (Éméric de Tkalats)

SOUVENIRS DE JEUNESSE D'UN CROATE

Traduction de August Dietrich.

Revue britannique, Paris, 1897.
T. 1, p. 81-126, 337-376 ;
T. 2, p. 197-229 ;
T. 3, p. 107-126 ;
T. 4, p. 99-112 ;
T. 5, p. 119-138, 251-292 ;
T. 6, p. 85-112.

115) ZLATKO TOMIČIĆ (Zlatko Tomitchitch)

LA CIGOGNE

Traduction de Janine Matillon.

The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 84.

116) J. E. TOMIĆ (J. E. Tomitch)

LES RIVAUX
(récit)

Traduction de Jean Dayre.

Annales de l'Institut français de Zagreb, nº 18-19, juillet-décembre 1941, p. 232-252.

117) ANTE TREŠIĆ-PAVIČIĆ (Anté Tréchitch-Pavitchitch)

1) ICARE

Traduction de S. et M. Ibrovac.

AVEC LA NATURE

Traduction de M. Ibrovac.

Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 99-101.

2) AVEC LA NATURE

Croatia, 6/1944, p. 60-61.

118) AUGUSTIN (TIN) UJEVIĆ (Augustin (Tine) Ouyévitch)

1) AU CONFESSIONNAL SECRET
AUX DAMES DE PIERRE
(poésies traduites par l'auteur lui-même)

Anthologie de poèmes yougoslaves contemporains (par Ph. Lebesque), Paris, 1919.

2) PRIÈRE À LA MÈRE DE DIEU POUR LA SERVANTE
DE DIEU DORA REMEBOT
(poésie)
(six strophes seulement)

Les nouvelles yougoslaves, 1re année, no 3, 6-4-1929, p. 5.

3) LE CRÉPUSCULE DE LA POÉSIE
(article)

La Yougoslavie, Belgrade, no 2, 6-1-1930.

4) FEMMES PARMI LES REINES

Traduction de M. Ibrovac.
L'Écho de Belgrade, 2e année, no 5, 1-2-1933, p. 2.

5) ÉTOILES HAUTES
(poésie)

Traduction de S. et M. Ibrovac.
L'Écho de Belgrade, 4e année, no 28, 17-7-1935, p. 2.

6) PRIÈRE À NOTRE-DAME POUR DORA REMEBOT (I-IV)

Traduction de M. Ibrovac.

COMPLAINTE QUOTIDIENNE

Traduction de S. et M. Ibrovac.

DÉPART
LES HAUTS PEUPLIERS

Traduction de S. et M. Ibrovac.
Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 285-291.

7) DÉPART
(poésie)

Croatia, 6/1944, p. 70.

8) AVEC CE CŒUR BLESSÉ
D'UN MAL SOMBRE ET PROFOND...
(sonnet)

Traduction de Sidonie Jeras.
Yougoslavie, Belgrade, fascicule XI, 1955, p. 101.

9) COMPLAINTE QUOTIDIENNE
LE MONDE CONTINUE
HYMNE À MON CORPS
(poésies)

Traduction de Zoran Mišič.

Anthologie de la poésie yougoslave contemporaine, Seghers, 1959.

10) L'ACCORDÉON
(poésie)

Europe, n° 435-436, juillet-août 1965, p. 67-68.

11) SEPT POÈMES

— Matin béni toi qui coules.
— Moi insensé qui écrivis.
— Lamentation quotidienne.
— Cette nuit mon front s'éclaire.
— Ces paroles sont nôtres de profondeur.
— Le monde continue.
— Prière du prisonnier.

Traduction d'Ivanka Marković.

The Bridge (Le pont — Most), n° 3-4, Zagreb, 1966, p. 5-11.

119) M. VETRANOVIĆ (M. Vétranovitch)

LAMENTATIONS DE SARAH DU « SACRIFICE D'ABRAHAM »
(théâtre, extrait)

Traduction de Ph. Lebesque.

Le monde nouveau, octobre 1920, p. 2292.

120) VLADIMIR VIDRIĆ (Vladimir Vidritch)

ADIEU

Traduction de M. Ibrovac.

GONZAGUE

Traduction de S. et M. Ibrovac.

Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 162-163

121) DURO VILOVIĆ (Djouro Vilovitch)

LE MIDI CROATE

Traduction d'Ivo Hergešić et Raymond Warnier.

Zagreb, 1933 (ronéotypé).

122) GRIGOR VITEZ (Grigor Vitèze)

1) LE ZOO DE MAKSIMIR

(poésies)

Traduction de Janine Matillon.
Zagreb, Mladost, 1965, p. 28.

2) ÉPITAPHE

(poésie)

Traduction de Janine Matillon.
The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, n° 5-6, p. 38.

123) VLADO VLAJSAVLJEVIĆ (Vlado Vlaïssavlévitch)

LETTRE D'ÉMIGRÉ

Traduction de M. Ibrovac.
Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 354.

124) IVO VOJNOVIĆ (Ivo Voïnovitch)

1) LA SIRÈNE

(récit)

Traduction dans :
Les mille nouvelles nouvelles, n° 24, date inconnue.

2) LA RÉSURRECTION DE LAZARE

(théâtre)

Traduction de Christiane Solveigs (Mme Charles Loiseau).
Le monde slave, 1re année, n° 5, novembre 1917, p. 651-672.

3) CRÉPUSCULE

(théâtre)

Traduction de Mme T. de V.
Revue yougoslave, 2e année, n° 9-10, septembre-octobre 1920, p. 333-352.

4) ALLONS ENFANTS

(théâtre)

Revue de Genève, 1921.

5) CRÉPUSCULE

(2e partie de la trilogie)

Traduction de Mme V. de T., parue en France en 1920.
Croatia, 6/1944, p. 51-59.

125) STANKO VRAZ (Stanko Vraz)

LE BAISER

Traduction de M. Ibrovac.
Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 28.

126) IRENA VRKLJAN (Iréna Verklane)

LE CONQUÉRANT

(poésie)

Traduction de Janine Matillon.

The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 85.

127) ŠIME VUČETIĆ (Chimé Voutchétitch)

LES NEIGES

DEUX RIVES

(poésies)

Traduction de Janine Matillon.

The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 34-35.

128) LJUBO WIESNER (Lioubo Vismer)

REFLETS

Traduction de S. et M. Ibrovac.

INSCRIPTION DANS LA FORÈT

Traduction de M. Ibrovac.

TRISTESSE DU SOIR

Traduction de M. Ibrovac.

Anthologie de la poésie yougoslave, Paris, 1935, p. 235-237.

129) IGOR ZIDIĆ (Igor Ziditch)

REPRÉSENTEZ-VOUS QU'UN HOMME

(poésie)

Traduction de Janine Matillon.

The Bridge (Le pont — Most), Zagreb, 1967, nº 5-6, p. 108.

IV. APPENDICE : ANTHOLOGIES, RECUEILS

1) ANTHOLOGIE DE POÈMES YOUGOSLAVES CONTEMPORAINS
par Ph. Lebesque et B. Tonkine, Paris, 1919.

2) ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE YOUGOSLAVE
par L. C. Meuville, Ljubljana, 1919.

3) ANNIE CELLA
VERS LIBRES
Poésie lyrique yougoslave la plus moderne.
Traduite en français par Annie Cella.
Page de titre dessinée par Tomislav Krizman, Zagreb, 1920, p. 1-40.

4) JEAN DAYRE
ANTHOLOGIE DES CONTEURS CROATES
1880-1930
Textes traduits et présentés par Jean Dayre.
Zagreb, 1933. Édition de la Matica Hrvastka, p. 1-340.

5) ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE YOUGOSLAVE DES XIXe ET XXe SIÈCLES
Avec une introduction et des notes par Miodrag Ibrovac, professeur à l'Université de Belgrade, en collaboration avec Mme Savka Ibrovac, professeur agrégée des Lettres.
Paris, 1935, Librairie Delagrave.

6) QUELQUES PROSATEURS YOUGOSLAVES
Belgrade, Jugoslavenska knjiga, 1954, p. 1-54.

7) QUELQUES PROSATEURS YOUGOSLAVES
Belgrade, Commission pour les relations culturelles avec l'étranger, 1959, 166 p.

8) ANTHOLOGIE DE LA PROSE YOUGOSLAVE CONTEMPORAINE
Avant-propos de Jean Cassou.
Anthologie rédigée sous la direction de Zoran Mišić.
Traduction de Zorica Hadji-Vidojković et Vera Naumov, revue

par Alain Bosquet et Sreten Marić (les notices bibliographiques concernant les écrivains sont dues à Petar Daditek).

Paris, Éditeur, Pierre Seghers, 1959, 285 p.

Col. UNESCO d'auteurs contemporains (série européenne).

9) ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE YOUGOSLAVE CONTEMPORAINE

Traduction et avant-propos de Zoran Mišić avec des notes sur chaque poète.

Paris, Pierre Seghers, 1959, 159 p.

10) PAGES DE PROSE CROATE CONTEMPORAINE

Rédacteurs : Gustav Krklec, Marijan Matković.

Édité par Ured za informacije Izvršnog vijeća sabora NRH, Zagreb, 1960 (imprimé comme manuscrit).

11) LE DRAME YOUGOSLAVE D'AUJOURD'HUI

Notes et fragments, par Vladimir Petrić.

Publication préparée par la Commission pour les relations culturelles avec l'étranger.

Éditeur : Jugoslavija, Belgrade, 1968.

12) PANORAMA DE LA POÉSIE CROATE D'APRÈS-GUERRE

The Bridge (Le pont — Most), nº 5-6, Zagreb, 1967.

Imprimerie Bussière à Saint-Amand (cher), France. — 25-1-1971
Dépôt légal: 1e trim 1971 N° d'imp.: 924
IMPRIMÉ EN FRANCE